
IMPACT
88
CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO
JET LI
LA CARRIÈRE DE
LA NOUVELLE
KUNG-FU STAR
the CELL
JENNIFER LOPEZ
dans la tête d'un serial-killer
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
M 3226 - 88 - 25,00 F - RD







RESSENTEZ-VOUS CE
BATTEMENT DANS VOTRE CORPS ?

www.foxinteractive.com

PRIEZ POUR QUE CE
SOIT VOTRE COEUR.









SOMMAIRE



THE CELL : P. 14.



TIGRE ET DRAGON : P. 20.



ROMÉO DOIT MOURIR : P. 29.

EDITO

En cette rentrée 2000, certains changements s'opèrent au sein du cinéma de genre. Des spectateurs vont ainsi faire l'expérience de films s'inscrivant dans un registre qu'ils négligeaient jusque là. D'abord, ils seront sûrement nombreux à découvrir le film de sabre au travers de **Tigre et Dragon**, du Coréen Ang Lee. Ce n'est pas que le genre soit nouveau, puisque Hong Kong en produisait à la pelle dans les années 70. Seulement, peu sont ceux qui, jusqu'à maintenant, auraient fait la démarche d'aller voir, par exemple, **La Rage du Tigre** de Chang Cheh : «De qui ?» - «Par le réalisateur des **13 Fils du Dragon d'Or**» - «Par le réalisateur de quoi ?». C'était comme ça à l'époque. Aujourd'hui, on peut envoyer le spectateur voir un wu-xia-pian en lui avançant qu'il s'agit du nouveau film du réalisateur de **Raisons et Sentiments**. Quand le mélo sert la soupe au film de kung-fu. Mais les fans d'Ang Lee ne seront pas déçus pour autant car ils retrouveront dans **Tigre et Dragon** l'univers du cinéaste. Peut-être seront-ils perturbés au premier abord, de voir des combattants grimés en ninjas sauter de toit en toit et distribuer des coups de tatane dans les airs, mais ils ressortiront tous de la salle le sourire aux lèvres. Parce que voir un bon film, quel que soit son genre, ça fait toujours du bien.

Ensuite, on en connaît qui vont se taper un «Hollywood Night» sans le savoir. Les adeptes de thriller politique mâtiné d'action apprécieront **L'Art de la Guerre** sans se douter qu'il s'agit d'une vraie série B fabriquée dans les règles du film d'exploitation. Car, dans le fond, les producteurs qui se dissimulent derrière la bannière *Franchise Entertainment*, Elie Samaha et Andrew Stevens, n'ont pas changé leur concept d'un poil en passant de l'inédit vidéo au film cinéma. Dans **L'Art de la Guerre**, on retrouve donc tout ce qui faisait le charme des produits *Royal Oaks*, jusqu'aux seconds rôles tenus par des «has been» (en l'occurrence Michael Biehn, Carry Hiroyuki-Tagawa, Anne Archer). La seule différence, c'est que les producteurs malins de Franchise ont signé un contrat avec la *Warner*, ce qui leur permet désormais de s'offrir une star et un réalisateur qui font très bien leur boulot. Dans son registre, **L'Art de la Guerre** se révèle du coup une sacrée surprise.

Enfin, en ce mois d'octobre, c'est également l'occasion de prendre le pouls du film de genre français avec **Les Rivières Pourpres** de Matthieu Kassovitz. Avec l'aide de deux acteurs populaires (Jean Reno et Vincent Cassel), Kassovitz réalise un thriller pur et dur qui, dans le cadre d'une formule éprouvée, s'autorise des références à Lovecraft et Dario Argento. Derrière la façade du polar français, de l'action, de l'horreur, de la tension, de l'atmosphère... Et même du gros B à la fin. Bonnard ! A *Impact*, on a tous couru voir **Les Rivières Pourpres** le jour de sa sortie et, malgré ses défauts évidents, on est tous tombés sous le charme. On aurait bien aimé vous en parler plus longuement, mais nous n'avons pas eu l'insigne honneur d'être invités à la projection de presse. Comme dirait Calimero, c'est vraiment trop injuste.

Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Stéphane Moïssakis **collaborateurs** Fathi Beddiar - Cédric Delelée - Alexandre Nahon - Bertrand Rougier - Erwan Sorin - Sandra Vo-Anh

correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

composition Drunken Masters **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** octobre 2000 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°88** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Fabien Baron - Sophie Bataille - Charlotte Calmel-Morane - Cat's - Laurence Churlaud - Valeria Ciezar - Sylvie Forestier - Diane de Domecy - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - François Guerrar - Jérôme Jouneaux - Christophe Jouvet - Séverine Lajarrige - Anne Lara - Pascal Launay - Clotilde Lécuillier - Etienne Lerbret - Corinne Licoppe - Bruno Maccarone - Olivia Malka - Blandine Rayer - Alexis Rubinowicz - Sabine Theillier - Aude Thomas - François Vila - Jean-Pierre Vincent - Emmanuelle Zinggeler

EXPRESSO

■ par **Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE & Stéphane MOÏSSAKIS** ■

■ *Meg Ryan & Russell Crowe dans PROOF OF LIFE* ■

PROOF OF LIFE

Propulsé dans l'arène des stars hollywoodiennes par **Gladiator**, Russell Crowe retrouve un rôle de gros dur dans **Proof of Life**, réalisé par Taylor Hackford (**L'Associé du Diable, Dolores Claiborne**). Il y incarne Terry Thorne, un négociateur spécialisé dans les prises d'otages à haut risque. Il est appelé à l'aide par Alice Bowman (Meg Ryan), dont l'ingénieur de mari (David Morse) a été kidnappé par des guerilleros dans un pays d'Amérique Latine. Flanqué d'un assistant (David Caruso) et d'un commando de mercenaires, Thorne va tenter de récupérer l'époux paumé dans la jungle, sa femme étant dans l'impossibilité de verser les six millions de dollars exigés comme rançon (une broutille pourtant en comparaison des quinze millions que miss Ryan a touchés pour le rôle !). Mais lorsque de tendres sentiments commencent à l'unir à Alice, Thorne se retrouve face à un cruel dilemme : s'il honore son contrat, adieu la romance. S'il s'arrange pour que le captif devienne un cadavre bouffé par les sangsues, bonjour le nirvana dans les bras (et les draps) de la veuve... Produit par *Castle Rock* (**La Ligne Verte**), **Proof of Life** semble calibré pour les Oscars, d'autant que la *Warner* a décidé de distribuer le film en décembre, histoire que les votants de l'académie s'en souviennent au moment de déposer leur bulletin dans les urnes. Nous, on préfère saliver sur le fait que Russell Crowe retrouve ici un rôle de baroudeur que n'aurait pas renié Steven Seagal. Quant à Taylor Hackford, reste à souhaiter que le sujet lui redonne l'inspiration dont il avait fait preuve dans **Contre Toute Attente** et **Les Princes de la Ville**.

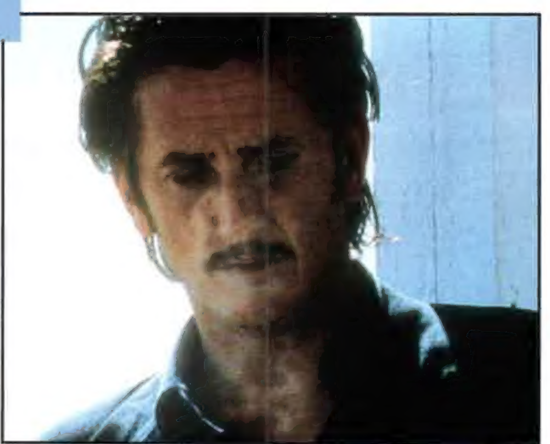
■ C.D. ■

THE WEIGHT OF WATER

Des nouvelles de la musclée Kathryn Bigelow, bannie des plateaux de cinéma après le méga bide de son cybercouillu **Strange Days**. L'ex-égérie de James Cameron vient de terminer **The Weight of Water**, co-produit par la France (via *Le Studio Canal +*), dans lequel elle mélange passé et présent dans le but d'élucider le mystérieux meurtre de deux femmes sauvagement assassinées en 1873, au large des côtes du New Hampshire. Utilisant une narration en deux temps, la réalisatrice préférée de l'ensemble de la rédaction nous conte en alternance les événements qui ont précédé le fameux drame pour ensuite se concentrer sur un groupe de gens qui, quelque 125 ans plus tard, décident de s'intéresser au lieu du drame. Il y a Thomas, un célèbre écrivain qui accompagne sa femme Jean venue photographier le site. Puis il y a Rich, le frère de Thomas, accompagné de sa plantureuse maîtresse nommée Adaline. Le temps d'une excursion en bateau, des tensions sexuelles se créent entre les deux couples tandis que les pièces du mystérieux crime se dévoilent à eux petit à petit. Avec un sujet en or et un casting maousse (dont Sean Penn et Elizabeth Hurley), on voit mal comment la Jeanne D'Arc du 35mm raterait son come-back dans les salles obscures.

■ S.M. ■

■ *Sean Penn & Elizabeth Hurley* ■



■ *Sean Penn dans THE WEIGHT OF WATER* ■

● Les Cash Money Millionnaires, un collectif de rappeurs playboys en provenance de la Nouvelle Orléans constitué des Hot Boys et des Big Tymers, viennent de terminer **Baller Blockin'**, un film d'action qui s'inspire vaguement de leurs galères juvéniles. Vu la taille des flingues, on se doute qu'il ne s'agit pas là d'une histoire vraie.

● Après avoir joué les Robinson Crusoé dans **Castaway** de Robert Zemeckis, Tom Hanks interprétera un tueur à gages qui part à la poursuite des assassins de sa femme et de ses deux fils dans **The Road to Perdition**, le nouveau film de Sam Mendes (**American Beauty**).

● «Greenlight», une expression propre au jargon cinématographique américain qui se traduit chez nous par «donner le feu vert à un film», est également le titre d'une série imaginée par Ben Affleck et Matt Damon pour *Miramax*, qui détaillera la fabrication d'un film, de l'écriture de son scénario jusqu'à sa sortie en salles. Original.

● Des précisions sur le **D'Artagnan** de Peter Hyams. Ce n'est pas Jean-Claude Van Damme qui incarnera le héros d'Alexandre Dumas, comme prévu en 1993, mais Justin Chambers (**Liberty Heights**, le prochain Barry Levinson), entouré de Tim Roth et Mena Suvari, mais aussi de Catherine Deneuve et Jean-Pierre Castaldi. Vive les co-prod' !

● Plutôt que d'incarner Jack Ryan pour la quatrième fois dans **The Sum of all Fears**, Harrison Ford portera l'uniforme d'un capitaine russe dont le sous-marin chargé d'ogives nucléaires menace d'exploser à n'importe quel moment dans **K 19**, que devrait réaliser Kathryn Bigelow.

● Le producteur Jerry Bruckheimer, qui n'arrête pas d'accumuler les projets, devrait faire équipe avec Joel Schumacher pour une biographie de la journaliste irlandaise Veronica Guerin, froidement assassinée en 1996 après avoir écrit plusieurs papiers sur un gang local de trafiquants de drogue.

LORD OF THE RINGS

Episode 7 : Le secret le mieux gardé

On se souvient qu'à l'époque où se tournait LE RETOUR DU JEDI, le père Lucas avait eu l'idée maligne d'affubler tous les membres de l'équipe de tee-shirts et casquettes à l'effigie de BLUE HARVEST, un prétendu film d'horreur. Le but avoué de la manœuvre était de détourner l'attention des paparazzi et autres curieux en tous genres qui n'auraient pas manqué d'utiliser leur polaroïd à bon escient et, bien sûr, monnayer leur découverte. La stratégie s'était révélée plutôt payante, considérant qu'à l'exception de dessins de pré-production, quasiment rien d'officieux ne filtra dans la presse de l'époque avant que LUCASFILM ne l'ait décidé.

LORD OF THE NET

Les temps ont changé, et l'explosion des moyens de communication a largement contribué à nourrir une ardente paranoïa chez les directeurs de production. Garder le secret sur un tournage épié, sur un projet attendu, relève de la mission quasi-impossible. Au banc des accusés : Internet, bien sûr. Car aux yeux de certains, le média ultime n'est finalement qu'un ramassis de parasites et de fossoyeurs prêts à vendre père et mère pour voler tout document sensible et s'empresser de le livrer à l'agora, au mépris des principes élémentaires qui régissent le copyright. Le premier studio à mettre les pieds dans le plat fut la *Fox*, menaçant de poursuites à peu près n'importe quel particulier qui aurait eu le malheur de placer de la marchandise labellisée sur sa page perso. Un **Blair Witch Project** et quelques millions de dollars plus tard, le net devint subitement aux yeux des studios un outil formidable. Une fois de plus, c'est la *Fox* qui réagit le plus vite en travaillant la campagne de **X-Men** avec l'aide précieuse de fans consentants, motivés, efficaces et gratuits.

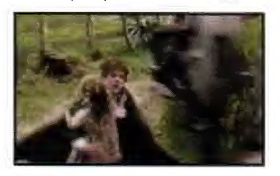
A la suite d'un très large sondage, la trilogie du «Seigneur des Anneaux» s'est retrouvée catapultée «livre le plus populaire du XXème siècle», au moins pour le monde anglo-saxon. C'est dire si l'adaptation qu'en fait Peter Jackson était la cible rêvée des internautes en folie. Et de fait, à peine Jackson avait-il commencé à démarcher d'un studio à l'autre qu'une multitude de sites dévoués au projet faisaient leur apparition, témoignant au jour le jour des tractations qui étaient censées se dérouler dans le plus grand secret. Lorsque *New Line* acquit le projet, le «buzz» (la vague de rumeurs) était bien entamé. L'espoir d'une pré-production au calme était déjà abandonné. *Fox* et ses **X-Men** avaient joué la carte du dialogue au travers de son site officiel, *New Line* et son **Seigneur des Anneaux** allaient tenter une autre expérience.



Gandalf ? Saruman ? Photo espion ?



Quelques Orcs et une script : photo volée ?



Sam et sa fille Elanor : photo de plateau (espion ?)

«Il nous faut réussir à travailler avec les sites de fans, pas contre eux» annonce Gordon Paddison, directeur du marketing interactif de *New Line*, *«et il ne sert à rien de tenter de les mettre au pas»*. Paddison a, au contraire, l'idée de mettre sur pied une communauté internaute, un «webring» à travers lequel diffuser ses informations officielles, et surveiller aisément, du même coup, toute information sensible qui aurait eu le malheur d'apparaître sur la Toile. Dès les premiers jours, Paddison bombarde les fan-sites d'e-mails élogieux, polis et enjoués, tout en dévoilant clairement sa stratégie de communication. Séduits par la promesse d'un statut quasi-officiel autour du film, avec la garantie de recevoir en temps et en heure tout communiqué de presse, la plupart répondent immédiatement présent.

Le nom de domaine Lordoftherings.com appartient de fait aux héritiers de Tolkien, et ceux-ci possèdent leur propre site, Tolkien on Line. Il devient alors aisé de se servir de cette adresse évidente pour diriger le chaland curieux vers le webring nouvellement constitué. Ainsi, si vous tapez lord oftherings.com, votre browser sera immédiatement redirigé vers l'adresse http://www.newgateway.com/lotr/indexs.htm, où sont recensés quelques 37 sites incontournables, parmi lesquels *The One Ring*, *Imladris*, The *Realm of the Ring* ou *Fandom* servant clairement de locomotives au groupe (*The One Ring* publiera même notre interview de John Howe du *Mad Movies* n°125, dûment traduite, moins d'une semaine après sa publication, bel exemple d'efficacité, non ?). Le site officiel de *New Line* prendra comme nom de domaine lordoftherings.net. Bien moins fourni que ses «partenaires», il manquera néanmoins de sauter lorsque le premier teaser du film y fera son apparition. Avec 1.700.000 téléchargements sur son premier week-end, la machine **Lord of the Rings** enterre George Lucas et sa **Menace Fantôme**.

L'AFFAIRE GOLLUM

S'il fallait un exemple qui puisse pleinement justifier du bien-fondé de cette stratégie, l'affaire Gollum y suffirait à elle-seule. Résumons : un petit malin parvient à dérober une capture d'écran des ordinateurs de *WETA*, représentant le modèle quasi achevé (mais non texturé) de Gollum, figure légendaire de la saga. Comme on peut s'en douter, il suffit d'à peine quelques heures pour que le cliché fasse le tour des newsgroups et atterrisse sur certains des sites du webring. Ces derniers y accolent néanmoins la mention «Spoilers», signifiant que la vision du cliché pourrait gâcher la surprise aux yeux du futur spectateur. Alertés, *New Line* et Jackson font conjointement connaître leur désaccord quant à la publication d'une telle photo, sans recourir à la moindre menace, juste en exprimant poliment leur désapprobation. Quelques heures de plus et la photo de Gollum disparaît dans les limbes obscures du net *(Oui ! On a la photo ! Non ! On ne la publiera pas ! NDLR)*. Si *New Line* et Jackson n'ont pas de politique clairement concertée quant à la promotion du film (Jackson alimente certains sites amis en photos exclusives sans en référer au studio américain), ils sont tout de même parvenus à l'impossible : maîtriser l'outil Internet et, à travers lui, quelques millions de fans éparpillés dans le monde.

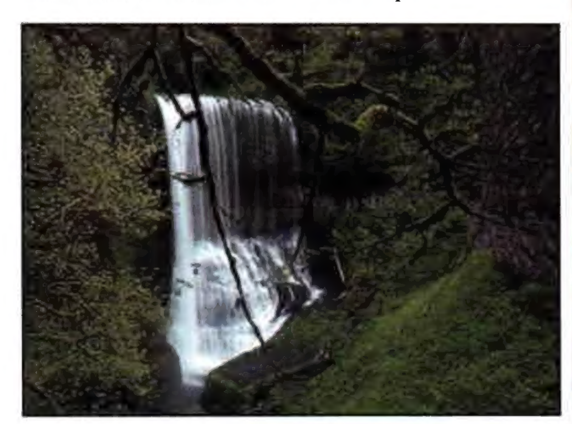
UNDERCOVER SUR LA TERRE DU MILIEU

Il fallait au moins cela. La trilogie a beau représenter, pour la Nouvelle-Zélande, la promesse future d'une manne financière et touristique, la production a beau déployer des cordons de sécurité dignes d'un chef d'Etat, les chacals rôdent toujours. Au mois de juin de cette année, le site de vente aux enchères E-bay voit un particulier proposer une épée susceptible d'apparaître dans le fameux film. Les producteurs s'imaginent d'abord que l'objet est un faux (aucune disparition n'a été signalée), mais convoquent tout de même la police d'Auckland. Cette dernière va faire des miracles. L'épée est bel et bien identifiée comme un objet volé, auquel il faut rajouter deux scripts complets et pas moins de 12 VHS ! Un quidam proposerait même ces objets, à la vente, sur des terrains beaucoup moins découverts que le net. Le détective Dave Sayers se fait alors passer pour un particulier, un certain Sud-Africain dénommé Richard Van Heerden, qui se porterait volontiers acquéreur de la marchandise, et parvient à contacter l'homme mystérieux, à travers un réseau très complexe d'e-mails. Malgré une prudence qui surprend même les services de police, le voleur finira pourtant par se mettre à découvert, le 24 juin, en venant chercher la mallette de 170.000 dollars qui l'attendait dans un hôtel de la ville. Arrêté, il commence à parler. La théorie des dominos joue à plein. Le 21 juillet, un cadre de 39 ans est mis en examen et accusé d'avoir dérobé la fameuse marchandise. Le lendemain, un certain Brian McLennan, agent de sécurité de la société *Three Foot Six*, se fait coincer avec pas moins de 500 clichés d'acteurs, de décors et de costumes, pris par ses soins, à même le plateau qu'il était censé surveiller. La police d'Auckland estime avoir retrouvé tous les objets disparus. Sans l'auto-discipline miraculeuse des sites de fans, il y a fort à parier qu'un tel amas de documents aurait fait le tour de la planète en moins de 24 heures. Gordon Paddison et Peter Jackson n'en reviennent certainement pas d'avoir ainsi aussi bien assuré leurs arrières.

En attendant, le détective Dave Sayers a bien été forcé de consulter les pièces à conviction, c'est-à-dire les VHS et les centaines de photos que son enquête-éclair est parvenue à regrouper... Ah, le salaud !

Rafik DJOUMI

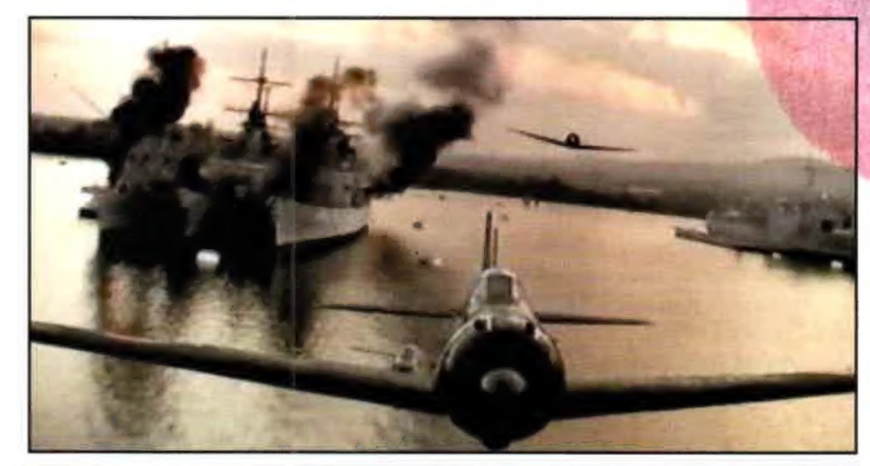
Prochain épisode : La musique



Test de paysage digital de WETA *: photo espion ?*

PEARL HARBOR

Malgré le succès fracassant de **Titanic** au box-office mondial, aucune major n'avait jusque-là tenté de refaire un «grand film épico-romantique» dans la lignée de l'œuvre de David Lean. C'était sans compter sur la fibre mégalo de notre producteur/vendeur d'esquimaux préféré Jerry Bruckheimer et de son Igor attitré, Michael Bay. Les deux fanfarons s'attaquent tranquillement à un pan de l'histoire américaine avec ce **Pearl Harbor** qui promet de faire pleurer les minettes tandis que leurs hommes gonfleront le torse, fiers d'appartenir à la gent masculine. Sur un script original de Randal Wallace (**Braveheart**), largement retravaillé par Dick Clement et Ian LaFrenais (**Les Commitments** et bientôt **Bad Boys 2**), le duo responsable d'**Armageddon** greffe une vibrante histoire d'amour tournant autour de deux amis devenus soldats (pas de conclusion hâtive) et qui tombent amoureux de la même femme (vous voyez...), sans savoir que le gouvernement japonais, en cette période de Seconde Guerre Mondiale, n'a pas donné son accord et s'apprête à bombarder leur base militaire située à Hawaii. Bon, on résume mais c'est presque ça... Quoi qu'il en soit, la firme *Touchstone*, filliale de *Disney*, ne refuse rien à ses deux poulains et débloque la mirifique somme de 145 millions de dollars pour laisser libre court à leur penchant pour la destruction massive. Le casting se met à la hauteur des ambitions puisque Ben Affleck (**Armageddon**) et Josh Hartnett (**The Faculty**) incarnent les deux poteaux cocus tandis que Kate Beckinsale (**Shooting Fish**) interprète la belle infirmière qui les fait craquer. Alec Baldwin (dans un rôle refusé par Kevin Costner), Cuba Gooding Jr (**Instinct**), Tom Sizemore (**Strange Days**), Mako (super !), Jon Voight (dans le rôle de Franklin D. Roosevelt, génial !) et Leland Orser (**Bone Collector**) complètent le budget salaire. Du beau monde pour un film qu'on espère furieusement bourrin et qu'on voit déjà exploser les limites de la perception oculaire humaine. Quoi qu'il arrive, **Pearl Harbor** va sûrement constituer l'un des événements majeurs de l'été prochain. Mais si, c'est Jerry qui le dit !







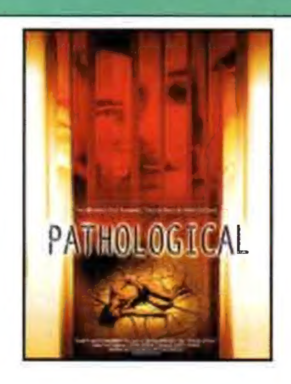
■ S.M. ■

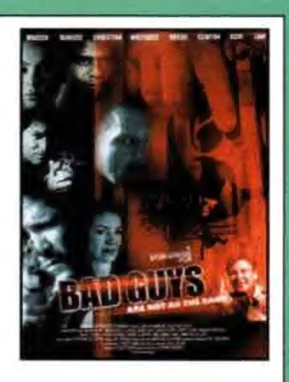
séris B

GIANTS ENTERTAINMENT

Producteur sur le **Replicant** de Ringo Lam avec Jean-Claude Van Damme, David Dadon a décidé de passer à la vitesse supérieure en créant sa propre société, *Giants Entertainment*, avec l'aide de sa femme Lydia. Plusieurs années de bons et loyaux services dans la série B lui ont permis de se faire suffisamment de contacts pour se lancer dans l'aventure en solo, sans le soutien de ses amis de chez *Nu Image*. Arrivée sur le marché il y a seulement six mois, *Giants Entertainment* compte déjà 18 films à son catalogue, allant du polar au film d'horreur en passant par la comédie. Des films financés grâce au concours de quelques pointures (de séries B évidemment) telles que Michael Madsen, Claudia Christian, James Russo, Lydie Denier, Dennis Hopper, Daryl Hannah, Chris Penn ou encore Elizabeth Berkley. A cette sacrée brochette viennent se greffer les vétérans Charles Durning, Martin Landau, Charles Napier, Burt Young, John Philip Law, Henry Silva et Bo Svenson ainsi que les spécialistes Frank Zagarino, Billy Drago, Miles O'Keefe, Gary Daniels et Bryan Genesse. Ce dernier en profite même pour réaliser deux films, **Bad Guys** (deux agents fédéraux partent dans une petite ville rurale démanteler un important trafic de drogue dirigé par un entrepreneur psychopathe et son armée de mercenaires bouseux), et **Pathological** (quatre amis enfance assistent à l'enterrement d'un médecin dont le fils avait été assassiné dix ans plus tôt, pendant qu'un détective rôde dans les parages et les soupçonne fortement).







Dans un registre plus musclé, Mike Tristano, maquilleur et artificier sur quelques 300 séries Z, tourne coup sur coup **Never Look Back** et **Savage Season**. Dans le premier, Frank Zagarino est libéré de prison par un gardien corrompu à condition qu'il lui ramène des diamants volés, ce qui lui vaut de retourner derrière les barreaux sans passer par la case départ. L'histoire d'un mec qui a pas de bol, quoi... Dans le second, l'ancien béret vert Miles O'Keefe sert de garde du corps à deux couples partis voler un chargement de diamants sur une petite île. Bien entendu, le scénariste a oublié de les prévenir qu'il s'agissait d'un guet-apens. Suivent **Justice** de Michael Madsen (deux flics ripoux courent après le caméraman d'un reality show en possession d'un enregistrement compromettant pour leur carrière), **Outlaws** de Bo Svenson (un tueur à gages est chargé de retrouver l'assassin d'un parrain du crime et de zigouiller un flic corrompu un peu trop curieux), **Phoenix** de Luis Soto (un flic new-yorkais tente de retrouver le meurtrier de son partenaire, en fait une femme fatale qui pourrait détruire sa carrière), ou encore **Murder.Com** de Robert Townsend (deux flics infiltrent le milieu du rap pour retrouver la fille kidnappée d'un multimillionnaire. Pour voir les productions *Giants Entertainment*, il y a plusieurs options : 1/ se rendre dans les marchés du film tels que Cannes, l'American Film Market ou le Mifed. 2/ solliciter régulièrement le vendeur de votre vidéoclub préféré. 3/ surveiller les programmes d'Hollywood Night.

ABONNEMENT

«Si je ne m'étais pas abonné à Impact, jamais je n'aurais fait carrière dans le ciné kung-fu» Jet L.

Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue préférée pour vous relaxer entre deux séances d'entraînement. Et recevez en cadeau l'affichette de COYOTE GIRLS ou encore un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ____________________

PRÉNOM ____________________

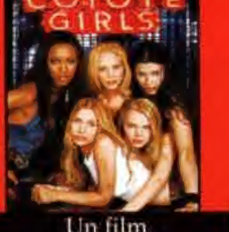
ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international



Un film Touchstone Pictures/ Jerry Bruckheimer
Sortie le 1er novembre





L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

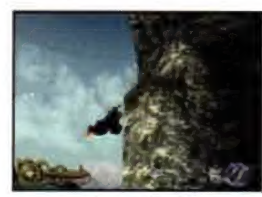
jeu vidéo

TENCHU 2

Editeur : Activision. Développeur : Acquire. Disponible sur PlayStation.

Après des années de bourrinage intensif, d'ampoules aux doigts et de rafistolage de manette, il semble que la mode ludique se tourne de plus en plus vers la furtivité. Bien connu des utilisateurs de PC, le phénomène furtif est beaucoup plus récent sur console, **Metal Gear Solid** étant sans doute le premier titre où l'envie pressante d'en découdre avec l'ennemi déclenchait invariablement un vent de panique sur l'écran et ralentissait la progression. Créateur des aventures de Solid Snake, Hideo Kojima développe actuellement **Metal Gear Solid 2** et a déclaré qu'il serait possible de finir le jeu sans tuer quiconque. Voilà un beau défi à venir.
Mais dans l'immédiat, il n'est pas inutile de se faire la main sur **Tenchu 2**, qui fait suite à **Tenchu** premier du nom sorti fin 98. Le principe est merveilleusement simple. Appartenant au clan des Azumas, le ninja Rikimaru et la ninjate (?) Ayame se lancent aux trousses de leur ex-compagnon d'armes et désormais traître Tatsumaru. Le but : empêcher le règne du clan Niogetsu rassemblant les ninjas ayant rejoint le «côté obscur de la force». Une vingtaine de niveaux pour autant de décors différents (château, village, forêt de bambous, flotte impériale...) permettent de tenter de nombreuses techniques de progression, de la plus rapide à la plus lente. On peut atteindre le boss de fin de niveau en deux minutes sans se préoccuper des gardes armés qui ne manquent pas de vous repérer (classification «Voyou»). Mais à l'autre extrémité, on peut prendre son temps et éliminer un à un les ennemis, la méthode consistant à observer longuement avant d'agir très vite (classification «Grand Maître» avec objets bonus à la clé). Avec pratiquement aucune amélioration technique par rapport à **Tenchu**, on pourrait penser de cette suite qu'elle ne s'imposait pas. Pour peu qu'on cherche à bien y jouer (c'est-à-dire plutôt «Grand Maître» que «Voyou»), il s'avère pourtant que **Tenchu 2** dégage une atmosphère prenante, les vilains défauts comme la faible distance d'affichage et la maniabilité douteuse provoquant paradoxalement des sensations assez délicieuses : en gros, on est rarement sûr de réussir son coup à 100%, et c'est le degré d'application du joueur qui fera oublier, ou non, les «erreurs» des développeurs. Les lecteurs d'*Impact* étant tous des ninjas dans l'âme, on ne doute pas un instant qu'ils trouveront leur bonheur dans **Tenchu 2**.





■ *Rikimaru en action : position accroupie et utilisation du grappin pour surprendre l'adversaire* ■



■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

PS : A noter dans **Tenchu 2** la présence non négligeable d'un éditeur de niveaux, complet, facile d'utilisation et à la durée de vie infinie, le must étant l'échange de niveaux sur carte mémoire entre potes.



■ *Catherine Zeta-Jones dans TRAFFIC* ■

TRAFFIC

En attendant de tourner son remake de **L'Inconnu de Las Vegas** avec George Clooney, Brad Pitt et Mark Wahlberg, Steven Soderbergh (**Hors d'Atteinte**, **Erin Brokovich**) se lance dans une entreprise ambitieuse avec **Traffic**, adapté d'une série télé british. Le sujet : la lutte contre le trafic de drogue. Un film tourné caméra à l'épaule afin de garder un style proche du docudrame, mais qui ne se refuse rien niveau casting : le carnassier Michael Douglas (dans un rôle qui faillit échouer à Harrison Ford et à Kevin Costner) incarne un juge conservateur chargé par la Maison blanche de démanteler les réseaux de trafiquants opérant entre le Mexique et les USA, et qui va découvrir que sa propre fille est accro à la came. Son épouse à la ville, Catherine Zeta-Jones, tient quant à elle le rôle d'une femme au foyer qui réalise que son mari est un dealer, ce qui la plonge dans des embrouilles dont son avocat (Dennis Quaid) va tenter de la sortir. A signaler que le couple le plus glamour d'Hollywood n'a aucune scène commune, bien que Zeta-Jones soit réellement enceinte dans le film (de Douglas, pas de Dennis Quaid). On n'oubliera pas non plus de signaler la présence de James Brolin (**Amityville**, houla c'est vieux ça !), Don Cheadle (**Hors d'Atteinte**), Benicio Del Toro (**Usual Suspects**), Miguel Ferrer (**RoboCop**), la toujours appréciée Salma Hayek (**Wild Wild West**) et Steven Bauer (**Scarface**), déjà présent dans la mini-série produite par Michael Mann, ***La Guerre de la Drogue***. On espère que Soderbergh atteindra le même niveau, même si la présence de Stephen Gaghan (**L'Enfer du Devoir**) au scénario a de quoi calmer les ardeurs...

■ C.D. ■

WAY OF THE GUN

Que reste-t-il à prouver à un jeune scénariste qui reçoit un Oscar dès son second script ? Christopher McQuarrie, un ancien détective qui a mis son talent au service de Bryan Singer pour **Public Access** et **Usual Suspects** (Oscar en 1995, donc), a décidé de se frotter à la réalisation avec un autre de ses scripts au titre Impactien en diable : **Way of the Gun**. Malgré les multiples propositions des majors, il décide cependant de rester dans le giron indépendant en signant avec la firme *Artisan* (**Le Projet Blair Witch**), mais en s'entourant d'un casting pour le moins étrange où se côtoient Ryan Phillippe (le poster vivant de **Sexe Intentions**), Benicio Del Toro (Le Dr Gonzo de **Las Vegas Parano**) et les old-timer James Caan (**The Yards**) et Geoffrey Lewis (**Ça Va Cogner**). Ce quatuor pour le moins improbable se retrouve dans un scénario contant l'histoire de deux truands à la petite semaine qui kidnappent une jeune porteuse d'enfant sans savoir que celle-ci attend le fils d'un puissant businessman lié à la mafia locale. Les deux asticots se retrouvent alors embringués dans une affaire d'extorsion qu'il ne parviennent plus à contrôler, et vont devoir faire parler la poudre afin de pouvoir s'en sortir.
Intrigue complexe, gunfights secs et violents, casting en béton armé (Juliette Lewis et Taye Diggs sont aussi de la partie)... On espère que Christopher McQuarrie va se poser à la hauteur de son matériau. Aux dernières nouvelles, le scénariste-réalisateur aurait été engagé pour débloquer deux projets depuis longtemps en gestation : **Le Prisonnier** (avec Simon West à la caméra) et **Le Frelon Vert**. Sortie le 6 décembre.

■ **S.M.** ■



■ *Ryan Philippe & Benicio del Toro dans WAY OF THE GUN* ■

L'ÉTRANGE FESTIVAL

Ne trahissant pas sa réputation, L'Etrange Festival a permis au public, avec cette édition 2000, d'être initié à quelques perles irrévérencieuses venues des quatre coins du globe, des Etats-Unis à Hong Kong, en passant par le Japon et l'Italie.

La Japon fut à l'honneur avec, entre autres, deux des films les plus acclamés du festival, **The Audition** et **Dead or Alive**, présentés dans le cadre de l'hommage consacré à Takashi Miike. Véritable bombe applaudie par le public lors de ses passages au festival de Yokohama, au marché du film de Cannes et à Montréal, **The Audition** est l'illustration de l'aliénation sociale et mentale d'un salary man en mal d'amour. En prenant pour base un sujet anodin et putassier digne de **Vous Avez un Message**, **The Audition** se mue, lors de sa seconde partie, en une véritable descente aux enfers digne de figurer aux côtés de **Cruising** et **Massacre à la Tronçonneuse**. Parabole ingénieuse sur l'individualisme, agrémentée de passages insoutenables, **The Audition** est ni plus ni moins le film d'horreur nippon le plus inventif depuis l'inénarrable **Evil Dead Trap** de Toshihara Ikeda. Avec toute la verve qui le caractérise, Miike s'attaque au registre du polar urbain avec **Dead or Alive**. Creusant le même sillon décadent et pervers du **Full Contact** de Ringo Lam, Miike nous narre l'affrontement titanesque entre un Yakusa chevronné (Riki Takeuchi, croisement viril entre Koji Tsuruta et Henry Silva) et



■ *Warren Oates & Peter Fonda dans Course contre l'Enfer* ■

un superflic de l'unité anti-gang (Sho Aikawa) pris au milieu d'une fratricide guerre des gangs. Allant jusqu'au bout de sa folie, le film culmine par un duel westernien hautement surréaliste où les deux protagonistes se transforment en émules vivants d'Itchy et Scratchy ! Un véritable manga live ultra-violent qui aurait amplement mérité le Prix Très Spécial, décerné aux œuvres les plus insolentes de l'année.

Outre une rétrospective consacrée à Yasuzo Matsumura, avec en programmation dix de ses œuvres cultes dont le meilleur opus de la série **Yakusa Soldier** (se reporter au n°80 d'*Impact* pour de plus amples infos) et la tétralogie **Ring**, se distinguait **Organ** de Key Fujiwara, l'une des meilleures surprises du





■ *Organ* ■

festival. Ancienne collaboratrice de Shinya Tsukamoto sur le premier **Tetsuo**, Key Fujiwara est partisane d'un cinéma ultra-violent, agressif et fiévreux. Son premier film **Organ**, est un amalgame étrange entre le film **Yakusa**, le film d'horreur, la comédie noire et le Pinku Eiga (film érotique) ! Une œuvre vénéneuse illustrant avec véracité le douloureux chemin de croix d'un policier infiltré dans une organisation criminelle spécialisée dans le trafic d'organes. Un véritable cauchemar éveillé dont l'esthétique graphique et l'aspect quasi-naturaliste rappellent par bien des aspects le David Cronenberg de l'époque **Rage**.

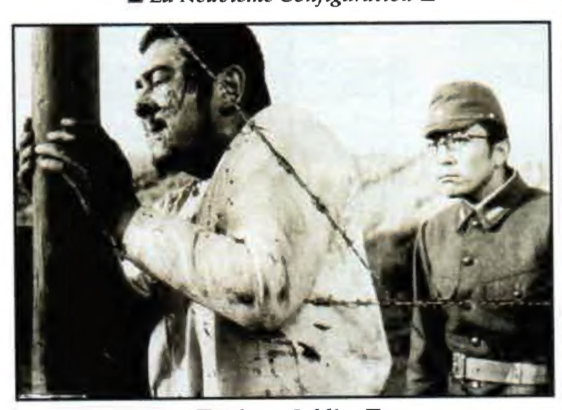
Du côté américain, le festival a fait l'événement en projetant quelques raretés méconnues du grand public comme **La Neuvième Configuration** (1980) de William Peter Blatty (auteur de «L'exorciste» et réalisateur de **L'Exorciste, La Suite**), un drame psychologique situé dans un asile militaire où un psychiatre perd la raison en faisant face à ses propres démons. Avec l'aide d'un étonnant casting où se bousculent Stacy Keach, Scott Wilson, Jason Miller, Joe Spinell, Richard Lynch et Robert Loggia (excusez du peu !), Blatty nous donne une vision noire et sans concession du milieu psychiatrique avec un aspect clinique digne des moments les plus terrifiants de **L'Exorciste**. Chef-d'œuvre ! Autre rareté, **Course contre l'Enfer** (1975) du pape de la série B Jack Starrett avec Peter Fonda et Warren Oates, où un couple d'amis partis en week-end deviennent les proies d'une secte satanique. Ménageant un suspense insoutenable dans la tradition des meilleurs films d'Edgar Ulmer, **Course contre l'Enfer** est une baffe comme l'on en prend rarement sur grand écran avec son flot de poursuites de voitures, ses rites sataniques et ses scènes d'action monstrueusement efficaces. Quant à **Electra Glide in Blue** de James William Guercio (1973), il étudie le cas de conscience d'un motard de la police dont les valeurs sociales et morales sont anéanties par une Amérique encore sous le choc post-traumatique du Vietnam. Un film magnifique, soutenu par une mise en scène somptueuse et une interprétation exemplaire de Robert Blake (**Baretta**).

Du côté de Strasbourg, où le Mad Ciné Club organisait du 20 au 24 septembre sa 6ème édition de L'Etrange Festival (en collaboration avec leurs partenaires parisiens), on a pu assister à un hommage à la firme *Troma*, avec ses classiques **Mother's Day** et **Terror Firmer**, et aux projections de quelques films cultes dont **Requiem for a Dream** de Darren Aronofosky, **Tokyo Fist** de Shinya Tsukamoto et le polar incandescent de Ringo Lam **Full Alert**. Autant dire qu'à l'Est aussi,il y a du nouveau !

■ **Fathi BEDDIAR** ■



■ *La Neuvième Configuration* ■



■ *Yakuza Soldier* ■



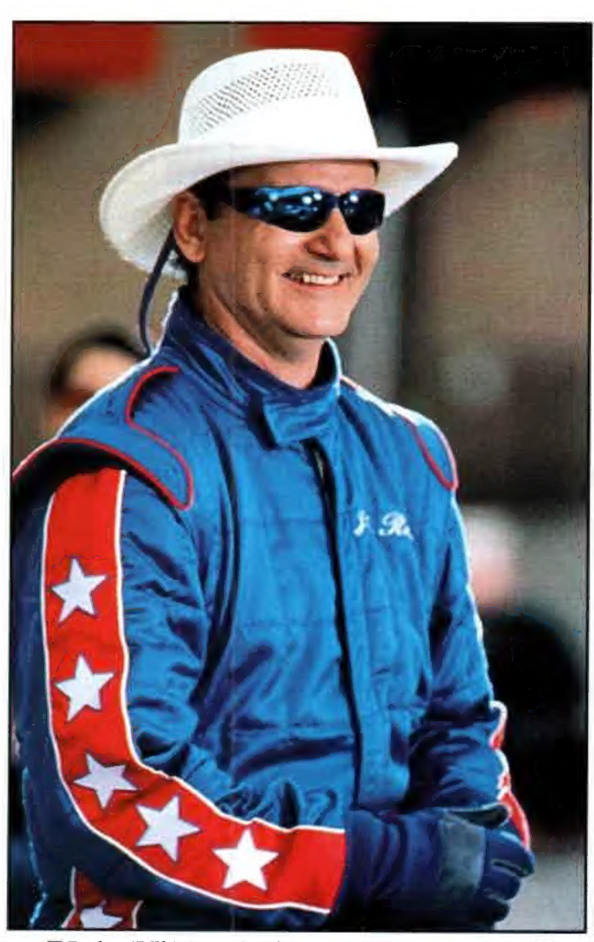
■ *Robert Blake dans* ***Electra Glide in Blue*** ■

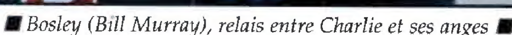


■ *Dylan (Drew Barrymore), drôle d'ustensile pour drôle de dame* ■

gros plan sur...

CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES





■ *Bosley (Bill Murray), relais entre Charlie et ses anges* ■



Toujours à la recherche d'une franchise capable de leur rapporter un pacson de billets verts, les majors se tournent depuis quelques années vers les séries télé à succès, espérant ainsi profiter d'un concept mondialement connu et apprécié. Cette pratique a sûrement fait ses preuves, mais si **Le Fugitif**, **Mission : Impossible** et les quinze derniers **Star Trek** sont des cartons interstellaires, combien de **Wild Wild West**, **Avengers** et autres **The Saint** se retrouvent au gnouf du box-office, en plus d'être de mauvais films ? A vrai dire, la *Columbia* s'en tape un peu et considère que, quoi qu'il arrive, la pratique a fait ses preuves.

En février 1999, la toute puissante major donne donc le feu vert (et accessoirement 100 millions de dollars) à **Charlie's Angels** qui sera produit et interprété par Drew Barrymore, fraîchement sortie du carton US **Wedding Singer**. En France, la série ***Charlie's Angels*** se nomme ***Drôles de Dames*** et c'est donc avec émoi que nous attendons ce film. Si Drew Barrymore incarne Dylan, l'un des anges du mystérieux Charlie, les deux autres rôles (Natalie et Alex) ont subi une épreuve de casting assez démente faisant passer en revue la plupart des néo-stars d'aujourd'hui. Pour ne citer qu'elles : Angelina Jolie, Liv Tyler, Catherine Zeta-Jones et Lauryn Hill des Fugees. C'est la participation de Cameron Diaz (dans le rôle de Natalie) qui rend finalement le projet viable d'un point de vue financier. Reste encore à trouver le troisième ange et deux noms circulent. Celui de Thandie Newton, retenue sur le tournage pharaonique de **Mission : Impossible 2**, et celui de Lucy Liu (très appréciée au sein de la rédaction pour son rôle de maîtresse SM dans **Payback**), laquelle obtient le rôle d'Alex pile un mois avant le début du tournage. Ne reste plus qu'à signer un gros chèque à Bill Murray afin que ce dernier incarne le jovial Bosley et le tour est joué.

Janvier 2000 : les prises de vues commencent et le tournage risque d'être homérique (plus de cents jours !), d'autant plus que le script ne cesse d'être réécrit (on comptabilise quatorze scénaristes, dont celui du **Club des Ex** !) et que le réalisateur de clips Joseph McGinty (crédité McG au générique, trop cool le mec !) signe ici son premier long

■ Natalie (Cameron Diaz) : kung-fu style ! ■



■ Alex (Lucy Liu) : quand l'ange décoche sa flèche... ■

métrage. Et effectivement, des rumeurs désastreuses ne tardent pas à circuler, comme celle qui prétend que Lucy Liu aurait collé une vigoureuse torgnole à Bill Murray suite à un désaccord à propos d'une scène, ou encore celle qui affirme que Cameron Diaz aurait fondu en larmes, bien incapable de jouer la moindre ligne de dialogue. Le tournage est bouclé tant bien que mal en juin, et un énorme travail de post-production est prévu pour terminer le film avant le 3 novembre, date de sortie prévue aux USA.

Mais qu'importe finalement les rumeurs puisque le film s'annonce sacrément sympathique. Si le teaser laisse perplexe (*L'Oréal* partouze avec **Matrix** !), la bande annonce finit d'achever le spectateur avide de bobines «autres». Drew Barrymore se déguise en LL Cool J (!), Cameron Diaz envoie des coups de latte en grand angle (!!) et Bill Murray se déguise en sumo (!!!) dans une sombre intrigue (quatorze scénaristes on a dit) où les anges doivent récupérer un prototype de système de surveillance ultra-perfectionné. Tim Curry (**Congo**) incarne à nouveau un super-vilain tandis que Matt LeBlanc (***Friends***) et Tom Green (**Road Trip**) jouent les fiancés d'Alex et Dylan. Vivement le 22 novembre prochain. Critique dans le prochain numéro.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

ANATOMY



■ *Franka Potente dans ANATOMY* ■

Révélée par **Cours Lola Cours**, Franka Potente effectue son come-back dans un thriller médical horrifique produit par la branche allemande de la *Columbia* et intitulé **Anatomy**. Elle y incarne Paula, une étudiante en médecine ambitieuse déterminée à perpétuer une longue tradition familiale. Son rêve se réalise lorsqu'elle est admise dans la prestigieuse université d'anatomie d'Heidelberg. Alors qu'elle se rend sur les lieux, elle fait la connaissance d'un jeune homme qu'elle perd de vue avant de le revoir lors d'un cours d'autopsie... sur la table de dissection. Intriguée par l'incident et décidée à élucider sa mort, elle va découvrir que l'université dissimule une société secrète vieille de plusieurs siècles. Celle-ci utilise des cobayes humains afin de poursuivre des expériences inaugurées durant le troisième Reich. Paula va devoir faire face aux membres de cette secte nazie, sans savoir qu'elle-même y est liée de façon directe.

Ecrit et réalisé par Stefan Ruzowitzky, nommé à l'Oscar du meilleur film étranger en 1999 pour son précédent long métrage (**Die Siebtelbauern**), et auteur de nombreux documentaires, pubs et clips, **Anatomy** s'annonce comme un shocker au look sophistiqué mais aussi comme un produit destiné à un jeune public puisque l'humour n'en sera pas absent. Quant à la violence, elle ne serait que suggérée, l'accent étant mis sur un suspense claustrophobique. Après **Possessed**, voilà une nouvelle percée du cinéma de genre venue de l'Est qui ne peut que nous réjouir, d'autant que le producteur débuta sa carrière en Hollande avec un certain Paul Verhœven qui signait à l'époque ses premières décharges filmiques.

■ **Cédric DELELÉE** ■



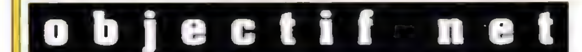


● Le roman de Dostoïevski, «Crime et Châtiment», est remis au goût du jour pour les besoins de **Crime + Punishment in Suburbia** de Rob Schmidt, dans lequel une jeune étudiante (Monica Keena) responsable d'un crime demande à sa mère Ellen Barkin de la couvrir. Mais un paparazzi découvre la supercherie...

● Depuis **En Pleine Tempête**, Diane Lane revient sur le devant de la scène. Elle sera d'abord à l'affiche de **The Glass House**, dans le rôle d'un médecin abusant de substances illicites qui décide d'arrondir ses fins de mois en transformant son vice en commerce. Puis elle tombera amoureuse d'un mafieux que son avocat de mari se charge de défendre devant la cour dans **Criminal Conversations**. Pas très sérieux tout ça...

● Stephen Dorff, Brad Renfro, Matt Dillon et Balthazar Getty forment le gang des vipères, des voyous versant dans le crime organisé qui décident de faire main basse sur leur quartier dans **Deuces Wild**, que son réalisateur Scott Kalvert décrit comme «*une version de West Side Story sans les chansons*». **Outsiders** quoi...

● Dans le thriller **Domestic Disturbance**, John Travolta joue un père de famille divorcé qui conseille à son fils d'être sympa avec sa mère jusqu'à ce qu'il apprenne qu'elle est sur le point de se remarier avec le gangster Vince Vaughn.







405 THE MOVIE

http://www.405themovie.com

Le pauvre Jan DeBont n'en dort plus la nuit. Bruce Branit et Jeremy Hunt, deux obscurs créateurs d'effets spéciaux télévisuels, viennent de redéfinir le concept de cinéma amateur. Avec une mini-DV, deux PC, des logiciels 3D vendus en grande surface, leur propre 405 Cherokee et beaucoup de patience, les deux hommes ont ridiculisé le final grandiloquent (et hors de prix !) de **Speed 2**. Un week-end de tournage, trois mois de programmation, et voilà le bébé : un DC-10 opère un atterrissage d'urgence sur l'autoroute de Los Angeles, débarrassée in extremis de toute circulation. Mais un pauvre idiot qui n'écoute pas la radio continue pourtant d'y rouler. Poursuivi par l'avion, le 4x4, heureusement costaud, va se retrouver à jouer l'avant-train improvisé du monstre métallique. Trois minutes d'adrénaline, retouchées numériquement à 80%, pour un budget qui frise le zéro absolu. En à peine trois mois de présence sur le net, **405 the Movie** a été téléchargé par environ un million de personnes, et ses heureux créateurs ont déjà signé chez CAA, l'agence tentaculaire d'Hollywood. Vous avez dit success-story ? Pour ceux que l'aventure tenterait, le site propose un making-of détaillé des effets spéciaux. Mais rappelons que les deux energumènes pré-cités touchent quand même sacrément leur bille.

HOMECINEMA-FR

http://www.homecinema-fr.com/

LCD à matrices réflectives HDLV ? Fréquence de balayage horizontal ? Filotex KX6 ? A vrai dire, plus les objets s'entassent autour de votre scope poussiéreux et moins vous cherchez à comprendre quoi que ce soit aux manuels qui les accompagnent. Bingo ! Jetez-vous tête la première dans ce site de fondus du câble RVB et du UXGA. Belle histoire, à vrai dire, que celle de ce site Ses créateurs, Johann Ollivier-Lapeyre et Jean-Christophe Peyrard, ont beau être deux êtres parfaitement équilibrés, ils se révèlent incapables de rester devant un lecteur DVD sans que l'envie furieuse de le démonter ne les assaille. De cette passion pour les composants électroniques les plus compliqués est née, au départ, une simple FAQ (Frequently Asked Questions) qui sauvait quotidiennement la vie des malheureux usagers qui y avaient recours. Est alors née l'idée de transformer ce mini-site perso en véritable rendez-vous de la restitution vidéo. En quelques clics de souris, ce site amateur devenait leader d'un marché pourtant assailli de «professionnels». Grâce à un soin réel apporté à la vulgarisation (cf. *La Bible du Home-Cinéma* pour, enfin, tout comprendre) et une indépendance totale vis-à-vis des fabricants de matériel (chose impensable dans ce milieu), la confiance de leurs visiteurs ne fait que croître. Certes, on comprend que les fabricants ne les portent pas forcément dans leur cœur quand ils révèlent que tel lecteur DVD à 2.000 boules vaut bien mieux que son voisin à une brique, ou encore quand ils expliquent par le menu comment, avec moins de 50.000 balles, se constituer un home-cinema qui en vaudrait largement plus de 200.000. Bref un électron libre dans un univers de copinage intégral, et l'adresse indispensable pour qui cherche à s'équiper.

■ **Rafik DJOUMI** ■

THE CONTENDER

C'est *DreamWorks* (la boîte à Steven Spielberg) qui distribue **The Contender**, un thriller politique qui a le mérite d'avoir l'air un peu moins consensuel que les autres. Joan Allen (**Volte/face**) y tient le rôle d'un sénateur démocrate qui brigue le poste de vice-présidente. Pas de bol, sa campagne est sabordée par un scandale sexuel qui la présente aux yeux de ses électeurs comme une nymphomane dépravée, un passé peu reluisant qu'elle aurait tenté de dissimuler par tous les moyens. Sautant sur l'occasion, un congressiste républicain (Gary Oldman, incarnation vivante de la sobriété dans tous les sens du terme) va tenter de détruire sa carrière.

Le sujet ne brille certes pas par son originalité, mais serait traité semble-t-il avec une certaine crudité. Pour le plaisir, citons quelques solides seconds rôles : Jeff Bridges dans le rôle du Président (comme papa Lloyd dans **Hot Shots 2** !), Christian Slater, et surtout des tronches telles que Sam Elliott (**Tombstone**) et William Petersen (**Police Fédérale Los Angeles**). Que *DreamWorks* ait décidé d'assurer la distribution de cette production indépendante (tout comme ils l'avaient fait à la même période «pré-Oscar» pour **American Beauty**) laisse en outre augurer d'un film original et dérangeant, le réalisateur, Rod Lurie, s'étant déjà illustré dans le domaine du drame politique nerveux avec **Deterrence** (malheureusement inédit chez nous).

■ **C.D.** ■

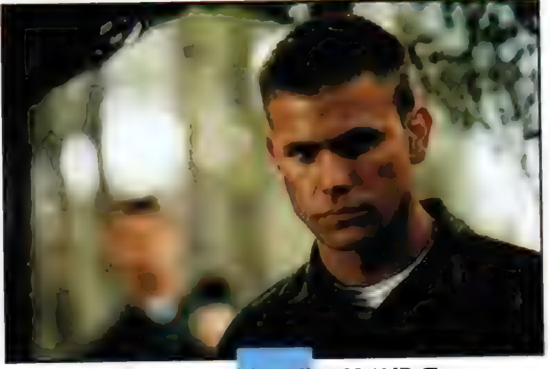


■ *Joan Allen dans* THE CONTENDER ■



■ *Jeff Bridges dans* THE CONTENDER ■

TIGERLAND



■ *Matt Davis dans* TIGERLAND ■

Il fallait s'y attendre. A force de se considérer comme un auteur, ce tâcheron de Joel Schumacher (**Chute Libre, Batman Forever**) allait bien finir par s'intéresser au principe du Dogme 95 si cher à l'ami Lars Von Trier (...et aux critiques fainéants). C'est dans cet esprit qu'il se lance dans l'aventure **Tigerland**, un film de guerre tourné avec le budget bananes des **Batman** et un casting de parfaits inconnus, c'est plus facile à zigouiller (ben ouais, dans un film Dogme, on ne simule pas !). **Tigerland** se déroule en 1971, en pleine guerre du Vietnam et se concentre sur les hommes de la compagnie A, seconde division, des jeunes gens qui vont bientôt être envoyés sur le front. Les événements prennent une autre tournure lorsque la recrue Roland Bozz débarque dans le peloton et commence à montrer des signes de protestation contre l'autorité militaire. Mais ses actes de rébellion vont malheureusement provoquer un accident qu'il était loin de prévoir.

Ecrit par Ross Klavan, qui place dans ce script ses expériences personnelles, **Tigerland** se concentre plus sur les conséquences psychologiques de la guerre que sur ses effets physiques. Avec Schumacher aux commandes, pas encore remis de **Personne n'est Parfaite**, on s'attend soit à un film légèrement polémique, soit au Z de l'année à venir. A voir pour juger, donc...

■ **S.M** ■

Un voyage au plus profond de l'inconscient d'un terrifiant serial-killer. Chic et choc !



■ *Catherine Deane (Jennifer Deane) : dans le cerveau du tueur, elle devient la femme fantasmée de Stargher King* ■

the CELL

serial-filmeur

TARSEM SINGH

Né en Inde, Tarsem Singh s'expatrie rapidement aux Etats-Unis pour suivre des études de commerce avant d'intégrer la très réputée école d'art de Pasadena, dont il ressort diplômé. Réalisateur de clips vidéo chevronné (il remporte d'ailleurs le MTV Best Video Award pour «Losing my religion» du groupe REM), il est aussi et surtout reconnu pour avoir dirigé quelques-uns des meilleurs spots publicitaires pour les marques Levi's, Coca-Cola, Nike, Perrier ou Volkswagen, qui appartiennent désormais à la collection permanente du musée d'Art moderne. Survitaminé, doué d'un talent certain pour raconter une histoire par le biais d'images qui restent gravées dans les mémoires, Tarsem signe avec THE CELL son premier long métrage et transforme ce qui aurait pu être un simple thriller en film d'horreur provenant d'une autre dimension.


Tarsem Singh en compagnie de sa star

Il paraît que la censure vous a exigé que vous coupiez plusieurs plans de *The Cell*...

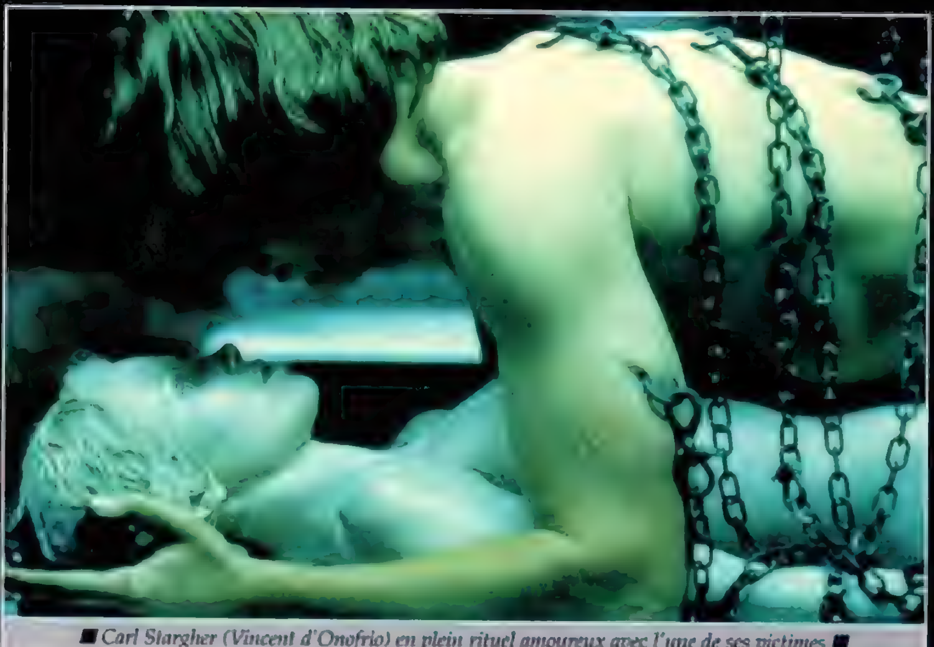
Pas tant que ça en fait. On m'a surtout demandé de légèrement raccourcir la scène où Stargher, suspendu par les chaînes au-dessus d'une victime, se masturbe. Tout le monde s'accordait à trouver ça choquant, à commencer d'ailleurs par les gens de *New Line*. Ils m'ont affirmé que 25% des spectateurs quitteraient la salle en voyant ça ! Je leur ai rétorqué que **The Cell** n'était de toute façon pas un film tout public, et que si la promotion était bien faite, ceux qui viendraient le voir seraient conscients du caractère choquant de certaines scènes. L'Europe étant un peu plus tolérante que ne le sont les Etats-Unis, vous aurez droit à la version intégrale. Quant au Japon, ils sont tout simplement prêts à tout voir. On m'a même dit que je pouvais ré-intégrer des plans qu'on avait sucrés avant de présenter **The Cell** au comité de censure. Bref, tout le monde voulait un montage différent !

La vision de *The Cell* rappelle les cauchemars qu'on peut faire lorsqu'on est pris d'une forte fièvre...

Ça c'est un compliment magnifique ! Oui, je suis un grand malade, merci ! Vous savez, lorsque j'ai découvert le script, ça ne m'a pas semblé très différent des clichés récurrents qu'Hollywood emploie dès qu'il s'agit de serial-killers. Je ne voulais pas m'engager dans cette direction. J'ai donc clairement fait comprendre que je désirais obtenir quelque chose de plus opératique que théâtral. Mais ça coûte cher. Et à l'heure actuelle, il n'y a pas tant de genres sur lesquels les studios sont prêts à engager de l'argent. Donc on a joué l'analogie au genre serial-killer, très vendeur en ce moment. Si nous avions été dans les années 70, on aurait fait croire qu'on allait tourner un film catastrophe dans lequel les protagonistes font des rêves étranges. L'angle d'attaque m'importait peu tant que je pouvais réaliser les séquences que j'avais en tête. Je tâchais tout de même de leur résumer mes intentions en leur expliquant qu'il s'agissait d'un «film d'action qui se passe dans la tête». Ils ne voyaient pas du tout où je voulais en venir, ne comprenaient absolument pas les effets oniriques — et onéreux — dont il était question. Ce n'est que lorsque **Matrix** est sorti sur les écrans qu'ils ont enfin pigé ce que je leur expliquais depuis des mois. Et ils ont immédiatement allongé tout l'argent nécessaire. Mais pour moi il n'en était plus question. Ça faisait effectivement trois ans que je voulais faire quelque chose de ce genre, mais maintenant que quelqu'un l'avait fait, et bien fait, n'importe qui, avec 20 dollars en poche, allait s'engouffrer dans les mêmes voies. Je ne voulais pas refaire **Matrix**, je voulais faire un opéra. Mais pour eux, le mot «opéra» leur rappelait le **Dracula** de Coppola, qui avait été un énorme échec. J'adore ce film mais je les rassurais : «**The Cell** débutera par des éléments concrets et choquants. Une fois choqués, je vous garantis que les spectateurs la fermeront et regarderont l'opéra. Par définition, l'opéra est quelque chose d'énorme, de spectaculaire». Malgré cela, ils continuaient de me citer des exemples de séquences : «Oui mais là, ça n'est pas crédible». Je leur rétorquais que ce n'était absolument pas un problème, et je rajoutais : «Si vous voyez quelque chose de crédible, prévenez-moi immédiatement que je m'empresse de le retirer. Tout dans ce script fait tellement cliché que je me ferai une joie de transformer tout ça en une comédie musicale indienne sans les chansons !». Que les spectateurs soient venus voir un film théâtral ou un opéra, de toute façon ils vont y avoir droit !

C'est effectivement un film de serial-killer très particulier, qui surpasse en certains points *Le Silence des Agneaux*.

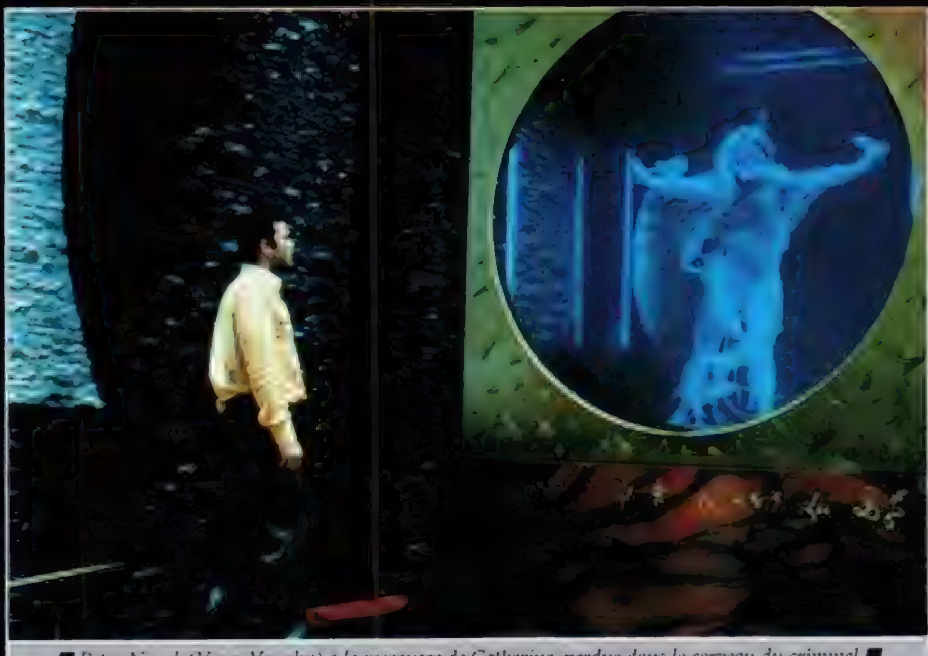
J'adore **Le Silence des Agneaux**. J'avais pensé à un projet sur un serial-killer pendant au moins quinze ans. Lorsque j'ai vu **Le Silence des Agneaux**, je me suis dit que c'était foutu, qu'on ne ferait jamais mieux. Puis David Fincher a fait **Seven**, et j'étais stu-


Carl Stargher (Vincent d'Onofrio) en plein rituel amoureux avec l'une de ses victimes

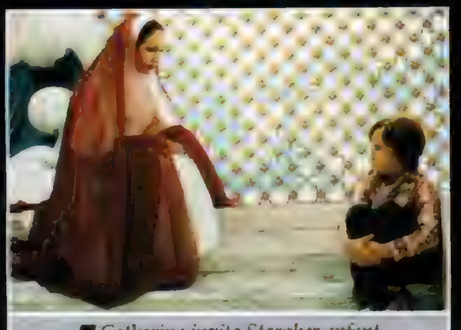
■■■ péfait qu'il parvienne à trouver un nouvel angle d'attaque. Quand le script de **The Cell** est arrivé entre mes mains, les choses étaient claires. Il me fallait, à moi aussi, un nouvel angle. J'ai commencé à en parler aux acteurs, notamment à Vincent d'Onofrio : «Si tu penses qu'il s'agit d'un traditionnel film de serial-killer, alors refuse ! Tout ce qui va se passer dans la tête des protagonistes n'a rien de concret. Je ne pense pas que quiconque rêve ainsi, pense ainsi». J'étais plus dans un trip à la Alejandro Jodorowski, ce qui peut effrayer dans le contexte hollywoodien. D'ailleurs, je n'arrêtais pas de faire flipper les gens de *New Line*. Je me souviens leur avoir demandé d'imaginer un film écrit pour Ken Russell, mis en image par un émule de Peter Greenaway pour un public de fanas de Dario Argento. Avec ça, ils avaient au moins la garantie d'un film qui ne ressemblerait pas à ceux de leurs concurrents !

Dans les noms que vous avez cités, on peut peut-être rajouter David Cronenberg ?

Probablement. Mais vous savez, ce ne sont pas forcément mes réalisateurs préférés. Je les cite parce qu'ils correspondaient à l'idée de ce film. Si je devais citer un de mes réalisateurs préférés, ce serait plutôt Chris Marker. C'est un Dieu pour moi, avec Tarkovsky. Et chez les Américains, il faudrait aller voir du côté de Scorsese et Coppola à leurs débuts. Je ne suis pas un scénariste mais je pense pouvoir reconnaître des dialogues de qualité. Or, il faut bien l'avouer, les dialogues de **The Cell** étaient d'un cliché absolu. J'ai pourtant décidé de ne pas les modifier, mais plutôt de m'amuser à créer un contraste avec ce visuel flamboyant. Si vous fermez les yeux et que vous vous contentez d'écouter le film, alors vous réaliserez la pauvreté du matériau d'origine. On m'a demandé de penser à quelque chose pour la sortie DVD. Au départ, j'imaginais présenter le film dans une version muette, comme s'il avait été réalisé en 1912, avec des banc-titres du genre «Au secours ! Je me noie !» pour laisser le spectateur suivre le fil visuel de l'histoire. Les réalisateurs auxquels je faisais référence ne sont pas mes préférés, mais ceux qui auraient été le plus à même de faire le film que je visualisais. A cela, il faut rajouter tout mon bagage culturel, ce que j'ai vu, les films indépendants, les publicités, les pornos, les clips, tout s'est mêlé pour donner naissance à **The Cell**.



■ Peter Novak (Vince Vaughn) à la rescousse de Catherine, perdue dans le cerveau du criminel ■



■ Catherine invite Stargher enfant (Jake Thomas) dans son propre inconscient ■

Jennifer Lopez ne parle pas beaucoup dans le film. Etait-elle votre premier choix ?

Oui. Et en plus je la fais disparaître pendant un certain temps ! En fait, plutôt que de chercher une actrice crédible en blouse blanche dans un laboratoire, et que l'on s'amuse à projeter dans cet univers sordide, je penchais plutôt pour quelqu'un qui ait cette qualité fantasmagorique, un peu comme les actrices-chanteuses indiennes, à qui l'on ferait porter une blouse blanche. Au départ, *New Line* avait des doutes. Le script parlait d'un scientifique de haut rang qui a mis au point toute cette expérience, etc... Non, non, non ! Catherine Deane est un cobaye, juste une psy que l'on drogue et que l'on envoie faire ce trip. On l'a choisie du fait de son amour des enfants, un amour trouble qui trouve ses origines dans un passage que l'on m'a fait couper. Lorsque Vince Vaughn se vide de ses entrailles, il crie un truc du genre «Quand tu étais au lycée, ton frère a eu un accident...» et Jennifer se réveille à ce moment en état de choc. Moi j'avais une idée dans la tête, une scène que je trouvais très belle, mais tout le monde m'a convaincu de ne pas l'inclure. Je voulais qu'on voit le personnage de Jennifer, durant ses années lycéennes, subir un avortement. Cet épisode aurait expliqué tous ses problèmes relationnels depuis et son obsession des enfants. Et lorsqu'elle voit ce garçon, lorsqu'elle se décide à le noyer, ça nous renvoie

L'OPÉRA DE LA VIOLENCE

On aurait pu penser qu'il n'existe pas de métier plus dangereux pour la santé mentale que celui des profilers, ces enquêteurs criminels qui tentent d'anticiper les meurtres commis par les tueurs en série en s'efforçant de penser comme eux. Il y en a pourtant un. Celui exercé par Catherine Deane (Jennifer Lopez), une pédopsychiatre qui travaille dans un centre de recherches où elle pénètre littéralement dans l'univers mental de patients incapables de communiquer en connectant son cerveau au leur. Le FBI lui amène Carl Stargher (Vincent d'Onofrio), un malade qui kidnappe des jeunes femmes pour les enfermer dans une cellule vitrée où il les noie progressivement, avant de travestir les cadavres en poupées avec lesquelles il peut se livrer à ses pratiques déviantes. Sa dernière victime n'a plus que quelques heures à vivre mais le FBI ne peut la localiser, Stargher ayant sombré dans un coma profond avant de pouvoir parler. Catherine va s'aventurer dans l'esprit dégénéré du tueur, explorant sa mémoire et ses fantasmes au risque d'être elle-même contaminée par le Mal qui y règne.

Sur un script prétexte à tous les délires visuels, Tarsem Singh transforme l'expérience de Catherine en une odyssée cauchemardesque aux images flamboyantes. Architectures cyclopéennes, costumes chamarrés, créatures monstrueuses, on se croirait dans un film de Clive Barker ou dans une toile de Jérôme Bosch. Le sadisme de Stargher y est illustré de façon particulièrement crue, qu'il soit situé dans la réalité (suspendu par des anneaux incrustés dans sa chair et soutenu par des crochets, il se masturbe au-dessus d'un cadavre) ou issu de son imaginaire malsain (l'agent fédéral venu au secours de Catherine se vide de ses entrailles, ses intestins s'enroulant autour de la brochette qui surplombe son corps enchaîné), une violence graphique autorisée par le fait qu'elle se déroule dans un univers fantasmé. Dès lors, de choquante elle devient purement esthétique, et on s'extasie devant sa beauté incandescente. Le sang versé devient motif pictural d'un tableau de maître et les hurlements du supplicié sont les vocalises d'un opéra dantesque qui résonne dans une cathédrale vouée à la célébration du Mal. Troublantes aussi, ces images de poupées humaines enfermées dans des cabines de peep-show et vêtues de tenues symbolisant toutes les déviances sexuelles, de celles qu'on n'ose pas s'avouer et qu'on enfouit au plus profond de son esprit.
Quant à Jennifer Lopez, moderne Thésée violant l'antre d'un Minotaure dont elle risque à tout moment de devenir l'offrande, Tarsem en fait une icône. Cavalière immaculée, madone lumineuse, reine des ténèbres ou guerrière vengeresse sanglée de cuir noir, elle est, elle aussi, le miroir de nos fantasmes, la Femme sous tous ses aspects, rassurants ou terrifiants. Rendu encore plus passionnant par des scènes d'action cadrées dans un scope totalement exploité où les canons luisants des armes à feu font écho aux symboles phalliques qui peuplent le monde mental de Stargher, bourré de suspense (voir le montage parallèle final fantasme/réalité), **The Cell** est la révélation d'un talent plus que prometteur : immédiatement consacré.

■ **Cédric DELELÉE** ■

Metropolitan Filmexport présente Jennifer Lopez dans une production **New Line Cinema/Caro-McLeod/Radical Media** ***THE CELL*** (USA - 2000) avec Vincent d'Onofrio - Vince Vaughn - Jake Weber - Marianne Jean-Baptiste - Dylan Baker - Patrick Bauchau - Pruitt Taylor Vince **photographie de** Paul Laufer **musique de** Howard Shore **scénario de** Mark Protosevich **produit par** Julio Caro et Eric McLeod **réalisé par** Tarsem Singh
18 octobre 2000 **1 h 43**

exactement à son expérience passée. Je trouvais ça autrement plus profond, mais je m'entendais dire «L'avortement ? Une solution ? Aux Etats-Unis ?». Je me suis battu tant que j'ai pu mais c'était peine perdue. Voilà pourquoi on se retrouve avec cette banale histoire d'accident. Mais hé, j'ai quand même réussi à caser d'autres trucs pas nets !

Avez-vous eu des problèmes avec Jennifer Lopez, du fait qu'elle soit une star ?

Non, pas vraiment. Elle a été très professionnelle. Au départ, je crois que tout le monde est arrivé sur ce projet parce que le script avait été vendu. Ça faisait cinq ans qu'il traînait. Pratiquement tous les réalisateurs qui ont fait des pubs ou des clips ont été contactés. A chaque fois, ils rejetaient le projet en déclarant que c'était de la merde. Moi j'ai dit : «Je vais le faire, mais uniquement pour les images». J'ai expliqué à Jennifer que jusqu'ici, tous ceux qui lisaient le script la voyaient comme la nouvelle Clarice du **Silence des Agneaux**. Moi je lui ai dit que Catherine Deane, c'était Carrie. Au départ, il y avait une certaine hésitation de sa part, mais elle a très vite compris à quoi ressemblerait son personnage en définitive. Et puis, elle ne voulait pas qu'on refasse le coup d'**Anaconda**.

La scène de torture de Vince Vaughn est l'une des plus gore qu'on ait jamais vues, mais elle est en même temps très belle...

Ah ah ah ! Je vous aime ! Fantastique ! Je trouve cette scène tellement drôle. Quand on la voit en public, il y a des gens qui rigolent, d'autres qui sont très nerveux. Ils ne savent pas vraiment comment réagir parce que les concepts de gore, de kitsch et de beauté n'appartiennent pas aux mêmes catégories. Généralement même, ils refusent que le gore tape dans l'esthétisme. C'est comme pour la scène du lit. Elle renvoie aux mariages arrangés en Inde. Quand le mari voit la femme la première fois, celle-ci est entourée de fleurs. Le mari vient pour la déflorer. Pour moi, c'est une image très pornographique mais je l'ai filmée comme s'il s'agissait bien d'un mariage ! Toutes ces scènes de gore, de sexe, ont déjà été vues et revues, et c'est pour ça que je voulais les faire d'une manière différente. Le public se retrouve embarrassé puisqu'il ne sait pas pourquoi je lui montre ça de cette façon. Lorsque j'ai vu le film à la première, ils sont tous restés silencieux. C'est pourquoi j'ai adoré voir le film en salle. Là, les spectateurs n'en ont rien à foutre que le réalisateur soit dans la salle. Ils répondent au film immédiatement. Et il ne faut pas se le cacher, il y a dans ce film des tas de passages vraiment ■ ■ ■



■ *Stargher King (Vincent d'Onofrio), le tout puissant monstre à l'intérieur du serial-killer* ■

cellule grise

Mark Protosevich

En arrivant à Los Angeles, Mark Protosevich développe plusieurs projets pour la Columbia et la MGM tout en rédigeant le scénario de THE CELL, le premier à voir le jour sept ans après son écriture ! Juste après, il planche sur I AM LEGEND et BATMAN 5, deux blockbusters de la Warner qui se feront sans doute un jour, mais sans lui. Après des années de disette, le vent semble avoir tourné pour Mark Protosevich. Il vient de signer le scénario d'IMPOSTOR, d'après une nouvelle de Philip K. Dick, et travaille actuellement sur celui du prochain film de Jan de Bont, le western fantastique GHOST RIDERS IN THE SKY.

Comment avez-vous vendu le scénario de *The Cell* à *New Line* ?

A l'origine, il a été vendu en 1995 à une autre compagnie, la *MGM*. *MGM* traversait à l'époque de graves difficultés financières, et, à la faveur d'un changement de régime, les nouveaux exécutifs en place ont exprimé très peu d'intérêt pour le projet et l'ont placé en stand-by. Entre-temps, j'avais approché *New Line* pour un autre projet. Une de leurs productrices, Donna Langley, connaissait le script de **The Cell**. Lorsqu'elle apprit qu'il végétait, elle décida d'en référer au patron de *New Line*, Michael DeLuca. Il leur fallut dès lors moins d'une semaine pour récupérer le script de la *MGM*, avec la ferme intention de le porter à l'écran. Cela arrive souvent qu'un projet ignoré par son détenteur devienne le centre d'intérêt d'un de ses concurrents.

Vous avez écrit *The Cell* en 1993. Ce n'est pas frustrant d'avoir à attendre tout ce temps pour voir le film ?

Ce qui est étrange, c'est qu'après l'avoir écrit, j'ai travaillé sur **I am Legend**, que Ridley Scott devait réaliser avec Arnold Schwarzenegger. Le film est tombé à l'eau, alors qu'il s'agissait d'un projet viable, décidé par le studio. Après ça, j'étais donc convaincu que **The Cell** resterait à jamais un tas de papier dans une armoire de la *MGM*. Lorsque **The Cell** s'est finalement fait chez *New Line*, vous pouvez imaginer ma surprise. Le bonheur qu'apporte une telle nouvelle fait vite oublier les années d'attente !

Vous travaillez actuellement sur le script du cinquième *Batman*, non ?

Non, j'avais été engagé, avant que **Batman et Robin** ne sorte, pour écrire le script de ce qui devait être le cinquième **Batman**. Le studio voulait faire de **Batman** une franchise à la **James Bond**, avec un nouvel épisode tous les deux ou trois ans. **Batman et Robin** ayant été un échec à la fois financier et critique, ils ont immédiatement arrêté les frais. Là, pour le coup, je sais de source sûre que le script que j'ai écrit ne verra jamais le jour. *Warner* est en train de revoir en profondeur ce qu'ils vont faire de la franchise **Batman**, ce qui est une très bonne idée. J'aurais d'ailleurs souhaité qu'ils m'engagent plutôt sur ce nouveau projet.

Quelle était la teneur de votre scénario ?

Ce devait être à nouveau réalisé par Joël Schumacher et c'était lui qui avait soumis l'idée maîtresse. Le vilain principal en était l'Epouvantail, et dans cette optique, le film se devait d'être plus sombre que les précédents, et si possible même terrifiant. Mais c'est définitivement du passé.

Dans *The Cell*, lorsque le serial-killer se fantasme en Stargher King, le personnage devient un monstre digne des classiques de l'horreur...

La chose la plus fascinante dans l'esprit des serial-killers est justement leur perception du pouvoir, de la domination. La plupart d'entre eux paraissent, aux yeux de leur entourage, timides, effacés, transparents. Mais leur esprit élabore un fantasme très complexe de pouvoir absolu qui s'exprime de la manière la plus terrible sur leurs victimes. Cette idée de ce que vous êtes aux yeux de tout le monde et du monstre qui peut sommeiller en vous a quelque chose d'absolument terrifiant.

***New Line* vous a demandé des modifications sur *The Cell* ?**

MGM m'en avait demandé, mais *New Line* préférait revenir aux fondements du script d'origine. Nous avons donc utilisé le premier jet pour présenter le projet aux réalisateurs sollicités. Les premiers changements sont apparus dès lors que Tarsem s'est attelé au projet. La structure est restée la même mais il a incorporé ses idées visuelles. Par exemple, l'héroïne se retrouve au départ dans un désert qui symbolise l'esprit du garçon. Cette séquence comme se déroulait à l'origine dans une forêt de conte de fée, un lieu qui renvoyait aux frères Grimm. Avec Tarsem, nous avons retravaillé la scène en fonction de ce changement de décor, mais la relation entre Jennifer Lopez et le garçon n'a pas bougé.

L'approche visuelle de Tarsem vous a-t-elle satisfait ?

J'ai toujours su qu'il fallait pour ce projet un réalisateur avec une identité visuelle très forte, car je me considère moi-même comme un scénariste extrêmement visuel. Je vois défiler les images, et le processus d'écriture s'apparente alors plus à de la dictée. Sur **The Cell**, il y avait une vraie nécessité à créer des mondes que personne n'avait vus auparavant et Tarsem s'est parfaitement acquitté de cette tâche. Les conflits qui peuvent naître entre un scénariste et un réalisateur sont souvent dus au fait que le parti-pris visuel implique l'abandon de beaucoup d'éléments dramatiques ou psychologiques. Nous n'avons pas rencontré ce genre de problème sur **The Cell**.

Que préférez-vous dans le film ?

Si je n'avais aucun rapport avec **The Cell**, en tant que pur spectateur, je dirais qu'il y a certaines images des paysages mentaux qui sont stupéfiantes. D'un point de vue personnel, en tant que scénariste, l'aspect le plus satisfaisant est la relation qui unit Jennifer Lopez au jeune Stargher. Pour moi, l'idée maîtresse, c'est que c'est sa compassion pour le garçon qui lui permet de sauver la fille. Je ne parle pas d'excuser les crimes de Stargher mais de pénétrer au plus profond de son existence, de comprendre qui il est et pourquoi il est devenu ainsi. J'ai dû me battre pour que l'essentiel de cet aspect demeure, parce que c'est pour moi le sous-texte le plus important du film.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

psy chaude

JENNIFER LOPEZ

La comédie MY LITTLE GIRL marque en 1986 les débuts à l'écran de celle qui n'est pas encore la bombe latino que tout le monde s'arrache. Après un long passage par la télé, Jennifer Lopez revient au cinéma en 1995 pour les besoins du drame MY FAMILY. Suivent MONEY TRAIN, BLOOD AND WINE, JACK, ANACONDA et U-TURN, puis la consécration avec SELENA et surtout HORS D'ATTEINTE. En retrait depuis deux ans, le temps quand même de vendre 3 millions d'exemplaires de son album «On the 6», la copine du rappeur Puff Daddy fait aujourd'hui un come-back remarqué avec THE CELL.



■ *Catherine Deane/Jennifer Lopez : la psy joue les vengeresses pour châtier Stargher King* ■

Pourquoi avoir choisi *The Cell* pour revenir sur les écrans ?

J'ai découvert le script il y a plusieurs années, à l'époque où je travaillais à la télévision. Je me souviens qu'en le lisant, j'avais des images terrifiantes en tête. C'est vous dire à quel point ce scénario m'a fasciné, car en général, je n'aime pas tellement avoir peur, ni en salle, ni dans la vie. Il y avait dans ce script des similitudes avec **Le Silence des Agneaux**, un film que j'adore, et c'était le type même d'histoire qui laisse une grande part à la création pure. Enfin, et c'est assez rare pour le souligner, le rôle féminin y était très fort. Son sens du sacrifice de Catherine Deane m'a séduite. Puis le temps a passé, et un jour, lors d'une réunion chez *New Line*, qui possédait les droits du script, je me suis permis de leur en parler. J'ai, en quelque sorte, remis ce projet sur les rails. Ils étaient intéressés et il ne nous restait plus qu'à trouver un réalisateur.

N'est-il pas délicat de s'identifier à un tel personnage ?

Curieusement, au départ, j'avais une certaine appréhension. Je craignais que le rôle ne déborde sur ma vie privée, mais dès que nous avons entamé le tournage, j'ai très vite réalisé que je parvenais à m'en débarrasser chaque soir en rentrant chez moi. La concentration nécessaire sur le plateau faisait que tout cet attirail de symboles forts n'avait que très peu d'incidence sur mon comportement. Je suis bien allée voir un psychothérapeute, mais c'était pour faire des recherches préliminaires. Je voulais comprendre comment les psys se comportaient avec les enfants. C'était la première fois que j'avais affaire à un psy. En l'occurrence, il s'agissait d'une femme. Et c'est étonnant, car elle pouvait complètement retourner la vision que vous aviez des choses. Par exemple, je lui ai confié un problème personnel que je croyais avoir complètement cerné. Elle a très calmement contredit chacune de mes déclarations en détaillant tous les points du problème que j'avais, consciemment ou inconsciemment, laissés dans l'ombre. Ça m'a laissée bouche bée.

Comme vous avez d'une certaine façon relancé le projet, avez-vous été tentée de prendre les rênes sur le plateau ?

Non. Bien qu'il s'agisse de son premier film, Tarsem avait une idée très précise de ce qu'il recherchait, tout en restant extrêmement ouvert à toutes les suggestions que je pouvais lui faire. Sur un projet aussi visuel, il s'agit pour l'acteur de s'en remettre complètement en en toute confiance à ceux qui font le film. Ma philosophie, c'était plutôt : «mets-toi à l'endroit voulu et fais précisément ce qu'on t'a demandé» !

Le résultat est-il conforme à ce que vous envisagiez ?

Pour chaque film, vous n'avez en tête que les scènes que vous avez tournées, et vous ne savez jamais ce que cela rendra à l'écran. Lorsque j'ai vu **The Cell** fini, j'ai vraiment eu l'impression de découvrir quelque chose d'inédit, d'incroyable. J'étais sans arrêt surprise, surtout par ses qualités graphiques. Il m'a été beaucoup plus facile de découvrir **The Cell** que **U-Turn** !

C'est-à-dire ?

A l'époque, lorsque Oliver Stone m'a montré le film, il m'a demandé : «Alors, qu'en penses-tu ?». Je venais de me voir plus bas que tout, me faisant à moitié violer, tuant les gens dans le dos. J'étais sidérée. Je ne pouvais tout simplement pas lui répondre. Et je me suis enfuie. Il y a des choses choquantes dans **The Cell**, mais j'en apprécie vraiment les exagérations. Et encore, le film est beaucoup moins graphique que ce que Tarsem aurait aimé faire. Certes, ce n'est pas pour les petites filles qui achètent mes disques C'est un voyage dans l'esprit d'un serial-killer, et ce n'est pas forcément très agréable à voir. Mais les images sont hypnotiques.

Comment s'est passée votre collaboration avec Vincent d'Onofrio ?

Comme tous les vrais méchants au cinéma, Vincent est, au naturel, quelqu'un de doux et d'adorable. Mais il est très méthodique. Pour son rôle, il lui paraissait nécessaire que nous demeurions à distance, de manière à ne pas interférer avec la relation malsaine qui unit nos personnages. Sur le plateau, il était concentré, complètement dans son rôle. Du coup, on ne peut pas dire que nous nous soyons beaucoup fréquentés. Moi, je n'applique pas les mêmes méthodes. Je vais plutôt chercher mes propres sensations dans la vie courante. Vivre une vie à peu près normale est, à mon sens, un élément essentiel du métier d'acteur. Par exemple, le sens du sacrifice de Catherine Deane a nécessité que je me replonge dans mes souvenirs d'adolescente pour retrouver cette détermination incroyable, cette énergie. Mais ce personnage est également prêt à se faire du mal pour parvenir à ses fins, et pour moi, c'était quelque chose d'intéressant à explorer. Car ce qui vous nourrit et vous fait vivre est aussi souvent, paradoxalement, ce qui vous détruit.

Les rôles que vous avez interprétés jusqu'à présent, ils vous ont nourrie ou ils vous ont détruite ?

Il me paraît inévitable qu'un acteur soit assimilé au personnage qu'il interprète. A la fin de la journée, c'est d'ailleurs ce que l'on souhaite le plus, cela prouve que vous avez fait votre boulot. Et c'est aussi ce qui vous pousse à vous retirer du monde, à prendre du recul vis-à-vis du personnage qui a pris votre place aux yeux des médias. J'ai découvert les aspects négatifs du métier quand j'ai tourné **Selena**. C'est l'époque où je commençais à être reconnue dans la rue Au début, cela fait un choc. Les gens s'imaginent qu'ils vous connaissent intimement. On commence à raconter tout et n'importe quoi à votre sujet. Ça ne me dérangeait pas plus que ça, mais ça a beaucoup affecté mon entourage et c'est ce qui m'a le plus mis en colère. Dans les premiers temps, je voulais faire des procès à tout bout de champ, avant de réaliser que ce serait ainsi quoi qu'il arrive, et qu'il valait mieux que j'apprenne à m'en accommoder, à rire de toutes les bêtises que je pouvais lire à mon sujet. Il n'y a que sur mon travail que je peux exercer un quelconque contrôle, alors autant me concentrer sur le boulot. Certes, je n'aime pas être entourée de gardes du corps, mais Puff insiste pour que je les emploie, alors je me dis constamment que je le fais pour lui. D'ailleurs, sans mon agent, mon publiciste et tous les gens qui m'entourent, je ne pourrais tout simplement rien faire.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

drôles. Ça m'a fait plaisir, d'autant qu'il y a eu beaucoup de dissensions au sein du studio à propos du troisième acte. Ils voulaient que l'héroïne se débarrasse du méchant en l'amenant dans son propre univers pour le tuer. Moi, j'avais cette image du gosse noyé et je ne pouvais pas m'en défaire. J'insistais là-dessus : «Il faut qu'elle tue l'enfant. Il faut qu'elle souffre d'avoir à le faire». Et eux : «Non, non, le public vous en voudra pour ça». Alors on a ajouté le bad guy à l'image, mais le résultat, en définitive, est hilarant. Le garçon lui demande de le tuer. Elle ne peut le faire. Le vilain arrive. Bam bam bam ! Elle noie son enfant intérieur. C'est une putain de scène hilarante.

Vous a-t-on reproché le fait que le film soit aussi graphique ?

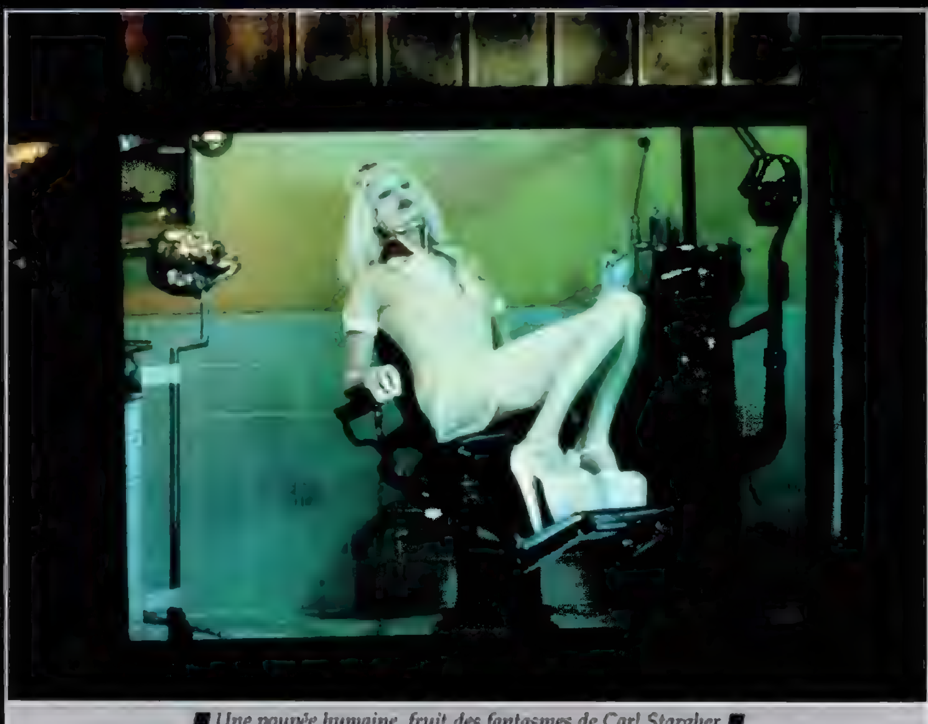
Oh oui ! Ils ont viré un bon paquet de prises, croyez-moi ! Ils m'ont dit qu'avec un tel budget, ils ne pouvaient pas tout se permettre. Pour eux, c'était digne d'un film underground. A un moment, je les ai menacés de retirer mon nom s'ils en coupaient trop, vous savez, le truc habituel quoi ! Par chance, j'avais affaire à des gens brillants, responsables, qui savaient ce qu'ils voulaient mais qui n'avaient aucune intention de m'assassiner. On s'était mis d'accord pour que je fasse un film dérangeant, mais là, à un moment, ça les a effectivement dérangés ! «C'est trop», ils me disaient. «C'est ce que vous m'avez demandé, quelque chose de dérangeant», je leur répondais. «Oui mais là, c'est carrément dégoûtant !», ils poursuivaient. A l'arrivée, on tombait quand même d'accord sur le fait qu'il y aurait un public pour «ça».

Le succès de *The Cell* prouve que vous aviez raison.

Oui. Prenons l'exemple d'une scène comme celle de la masturbation. Si vous la retirez complètement du métrage, le public va vous haïr. Je m'explique : si vous regardez le **Dracula** de Coppola avec un public américain, ce dernier rigole souvent de manière complètement déplacée face à tous ses élans théâtraux. Je me suis dit que si on l'accueillait avec une séquence intégralement choquante, il se prendrait ça en pleine face. A partir de là, vous pouvez balancer votre actrice déguisée en cheerleader, ça ne les fera pas rire. Or, tout ce que l'on s'apprêtait à montrer dans **The Cell** relève du ridicule. Il fallait donc une ouverture choquante. J'ai expliqué ça pour ne pas qu'on me retire la séquence de début. Elle a été réduite néanmoins, mais elle demeure suffisamment choquante selon les standards américains.

C'est difficile de passer du vidéo-clip au long métrage ?

J'ai fait beaucoup de pubs aussi. La critique qui revient le plus régulièrement pour des gens comme moi qui font leur premier film, c'est qu'on ne se préoccupe pas de l'histoire. Dans le cas présent, c'est bien vrai ! Mais vous en voyez beaucoup, des producteurs assis autour d'une table qui se disent : «Tiens, on a ce script brillant bourré de séquences de dialogues. On va l'envoyer à un réalisateur de clips» ? A l'heure actuelle, je n'ai que mes capacités visuelles à mettre en avant, alors autant le faire bien. Sinon, le passage d'un media à l'autre a été curieux, puisque sur les pubs, je suis le roi, je fais ce que je veux. Là, il a fallu que je me batte sur chaque point pour imposer mes idées.



Une poupée humaine, fruit des fantasmes de Carl Stargher

Qu'avez-vous changé dans le script ?

A l'exception des dialogues ridicules, tout ! Contractuellement, on doit dire que le scénariste a écrit tout ce qui se passe dans le monde réel, même si j'en suis responsable à 70%. Il n'y avait pas de scène de masturbation. On voyait juste le tueur se faire tatouer. Vous parlez d'une déviance ! Enfin, dès qu'on entre dans la tête des personnages, c'est moi à 99%.

Il paraît que Jerry Bruckheimer vous a proposé de faire un film et que vous avez refusé ?

J'adore Jerry, mais reconnaissons que la seule chose dans ses films qui puisse être changée sans problème, c'est le réalisateur. Je le lui ai dit. Il prend les meilleurs scénaristes, les vedettes les plus chères, mais il peut changer de réalisateur d'un film à l'autre, ça n'a aucune espèce d'importance, ça reste un film de Jerry Bruckheimer. Il a juste besoin de «shooters», des gars qui placent quatre ou cinq caméras pour couvrir l'action, qui montent ça comme ça vient, et c'est fini. Mais moi je ne suis pas un «shooter», je suis un réalisateur. David Fincher travaillant pour Bruckheimer ferait du Fincher. Et j'ai le même problème. J'aimerais bien faire un truc pour lui, mais je préfère m'atteler à deux ou trois projets, et ensuite seulement revenir à lui pour voir ce qu'on fait. Je n'ai pas envie d'alterner films commerciaux et films personnels comme le conseillent les agents. Mais non ! J'aime la merde qu'on produit à Hollywood ! J'aime les films personnels ! J'aime Chris Marker ! J'aime les films pornos ! Je veux travailler à Hollywood, mais je veux le faire avec passion. On ne propose pas des films à gros budget à des jeunes réalisateurs, ou alors des séquelles, des films pré-vendus. Et j'ai dû me battre pour faire un film à la fois cher et avec mon empreinte.

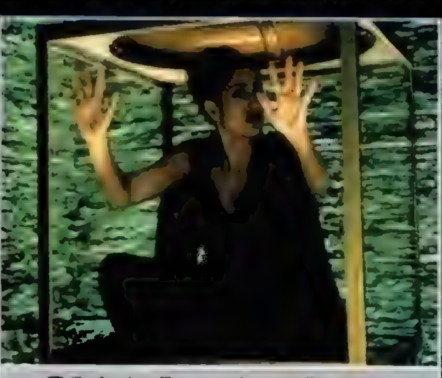
Michael Bay fait partie de vos amis ?

On était à l'école ensemble. Je ne dirais pas que c'est mon ami car je détestais depuis le départ ce qu'il faisait , et il me le rendait bien. Il me disait : «C'est vraiment de la branlette artistique, ton truc !» et je lui répondais «Toi c'est juste de la merde !», mais du point de vue humain ça va. Il vient d'une famille aisée alors que je bénéficiais d'une bourse, et il a fait un documentaire sur moi, en train de vendre des voitures, que j'adorerais voir mais il ne l'a jamais monté. Voilà. Michael Bay, c'est un «shooter», mais il adore ça. Ce n'est pas un vendu. Sur ses travaux d'école, là où tout le monde balançait du Tom Waits, lui il mettait «Take my breath away». C'est son truc. Il faisait du commercial déjà à l'école. Il est fidèle à lui-même. Et ceux qui le critiquent ignorent cet aspect des choses.

Des projets ?

Vous vous souvenez de la scène du désert dans **The Cell** ? C'est un des décors importants de mon prochain film. L'histoire d'une Arménienne qui travaille dans une orangeraie près d'Hollywood, vers 1912, et qui n'a jamais vu de film de sa vie. Même si ça ne paraît pas évident comme ça, il s'agit plus d'un film sur l'art de raconter, puisque les gens racontent les films à cette fille et qu'elle les imagine alors, son imagination donnant forcément de bien meilleurs résultats que les films eux-mêmes. C'est une sorte de **Cinéma Paradiso** mâtiné de **Patient Anglais**, mais je ne peux le faire que pour un petit budget car ce n'est vraiment pas un film grand public. Maintenant que j'ai tourné sur place, il faut que je modifie le script en fonction. J'ai également un rendez-vous avec Michael Mann et Al Pacino pour causer d'une biographie d'Enzo Ferrari.

Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI**



Catherine Deane prise au piège et peu habituée à visiter l'esprit d'un tueur en série



Le bain purifiant, indispensable pour que Stargher se livre à ses pratiques déviantes

TIGRE et DRAGON

sabreur pas manchot
ANG LEE

Catalogué à ses débuts comme essayiste de la communauté chinoise à New York (GARÇON D'HONNEUR, EAT DRINK MAN WOMAN), Ang Lee surprend son monde en prenant les commandes d'un «James-Ivory-like» qui lui vaudra des honneurs immédiats (RAISON ET SENTIMENTS), puis part explorer les plates-bandes de Lawrence Kasdan (ICE STORM) avant de livrer un western aussi inattendu qu'inédit dans nos contrées hostiles (RIDE WITH THE DEVIL). On ne s'étonnera donc pas qu'il se lance dans un wu-xia-pian classieux et classique et qu'il réussisse l'exploit de concilier les fans hard-core du cinéma de Hong Kong avec le grand public... Ce n'était, finalement, que la suite logique d'un parcours de touche-à-tout, d'un discret, d'un timide certes, mais d'un bonhomme tout de même vraiment gentil et heureusement éclectique. Chapeau !



■ *Ang Lee et Chow Yun Fat : une association explosive...* ■



■ *Yu Shu Lien (Michelle Yeoh), amoureuse en secret de Li Mu Bai* ■

Comment passe-t-on d'un western traditionnel comme *Ride with the Devil* à un pur film de Hong Kong ?

Autant que je m'en souvienne, les films d'arts martiaux m'ont toujours fasciné. C'est un genre à la fois populaire et propice à toutes les expérimentations. J'ai toujours gardé dans un coin de l'esprit l'idée d'en réaliser un moi-même. J'ai lu le livre de Du Lu Wang il y a six ans, mais c'est vers 1998 que le projet a vraiment pris forme. Avec mes producteurs, nous voulions monter notre financement à l'aide de pré-ventes, afin de conserver une totale indépendance. On a mis en avant le nom de Chow Yun Fat, la qualité de notre script, et l'accroche en était : «***Raisons et Sentiments** avec des arts martiaux !*». Puis les noms de Yuen Woo Ping et de Michelle Yeoh sont subitement devenus vendeurs, par l'entremise de leurs films américains. On a pré-vendu le film en Europe. *Warner*, par exemple, le distribue en France. Puis la *Columbia* a acheté les droits d'exploitations pour le territoire américain, ce qui a permis de boucler le budget. Mais le film reste produit de manière strictement indépendante.

On y trouve beaucoup de références à la *Shaw Brothers*, et notamment aux films de Chang Cheh ?

J'adore Chang Cheh. J'ai vu presque tous ses films, mais avouez qu'ils sont nettement plus «machos» que les miens. Son ancien assistant, John Woo, a décidé de continuer dans cette lignée de héros virils, alors que mon film est à part au sein de ce genre, car essentiellement porté par une femme. J'ignore d'ailleurs d'où vient cette prédominance des femmes dans mes films. Ce n'était pas le cas à mes débuts. Je suis attiré par ces personnages de femmes fortes, intelligentes et qui prennent leur destin en main. Je pense que je suis plus à l'aise avec ces personnages qu'avec des macho-men.

Le drame et l'action sont extrêmement bien dosés.

C'était dur et totalement nécessaire. Les films d'arts martiaux ont, jusqu'ici, été réservés aux circuits vidéo et aux salles d'art et essai. Si nous voulions sortir de ce circuit, il nous fallait non seulement insister sur le côté dramaturgique de l'œuvre, mais également trouver des moyens de faire cohabiter ces deux facettes dans notre promotion. J'ai également très vite compris que faire un film d'arts martiaux qui penche vers le drame représentait deux fois plus de travail. Une séquence d'arts martiaux peut prendre jusqu'à huit jours à mettre ■ ■ ■

■ Li Mu Bai (Chow Yun Fat) en compagnie d'un adversaire grimé en ninja ■

kung-fu glamour

ZHANG ZIYI

A tout juste 20 ans, Zhang Ziyi est déjà un des jeunes espoirs du cinéma chinois. Toujours étudiante, elle tourne deux spots publicitaires puis décroche immédiatement son premier rôle, celui d'une villageoise des années 50 dans THE ROAD HOME de Zhang Yimou. Avec TIGRE ET DRAGON, où elle incarne une princesse guerrière dans l'âme, elle devrait accéder sans mal au statut de star internationale.

Comment avez-vous rencontré Ang Lee ?

Lorsqu'il est venu une première fois en Chine pour faire le casting, Ang Lee avait retenu plusieurs actrices et déjà choisi l'une d'entre elles pour le rôle. Quelques semaines plus tard, il est revenu sur sa décision, m'a contactée et engagée. J'ai fait six ans de chorégraphie. C'était un atout important pour un film d'arts martiaux. Ça a donc joué en ma faveur.

Malgré vos notions en chorégraphie, vous avez dû apprendre les arts-martiaux spécialement pour le film. Combien de temps vous êtes-vous entraîné ?



■ *Jen Yu : princesse le jour et guerrière la nuit* ■

J'ai travaillé entre cinq et six heures par jour pendant plus d'un mois avec de nombreux professeurs. Pour la scène où je me bats avec Michelle Yeoh, pendant laquelle nous changeons régulièrement d'armes, quatre mois de préparation ont été nécessaires. C'était très éprouvant. Idem lorsque je poursuis Chow Yun Fat au milieu de la forêt de bambous.

Avez-vous travaillé avec Yuen Woo Ping ? Il a la réputation d'être très dur...

Il me faisait très peur ! Surtout parce que je n'avais aucune expérience. Je redoutais qu'il me reproche sans cesse mes défauts. J'essayais donc de le fuir au maximum ! Mais c'est quelqu'un de très sérieux, qui connaît son métier sur le bout des doigts.

Parallèlement à votre carrière d'actrice, vous poursuivez vos études. Est-ce difficile d'associer ces deux activités ?

J'ai deux fois plus de travail que n'importe quel autre élève. A mon retour, je vais devoir rattraper tous les cours que j'ai manqués ! Mais je m'accroche car je souhaite finir mes études. Ce qui ne m'empêche pas de lire des scénarios et d'accepter ceux qui me semblent intéressants, comme celui de **Tigre et Dragon**, qui m'offrait un rôle très riche. Mon personnage n'a rien d'une femme ordinaire. Je dirais qu'elle a plus de caractère. C'est ce qui me plaisait, car il m'est naturellement plus facile d'incarner un rôle de femme au foyer, fidèle et dévouée, puisque ce genre de personnage s'inscrit dans ma réalité. Jen est une femme sauvage, une guerrière qui ne perd jamais son objectif de vue. Les arts-martiaux nécessitent ce genre de caractère, car dès lors qu'on les pratique, c'est ce qu'on devient. Tourner **Tigre et Dragon** était une expérience enrichissante. Je suis persuadée que ça m'aidera à l'avenir, pour d'autres rôles.

Par quel genre de rôle vous sentez-vous attirée ?

Sans avoir d'idée précise, je n'ai pas envie de me limiter à un seul type de personnage, mais au contraire d'élargir le champ de mes possibilités. Dans le futur, j'aimerais interpréter une aveugle. Leurs sentiments s'incarnent aussi dans leurs yeux, mais différemment de nous. Je trouve ça fascinant. J'ai d'ailleurs pas mal d'idées à ce sujet mais pas encore assez d'expérience. J'ai tant de choses à apprendre, et tout le temps de progresser.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

■ ■ ■ en place, y compris selon les standards hong-kongais. Si vous y rajoutez la nécessité d'une interprétation de haut rang, avec ce que cela implique en termes de préparation, de répétitions, alors vous doublez la difficulté. C'est précisément ce qui m'a exalté dans ce projet. Car quand on fait un film de ce genre, il y a un contrat moral avec le spectateur, à qui on doit offrir un certain quota d'action, un sens du spectacle, une réalité «exagérée» voire abstraite, tout en cherchant à l'émouvoir. Et cela passe par une identification du spectateur à un drame réaliste. C'est presque antithétique.

Comment avez-vous travaillé avec Yuen Woo Ping ? Quand l'avez-vous rencontré ?

En 1997, alors que **Matrix** était en pré-production. Yuen fait partie de mes héros. De tous les chorégraphes en activité, je trouve que c'est le plus doué. Il est resté fidèle aux styles classiques, à une certaine tradition. Plus que tous les autres chorégraphes, en tout cas. Et il ne vieillit pas. Son cœur est resté jeune, tout simplement parce qu'il aime son travail et qu'il est sans cesse à le renouveler. Il n'est pas du genre à mettre son expérience en avant pour s'imposer. Ça a été une collaboration parfaite. J'ai suivi son travail depuis les premier succès de Jackie Chan, **Eagle's Shadow** et **Le Maître Chinois** ! Et tous les dix ans, il balance quelque chose de complètement révolutionnaire que tout le monde s'empresse de copier. Le succès de **Matrix** m'a confirmé qu'il était temps de sortir à l'échelle mondiale un film d'arts martiaux traditionnel. Il y a tout un pan de la sous-culture américaine qui s'est emparé des figures comme Chow ou Yuen. J'espère que ce sera aussi le cas pour mon film.

On n'était pas habitué à voir Michelle Yeoh aussi émouvante.

Je la voulais depuis le départ. Et croyez-moi, elle a travaillé très dur pour ce rôle. C'est la plus grande star asiatique, c'est aussi la plus chère, et elle le mérite ! Je dois vous avouer qu'elle a réussi à me faire pleurer lors de sa scène d'adieux



■ *Jen Yu : élevée par la sorcière Jade, elle rêve de filer le grand amour avec le brigand Lo* ■

à Li Mu Bai. Pour ce dernier personnage, j'avais d'abord envisagé Jet Li, qui a préféré signer pour **Roméo Doit Mourir**. Chow avait lu le script, il faisait des pieds et des mains pour participer au projet. Étant donné son image très moderne, ça me semblait risqué. On a trafiqué une photo par ordinateur pour voir comment il serait avec le crâne rasé. Et ça lui allait tellement bien ! En un sens, son personnage est une star, un guerrier admiré, respecté, dont tout le monde a suivi la «carrière». On a donc utilisé au maximum la fibre «star» de Chow. Il a, par contre, dû travailler très dur pour maîtriser toutes ces armes.

Vous avez eu recours aux effets spéciaux, chose rare dans ce genre de films.

Oui. Il y a environ 400 plans d'effets numériques. La plupart sont des choses simples, un coin de ciel modifié, un ou deux nuages en moins, des câbles effacés. Cela a été fait à Hong Kong. Pour d'autres plans plus complexes, comme les vues aériennes de la cité, ce sont les gars de **Matrix** (*MVFX*) qui les ont pris en charge. En fait, ces effets n'ont pas coûté très cher.

Comment vous êtes-vous retrouvé à faire des films aux USA ?

Je suis venu pour étudier. Ça se fait beaucoup à Taïwan d'envoyer ses enfants faire leurs études à l'étranger et revenir avec un niveau d'étude supérieur. Je pensais retourner chez moi lorsque je me suis rendu ■ ■ ■

LA GRIFFE DE JADE

Qui aurait imaginé cela il y a à cinq ans à peine ? Chow Yun Fat et Michelle Yeoh volant de toit en toit, brandissant le sabre et parlant mandarin dans une production mainstream distribuée conjointement par *Warner* et *Columbia* dans toutes les salles du monde. Pas possible ! Et pourtant, guettez les réactions du public pendant une projection de **Tigre et Dragon**. Disparus les ricanements intempestifs qui accompagnaient les sauts surhumains de Hsu Feng dans **A Touch of Zen**. Envolées les barricades du cynisme qui se refusaient au John Woo lyrique ou au Tsui Hark le plus mélo. Diable ! Michelle Yeoh parvient même à arracher de très authentiques larmes aux habituels persifleurs de fond de salle. Il aura suffi qu'une paire de cyber-stylers leur matrixent le crâne à coup de Yuen Woo Ping pour que le ridicule devienne sublime et que ces tristes sires puissent retrouver un soupçon d'innocence cinéphilique. Car avec **Tigre et Dragon**, le prolixe Ang Lee n'est pas décidé à faire dans le détail. Préparez-vous au retour du wu-xia-pian intégral, au bon vieux Chop Suey Movie qu'on pensait condamné à l'étagère du vidéo-club, où trône la VHS René Château qui accuse le poids des années. Basé sur le quatrième volume d'une série de nouvelles de Du Lu Wang, écrites à la fin des années 30, **Tigre et Dragon** est un pur mélo croisant allègrement les destins.

Nous sommes au XIXème siècle, sous la dynastie Qing. Le guerrier taoïste Li Mu Bai (Chow Yu Fat) a décidé de mettre fin à sa carrière, et n'ose toujours pas avouer ses sentiments à la pourtant dévouée Yu Shu Lien (Michelle Yeoh). Il lui confie sa légendaire épée de Jade dont il n'a plus l'utilité. Lorsque l'arme si précieuse est dérobée lors d'une visite nocturne, Yu Shu Lien commence à suspecter la jeune et énigmatique Jen (Ziyi Zhang), fille de bureaucrate promise à un mariage d'intérêt. Des liens inavouables unissent en effet Jen au célèbre bandit de grand chemin Lo (Chen Chang). Est-ce pour lui qu'elle a volé l'épée ou l'objet a-t-il été dérobé par le mystérieux Jade Fox, assassin dont personne encore n'a pu voir le visage ?

Sur un postulat qui renvoie indéniablement à l'indispensable **Raining in the Moutain** de King Hu (remplacez l'épée de jade par un parchemin sacré), Ang Lee tente l'impossible, décidé à conjuguer toutes les ressources spectaculaires du film de sabre hong-kongais à la clarté narrative et la subtilité mélodramatique que lui ont inculqué ses années hollywoodiennes. A cette fin, trois atouts imparables. D'un côté, le déchaîné Yuen Woo Ping, au statut frisant la co-réalisation. Celui qui a su exploiter au maximum les ressources physiques limitées de Keanu Reeves et de Laurence Fishburne dans **Matrix**, place la barre aux frontières de l'impossible. On entendra bien sûr beaucoup parler du combat au sommet de la forêt de bambous. On avouera pourtant une préférence marquée pour l'hallucinante course-poursuite sur les toits de la cité impériale, où à l'impossible chorégraphique se joint l'impossible technique, celui d'une caméra sur grue qui colle au plus près des protagonistes durant leurs vols planés, et restitue des travellings auxquels seul le manga avait osé se frotter. Autre atout majeur : l'excellence d'un script très finement pédagogique. Sans jamais chercher à déplier le guide touristique, **Tigre et Dragon** passe en revue absolument tous les éléments constitutifs du genre. Il suffit, par exemple, que Michelle Yeoh observe la dextérité des lettrages que peint la belle Jen, pour que ses soupçons sur l'identité du personnage se confirme. En un regard, les liens, pourtant complexes, entre calligraphie et arts martiaux, sont immédiatement assimilés. Enfin, si Ang Lee n'est pas reconnu comme un technicien émérite (son utilisation du cinémascope frise même occasionnellement l'inutile), sa réputation de directeur d'acteurs n'a jamais fait l'objet du moindre doute. Considérant ses scènes de combat comme autant de moments narratifs, il ne laisse jamais ses acteurs glisser de la prestation à la démonstration physique. Lorsque Michelle Yeoh affronte Ziyi Zhang en duel régulier, sa caméra inquisitrice peut s'attarder sur des visages intenses, possédés, sans que l'enjeu du spectacle martial n'en soit diminué. Voilà autant d'arguments qui laissent loin derrière eux les nombreuses faiblesses de l'œuvre. A quoi bon s'amuser à les souligner d'ailleurs ? En un tour de main, Ang Lee a réconcilié les hong-kong-addicts, les accros du coup de tatane, le public le plus large et la critique la plus frileuse. On pensera plutôt à le remercier.

■ Rafik DJOUMI ■

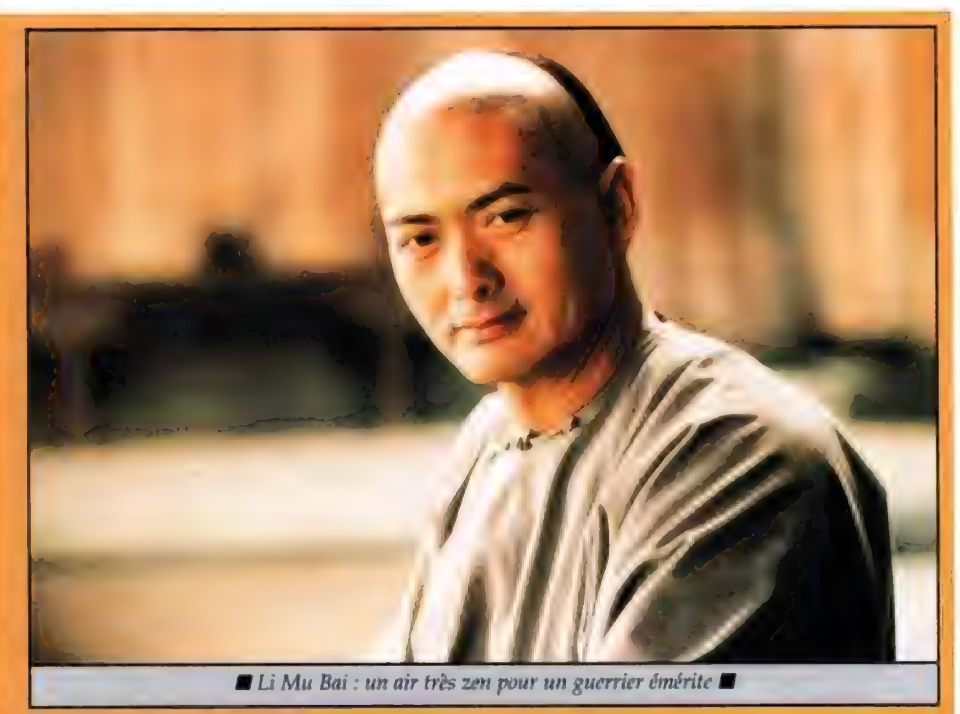
Warner présente Chow Yun Fat & Michelle Yeoh dans une production **Asia Union Film / Columbia Pictures / Sony Pictures Classics / Edko Films** *TIGRE ET DRAGON* (*CROUCHING TIGER HIDDEN DRAGON* - USA / Hong Kong - 2000) avec Ziyi Zhang - Chen Chang - Sihung Lung - Pei-Pei Cheng - Fazeng Li - Xian Gao - Yan Hai **photographie de** Peter Pau **musique de** Tan Dun **scénario de** Hui-Ling Wang - James Schamus - Kuo Jung Tsai d'après Du Lu Wang **produit par** Ang Lee - Po Chu Chui - William Kong - Phillip Lee - Quangang Zheng **réalisé par** Ang Lee

4 octobre 2000 **2 h**

le frimeur de HK

CHOW YUN FAT

Pure cool-attitude. Sans se forcer, Chow Yun Fat a la dégaine du Mark Gor du SYNDICAT DU CRIME, la classe féline du John Chow de THE KILLER, l'air un peu je-m'en-foutiste du Nick Chen du CORRUPTEUR. Plus qu'un acteur, c'est une image de cinéma qui déambulait dans les rues du festival de Deauville. Et ce n'est pas la rectitude classieuse de son personnage de TIGRE ET DRAGON qui le fera sortir de l'image séduisante et figée que lui ont attribuée tour à tour les publics des différents continents. Mais le veut-il vraiment ?



■ *Li Mu Bai : un air très zen pour un guerrier émérite* ■

Comment êtes vous arrivé sur ce projet ?

Je connaissais le travail d'Ang Lee et j'ai eu un coup de cœur à la lecture du script. Alors que nous n'avions pas fini **Anna et le Roi**, je demandais déjà à faire partie de **Tigre et Dragon**. Mais je n'étais pas le premier choix. La production avait prévu Jet Li, qui a dû abandonner à cause d'un emploi du temps trop chargé.

Vu les exploits que Yuen Woo Ping a fait accomplir à des Américains dans *Matrix*, il a dû vous demander d'en faire le double, non ?

Yuen Woo Ping est un homme extraordinaire. Il a su d'instinct s'adapter à mon corps, à mes connaissances limitées en arts martiaux, pour immédiatement choisir le bon angle, me conseiller le bon mouvement, anticiper sur le découpage des séquences. J'avais pris des cours d'arts martiaux, vers 1973, mais notre programme a dû être stoppé à l'époque et je n'en ai pas refait depuis. Pour **Tigre et Dragon**, nous avons eu un mois de préparation, et franchement je ne croyais pas pouvoir maîtriser le sabre à l'écran en si peu de temps. Il y a également un nombre important de cascades accomplies à l'aide de câbles. Ça, c'était la partie la plus amusante du travail martial. Lorsque vous vous retrouvez à faire des bonds gigantesques et que vous regardez le sol s'éloigner et se rapprocher de vos pieds, c'est une sensation grisante qui rappelle beaucoup les montagnes russes.

Il y a quand même bien des scènes qui vous ont fait souffrir, non ?

Le combat dans la forêt de bambous. Il nous a fallu trois semaines pour mettre cette scène en boîte, à seulement deux ou trois plans par jour. Le temps était un souci majeur, le vent, la pluie, mais surtout les câbles qui nous retenaient. Il a fallu une semaine pour les régler. Il faut un nombre important d'hommes pour vous soulever aussi vite d'un endroit à l'autre, et, en plus de cette masse musculaire, il a fallu répéter pour que nous nous déplacions de manière coordonnée, que nous puissions nous retourner, aller dans une autre direction. Sans compter que les câbles devaient descendre de bien plus haut que la cime des arbres. Yuen et Ang devaient sans arrêt repenser la chorégraphie, s'adapter aux éléments. C'était déjà assez difficile pour moi mais ça a été surtout très dur pour Zhang Ziyi car c'est une comédienne classique et elle n'est pas du tout habituée à ces efforts physiques. Je connaissais bien Michelle Yeoh, on avait fait une pub ensemble dans les années 80. Et elle est plus habituée à ces exploits physiques. Pour elle, la difficulté, c'était la profondeur de son jeu. Elle a donné une interprétation éblouissante. Sur la séquence d'adieux, Ang n'a pas pu retenir ses larmes.

Et votre challenge personnel ?

Je n'avais jamais porté ce type de costume, avec une longue natte ! Mais mon plus grand dépaysement fut la langue. Les gens de Pékin parlent le mandarin. Ang Lee est taïwanais et il parle le mandarin. Pour moi, originaire de Hong Kong et habitué au cantonnais, c'était un vrai challenge. A la première prise, Ang a eu la patience de s'y reprendre très exactement à 28 reprises tellement ma réplique, pourtant simple, était catastrophique. Pour un acteur de trente ans de métier, je me sentais embarrassé. A la fin du tournage, il ne me fallut plus qu'une seule prise pour délivrer mon plus long speech. En tant qu'acteur, je suis comme un bébé sur le plateau, et Ang Lee a dû être très précis avec moi, patient, pour m'aider à maîtriser ce genre de personnage. Ce que vous voyez à l'écran, c'est sa performance, pas la mienne. Contrairement à John Woo, qui a une approche musicale des séquences d'action, qui pense en terme de ballet, Ang Lee a une plus grande concentration sur le jeu d'acteurs, et il laisse une marge de manœuvre plus importante. Il affectionne pour cela l'utilisation de la steadycam. John demande également beaucoup de don de soi, mais il s'agit plutôt d'énergie pure à extérioriser. Il est très pointilleux sur les mouvements de caméra et notre position par rapport à l'objectif.

Sur un plan de carrière, que recherchez-vous ?

Je vois ma carrière d'acteur comme un métier gratifiant, parce qu'il vous donne la célébrité, mais surtout rémunérateur. Ça permet d'acheter la voiture ou la maison dont vous rêvez, d'entretenir les meilleurs relations avec votre banque. Il n'y a guère que la dictature du box-office qui puisse vous mettre la pression dans ce métier. Mais même ça, ça n'est pas tellement important. Il n'y a que ma famille qui importe dans ma vie, et mon métier d'acteur me permet de leur donner le meilleur.

Mais y-a-t-il une stratégie dans votre choix de rôles ?

Il faut demander ça à mon agent ! Mes deux meilleurs amis sont mon agent et mon banquier.

■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■



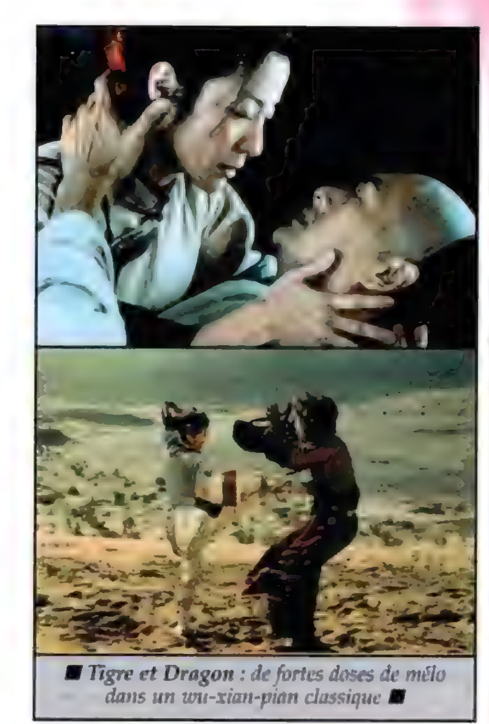
■ *Chow dans le rôle d'un virtuose des arts martiaux qui doit sa force à sa fidèle épée «Destinée»* ■

■ ■ ■ compte que des Chinois arrivaient à monter des films aux USA. Ma femme venait de mettre au monde notre premier enfant et on a tenté de rester. Les années ont passé. J'ai écrit des scripts que j'ai tournés à New York. Tout s'est fait petit à petit. Les enfants ont grandi. J'ai trouvé des financements... On n'avait pas planifié cela. Ça c'est juste fait comme ça. Du coup, je suis considéré comme un réalisateur américain alors que la moitié de mes films sont chinois.

Et que pensez-vous du succès des stars et des réalisateurs asiatiques aux USA ? Croyez-vous qu'il contribue à tuer le marché asiatique ?

Non. J'ai grandi en regardant des films occidentaux sous-titrés. A Hong Kong, c'est le mainstream. Jusqu'à présent, par contre, un film chinois sous-titré, en Occident, c'est de l'art et essai. Je préfère penser que la présence des stars chinoises à Hollywood est un phénomène positif. Et je pense que l'Asie a beaucoup à offrir au cinéma mondial. En tournant mon film en mandarin tout en lui garantissant une sortie mondiale, j'espère inverser la tendance courante et faire de ces films chinois sous-titrés du mainstream. C'était également l'occasion d'amener à Hong Kong mon bagage cinématographique américain. Nous avions les moyens de nous offrir ces grands plans qu'on voit rarement ou jamais dans les films locaux, des mouvements de grue, des travellings élaborés. Sur les séquences de combat, nous avions systématiquement recours aux câbles que nous effacions en post-production. N'ayant pas recours à ces techniques, les Chinois utilisent des câbles très fins en se débrouillant pour les fondre dans le décor. Cet avantage nous permettait d'élaborer dans les combats des plans très compliqués, aériens, suivre les acteurs à la grue pendant leurs sauts et leurs poursuites sur les toits. Par souci d'économie, de temps, les Chinois ont également moins recours à l'alternance de plans larges et rapprochés. C'est ainsi qu'ils ont développé un style de cadrage très particulier où de multiples actions ont lieu dans le même plan, tout en donnant naissance à une forme de découpage très précise, très lisible. En cela, **Tigre et Dragon** amène un sens plus occidental de la mise en scène. Ce sera, je l'espère, bénéfique pour le cinéma de Hong Kong et pour sa reconnaissance dans le monde.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et **Rafik DJOUMI** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Tigre et Dragon : de fortes doses de mélo dans un wu-xian-pian classique* ■

star martiale

MICHELLE YEOH

LE SENS DU DEVOIR, POLICE STORY 3, WING CHUN, HEROIC TRIO... Née en Malaisie, Michelle Yeoh est devenue, en l'espace d'une trentaine de films, l'alter-ego féminin de Jackie Chan, la première femme d'action du cinéma hong-kongais. Après DEMAIN NE MEURT JAMAIS qui lui permet de côtoyer James Bond et d'aller à la rencontre du grand public, TIGRE ET DRAGON devrait asseoir la renommée de cette actrice aux multiples talents.

Jouer dans *Tigre et Dragon*, c'était une envie ?

Ang Lee m'en avait parlé lorsqu'on s'était rencontré à New York il y a cinq ans. Il m'avait dit qu'un jour, il aimerait travailler avec moi. Et vous savez, Ang n'est pas le genre de personne avec qui les choses arrivent par accident. Il prévoit tout, sait que s'il ne fait pas un film à tel moment, il le fera quand même plus tard. Juste avant **Ride with the Devil**, il m'avait confié qu'il voulait faire un film d'arts martiaux et qu'il souhaitait que je joue dedans. Mais, comme j'étais devenue une star internationale, il se demandait si ça m'intéressait toujours de travailler avec lui ! S'il savait à quel point j'admire son œuvre. Il est tellement humble. Il se fiche de la célébrité et ne se voit pas comme un grand réalisateur. Pourtant, il a beaucoup à donner. Donc, pour moi, travailler avec Ang Lee n'était pas une simple option mais un «must» ! L'occasion de m'améliorer en tant qu'actrice, d'apprendre quelque chose.

***Tigre et Dragon* rappelle les films de Chang Cheh et de la *Shaw Brothers*...**

C'est en effet une sorte d'hommage aux films d'arts martiaux classiques, qui ne sont pas reconnus comme ils devraient l'être. Ce n'est pas la faute du public, mais de tous ces cinéastes qui ont fait des films médiocres, fabriqués pour de mauvaises raisons, juste pour garantir un maximum d'entrées à l'époque où ils avaient du succès. A cause d'eux, les films d'arts martiaux ont été perçus comme un sous-genre sans valeur artistique, alors qu'ils devraient être traités dignement, avec respect, puisqu'ils représentent une partie importante de la culture chinoise. La force de **Tigre et Dragon** réside dans la complexité des relations et des émotions des personnages. Tout le monde connait l'amour, la trahison, le doute... Et aussi la vengeance, même si dans la vie elle ne nous pousse pas jusqu'au meurtre. Tous ces éléments, même s'ils sont très contemporains et compréhensibles par le public d'aujourd'hui, sont intégrés à l'intérieur d'une forme classique et enchanteresse d'une légende chinoise.

Les personnages principaux de *Tigre et Dragon* sont des femmes. C'est rare pour un film d'arts-martiaux...

C'est vrai... Personnellement, j'ai eu la chance de ne jouer quasiment que des femmes très fortes dans mes films. J'ai interprété des combattantes, des héroïnes de légende comme Wing Chun *(dans Yong Chun de Yuen Woo Ping en 1994, NDR)*... Le concept de femme forte est très ancré dans notre culture. Mais dans les années 80, les récits sont peu à peu devenus plus virils, spécialement dans les films d'action et d'arts martiaux. Je suis fière que l'on revienne à ce concept, car le public féminin se reconnaît dans ces films. En ce qui concerne Ang Lee, je dirais qu'il est un vrai directeur d'actrices. Il est tellement sensible aux sentiments des femmes, et notamment à l'amour. En ce sens, faire un film d'arts martiaux était pour lui un défi incroyable.

Il paraît que vous avez suivi un entrainement intensif pour la scène où vous vous battez avec Zhang Ziyi ?

Mon dieu ! Je me demandais quand on en finirait avec cette scène ! L'entrainement a commencé bien avant le début du tournage, car lorsque vous tournez un film de ce genre, il n'y a pas de place pour l'approximation. Il ne s'agit pas de poser une ou deux fois avec des armes en espérant que le montage fera le reste. Le résultat n'est convaincant que si les acteurs ont réellement pratiqué ces arts. Il fallait donc travailler très dur. J'ai d'ailleurs dit à mon agent que je ne voulais pas faire d'autre film dans l'année, parce que je souhaitais être présente pendant la pré-production. Je voulais être là tout le temps, que je tourne ou pas. Je me suis dit que ça serait l'occasion de perfectionner mon jeu d'actrice tout en apprenant le métier de producteur, puisque c'est une carrière que je suis en train de commencer aujourd'hui. Avec Ang Lee, on a regardé beaucoup de films ensemble. Il



■ *Yu Shu Lien : belle, courageuse et adroite au combat* ■

me disait ce qu'il aimait, me demandait si je pouvais le faire. Il accumulait toujours plus d'armes pour la même scène. J'étais persuadée que ça me tomberait dessus. Je l'ai alors supplié de limiter l'arsenal, mais il ne voulait pas. Manier autant d'armes en même temps est un exercice très physique. Il faut totalement contrôler son corps, décider précisément de chaque impact. C'est très dur d'avoir deux extensions au bout des bras. Comme je suis droitière, ma main gauche ne comprenait rien à ce qui se passait ! Mon entrainement a été très laborieux, très compliqué. Dans ma chambre, j'avais sans cesse une arme dans chaque main que je manipulais en regardant la télé. Yuen Woo Ping ou ses assistants passaient régulièrement me faire des remontrances. Yuen est tellement perfectionniste. Il sait, d'un seul coup d'œil, si vous serez crédible à l'écran.

Que pensez-vous de son travail sur *Matrix* ?

Je crois que c'était une merveilleuse introduction aux arts martiaux pour le public occidental. Tout le monde s'est immédiatement excité et veut d'ores et déjà en voir encore plus. Mais les mouvements montrés dans ce film étaient davantage liés à la technologie qu'aux arts martiaux pratiqués par Jet Li ou Jackie Chan. Dans la réalité, on ne peut tout simplement pas faire ça. Mais pour introduire les arts martiaux en Occident, il faut commencer avec les bases. Il ne faut pas aller trop loin tout de suite. Sinon, il y a trop de données à enregistrer d'un coup. C'est donc positif que les choses prennent le temps de s'installer. Maintenant, avec la sortie de **Tigre et Dragon**, le public va vraiment commencer à comprendre comment cela fonctionne.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

Par les créateurs de "GHOST IN THE SHELL"

JIN ROH

la brigade des loups



"THÉMATIQUEMENT ET VISUELLEMENT, LE RÉSULTAT EST EXCEPTIONNEL."
PREMIÈRE









BONUS EXCLUSIF

INTERVIEW DU RÉALISATEUR ET DU SCÉNARISTE, MAKING-OF.



BONUS EXCLUSIF

INTERVIEW DU RÉALISATEUR ET DU SCÉNARISTE, MAKING-OF, FILMOGRAPHIES, BANDES ANNONCES FRANÇAISE ET JAPONAISE, AFFICHES FRANÇAISE ET JAPONAISE, DESSINS ORIGINAUX DES PERSONNAGES ET DES DÉCORS, EXTRAITS DE LA MUSIQUE ET INTERVIEW DE MIZOGUCHI.













■ *Ku (Jet Li), le méchant mortellement élégant de* ***L'Arme Fatale 4*** ■

JET LI

la nouvelle Kung-Fu Star

Immense star dans tout le continent asiatique, Jet Li a, comme Jackie Chan et Chow Yun Fat avant lui, pris une autre dimension en débarquant à Hollywood. Ceux qui l'ont découvert dans L'ARME FATALE 4 ont pu mesurer son potentiel charismatique, éclipsant Mel Gibson et s'imposant comme un chouchou du public dès sa première apparition américaine. Nous avons rencontré Jet Li alors qu'il sortait du tournage de ROMÉO DOIT MOURIR. Un choix malheureux dans une carrière aux Etats-Unis qui ne fait que débuter. Et vu l'aura de la star, aucun doute que le meilleur reste à venir...

Vous avez grandi à Beijin. Pouvez-vous nous parler de votre enfance ?

Jusqu'à huit ans, j'ai vécu en Chine comme n'importe quel enfant. Mais ensuite, le gouvernement m'a choisi pour intégrer une école de sport un peu spéciale. On y apprend le ping-pong, le tennis, d'autres disciplines... Comme je suis chanceux, je suis tombé sur les arts martiaux. On s'entraînait 8 heures par jour, 6 jours sur 7. J'y suis resté dix ans. Ça n'a donc pas été une enfance très normale. Je restais tout le temps à l'école, je ne pouvais rentrer chez moi pour voir ma mère que le dimanche.

Quel rapport aviez-vous avec le cinéma à l'époque ? Quel genre de films alliez-vous voir ?

En 1970, en Chine, les seuls films que l'on pouvait voir étaient ceux du gouvernement. Les films de propagande, ce n'est pas très divertissant ! Je voyais peut-être un film par an, pas plus. Le professeur nous entraînait toute la journée à un rythme soutenu, je n'avais donc pas de temps libre pour aller au cinéma.

Quand avez-vous commencé à vous dire qu'un jour, vous feriez du cinéma ?

Je n'ai jamais pensé ça, j'étais trop jeune. En Chine, je faisais de la compétition, des tournois. En 1974, j'avais alors onze ans, je suis allé aux Etats-Unis pour une démonstration de kung-fu. Je me souviens avoir donné plein d'interviews. Mais jusqu'alors, mon univers, c'était les arts martiaux, pas le cinéma. Le déclic, c'est qu'à la même époque j'ai découvert les films de Bruce Lee. C'était magique pour l'enfant que j'étais, il avait un style tellement incroyable. Et les puis les choses se sont enchaînées quand Chen Hsin-Yee m'a rendu visite, car les gens du cinéma cherchaient alors à dénicher les talents de demain dans les écoles de kung-fu. Chen m'a demandé si je voulais devenir une star de cinéma plus tard et j'ai répondu : «Bien sûr, pourquoi pas ?». Puis il est revenu me voir chaque année, et au bout de la sixième, j'avais alors dix-sept ans, il m'a donné mon premier rôle dans **Shaolin Temple**.

Bruce Lee avait créé son propre style de combat, le «Jeet Kune Do», et c'est ce qui vous avait impressionné quand vous étiez jeune. Pensez-vous aujourd'hui qu'il y ait un style Jet Li ?

Oui, et les gens commencent à le reconnaître. C'est un style un peu différent de celui de Bruce Lee, ou même de Jackie Chan. Bruce Lee est très sérieux, ses mouvements sont rapides et puissants. Jackie Chan pratique un kung-fu classique, mais avec beaucoup d'humour et agrémenté de cascades. En ce qui me concerne, c'est dans **Il Etait une Fois en Chine** qu'il y a la meilleure définition de mon style. J'y utilise de nombreuses armes, et entre les combats, je fais des mouvements profonds, un peu comme le ferait un danseur. Les gestes viennent de l'intérieur : c'est ce qui me caractérise et plaît au public.



■ *Born to Defend* : *un «action kung-fu» très violent co-réalisé par Jet Li* ■

Comment s'est passé votre première apparition devant la caméra, dans *Le Temple de Shaolin* ?

C'était formidable, parce que j'ai pu utiliser sur un plateau de cinéma tout ce que j'avais appris pendant dix ans à l'école. Je me souviens qu'il y avait 18 armes différentes dans le film. J'ai demandé à Chen Hsin-Yee, le réalisateur, si je pouvais tenter certaines choses. J'avais envie de lui montrer ce dont j'étais capable, et comme il m'a encouragé, j'ai assuré la chorégraphie de la plupart de mes combats. Après **Shaolin Temple**, ma vie a changé. Je me suis dit que c'était ma chance et j'ai continué à faire des films.

On a l'impression qu'à la différence d'un Bruce Lee par exemple, vous cherchez toujours à donner une image positive des arts martiaux.

Oui, je pense vraiment que les arts martiaux peuvent aider les gens de bien des façons. C'est ma propre philosophie, et je fais en sorte qu'elle imprègne du mieux possible les films que je tourne. Si le personnage utilise les arts martiaux uniquement pour se battre, pour cogner les méchants, ce n'est pas très intéressant. Les arts martiaux ne se limitent pas à ce que l'on en voit au cinéma. Ils comportent différentes facettes, dont l'entraînement qui est en soi une expérience pouvant aider les gens. Je veux avoir l'occasion de dire ce genre de choses dans mes films. ■ ■ ■

■ ■ ■ Dans *Il Etait une Fois en Chine*, vous interprétez un personnage historique.

Oui, Wong Fei Hung était un vrai artiste martial qui a vécu en Chine *(il est mort en 1924 à 77 ans, NDR)*. Il est très célèbre parce qu'il n'a jamais tué personne. Il battait les méchants, mais leur apprenait par la suite à devenir bons. C'est l'essence de ce personnage. Il y a eu plus de 100 films tournés sur lui à Hong Kong. En 1990, quand Tsui Hark a inauguré cette série de films le prenant pour héros, on a essayé de ne pas tout baser sur l'action et dire quelque chose sur le peuple chinois. Les Chinois portent en eux leur histoire. Que peuvent-ils penser du mode de vie occidental ? En Chine, beaucoup de gens ne veulent rien apprendre du monde extérieur, ils préfèrent fermer les yeux. Wong Fei Hung, lui, veut maintenir ce qui est bon dans la tradition chinoise, mais en même temps il veut découvrir l'Occident. C'est ce qui le rend tellement intéressant. Moi, j'ai voyagé dans plus de 45 pays et j'ai pu observer des styles de vie très différents d'un pays à l'autre. Dans chaque pays, j'ai vu des bonnes et des mauvaises choses. Il y a beaucoup à apprendre du reste du monde. Tsui Hark et moi voulions dire aux jeunes, aux jeunes Chinois, de ne pas trop s'enfermer dans l'Histoire de leur pays.

Tsui Hark a raconté qu'il voulait faire ce film, qui raconte une période de grands changements en Chine, pour s'adresser à une autre époque qui, elle aussi, était en plein changement. Qu'en pensez-vous ?

La Chine a beaucoup changé ces vingt dernières années. A mon avis, elle a même changé trop vite. Elle a intégré beaucoup de bonnes choses venant de l'Ouest, mais beaucoup de mauvaises sont venues avec. Dans la série des **Once upon a Time in China**, on a essayé de dire aux gens de ne pas vouloir aller trop vite dans le changement, et de ne pas stagner non plus. Il faut trouver le bon équilibre entre les deux tendances. J'aime l'idée que les arts martiaux apprennent aux gens à contrôler leur corps pour en trouver l'équilibre. L'équilibre est ce qui apporte la paix au monde.

Dans *Fist of Legend* (*remake de* La Fureur de Vaincre, *NDR*), vous reprenez le rôle que Bruce Lee avait tenu dans *Fist of Fury*. La pression a-t-elle été forte ?

Non. J'aimais bien les films de Bruce Lee, les combats y étaient formidables, mais ils leur manquaient quelques chose. Dans **La Fureur de Vaincre**, le maître de Bruce Lee a été tué par des Japonais, ce qui motive sa vengeance. C'est très manichéen. Dans **Fist of Legend**, on raconte que le Japon était en guerre contre la Chine. C'était la Seconde Guerre Mondiale, pourtant les jeunes Chinois continuaient à aller au Japon pour apprendre de nouvelles choses. Pas les arts martiaux, mais la technologie, les moteurs, etc. Pourquoi la Chine, qui est un grand pays, a-t-elle été battue par un petit pays comme le Japon ? Le personnage que j'interprète tombe amoureux d'une femme japonaise. Ça fait une grande différence. Ça peut paraître hérétique à beaucoup de Chinois. Mais je voulais raconter une histoire d'amour au-delà des frontières. Si vous aimez vraiment quelqu'un, peu importe la pression de l'histoire. La vérité, c'est qu'à l'époque beaucoup de Japonais ne voulaient pas faire la guerre contre la Chine. Et en Chine, on trouvait beaucoup de Chinois qui ne voulaient pas rentrer en guerre contre le Japon. Dans les films de Bruce Lee, c'est toujours les gentils Chinois contre les méchants Japonais. A mon avis, ça n'a aucun sens.


■ *Swordsman 2 : Jet Li en sabreur voltigeur* ■

Quelle est l'influence de Hong Kong sur Hollywood ? Pourquoi les gens de l'industrie cinématographique sont-ils tous fous des artistes hong-kongais ?

Ils ne sont pas si fous. C'est le monde qui a changé. Avec la télé, le satellite, Internet, le monde rapetisse chaque jour. Aujourd'hui, en cinq minutes, je peux savoir ce qui se passe à l'autre bout du globe. Pourquoi y-a-t-il un engouement soudain pour les arts martiaux ? Beaucoup de journalistes me posent cette question. Ça a fini par m'intriguer moi aussi. Alors je suis allé dans une école aux Etats-Unis et j'ai demandé aux enfants pourquoi ils aimaient les arts martiaux chinois. Ils m'ont donné une réponse très intéressante. Dans les années 80, les gamins américains ont grandi avec des ordinateurs, des jeux vidéo, des jeux de combat très sommaires. Puis, dans les années 90, les jeux ont commencé à intégrer les arts martiaux jusqu'à ce que, récemment, la 3D fasse son apparition avec des combattants très élégants et des mouvements de plus en plus spectaculaires. Il y avait donc un public pour les arts martiaux, puisque ces jeux, comme *Tekken* et *Soul Calibur* sont des succès partout dans le monde. Quand les enfants ont découvert pour la première fois des films d'arts martiaux, ils ont tout de suite adoré ça. Ils aimaient déjà les jeux, mais ça leur a paru encore plus intéressant de voir de vraies personnes pratiquer cet art. Ils connaissaient déjà très bien le kung-fu avant même de voir nos films.


■ *Dr Wai : un* **Indiana Jones***-like par le réalisateur des* **Histoires de Fantômes Chinois** ■

Vous avez dit que l'équilibre entre les méchants et les gentils vous importait. Mais dans *L'Arme Fatale 4*, votre premier films aux Etats-Unis, il y a une vraie différence de traitement entre les personnages, le vôtre étant très stéréotypé dans le genre «méchant». Pourquoi avoir choisi ce film pour commencer votre carrière ici ?

Parce que je ne suis qu'un acteur. Je dis toujours aux gens que je ne suis que Jet Li, que je ne suis pas comme ces héros que j'interprète. Maintenant, j'ai joué un méchant et ça ne fait pas de moi quelqu'un de méchant. Cela prouve bien que je ne suis qu'un acteur au service d'un rôle. En l'occurrence un méchant dans **L'Arme Fatale 4**. Mais de la même manière que n'importe quel gentil dans un film peut avoir un aspect plus sombre, n'importe quel méchant a toujours des raisons de l'être. Tout le monde a toujours une raison de faire ce qu'il fait. Si je veux devenir un bon acteur, il faut que j'essaie des choses différentes. J'ai joué tellement de gentils que c'était un défi de jouer un méchant. J'ai trouvé ce personnage très intéressant. Ça a été une très bonne expérience pour moi.

Comment passe-t-on d'un film d'action de Hong Kong à un blockbuster américain comme *L'Arme Fatale 4* ? ■ ■ ■

ROMÉO DOIT MOURIR

Il était une fois un jeune flic de Hong Kong qui répondait au nom de Han Sing (bien que ses proches l'appelassent Jet Li). Comme Han Sing était très gentil, il accepta un jour de se faire emprisonner pour que son père (Henry O) et son frère (Russel Wong), de bien vilains trafiquants, puissent s'enfuir aux Etats-Unis. C'est dans ce pays que vivait la jeune Trish O'Day. Comme Trish était aussi très gentille, elle allait souvent danser dans les magasins de fringues (car c'était là une étrange coutume du pays des Etats-Unis). En fait, dans la vraie vie, Trish était une chanteuse, et elle s'était dit que si elle dansait bien dans les magasins, alors elle vendrait plein de disques avec son vrai nom, Aaliyah, écrit dessus. Seulement voilà, le papa de Trish (Isaiah Washington) était aussi un bien vilain trafiquant, et ses copains, tous vilains pareil, avaient tué le frère de Han Sing. Lorsque Han Sing apprit la triste nouvelle, il se mit soudain à frapper des cascadeurs chinois et il partit au pays des Etats-Unis. Là-bas, il se déguisa en taxi. Il n'y avait pas beaucoup de taxis dans ce pays, c'est pourquoi, un jour, Trish rentra dans le taxi de Han Sing. Ils se trouvèrent très gentils tous les deux, et ils tombèrent follement amoureux. Mais forcément, ils appartenaient chacun à des gangs qui s'aimaient pas beaucoup, et cela faisait beaucoup de peine à Joel Silver.


■ Han Sing (Jet Li), un gentil qui s'évade de Hong Kong pour taper les méchants en Amérique ■

Joel Silver était un producteur à barbe. C'était un homme étrange car il aimait bien enchaîner des grands films (comme **Matrix** ou **Piège de Cristal**) avec des bonnes grosses bouses qui sentent comme **Roadhouse** ou **Fair Game**. Et pour ce faire, à chaque fois, il louait les services d'un gnome (dans ce pays, on les appelait les yessemanes). Son nouveau yessemane s'appelait Andrzej Bartkowiak. Il avait été le mauvais chef-opérateur d'un mauvais réalisateur qui avait été un bon chef-opérateur (Jan De Bont qu'il s'appelait). Mathématiquement, en tant que réalisateur, on comprend qu'Andrzej était en-dessous de tout. Or, Joel expliqua à Andrzej : «Voilà, j'avais que 25 millions de dollars et j'ai claqué plein de thune pour avoir des chansons qui font danser. Alors tu vas être gentil et tu vas rien me casser. Pour les poursuites en voiture, tu fais beaucoup bouger la caméra dans tous les sens, mais surtout, pas une égratignure à la bagnole, hein ?». Andrzej était tellement obéissant qu'il décida de faire bouger sa caméra n'importe comment et tout le temps. Sauf pendant les scènes de combat. Car en fait, il aimait tellement le visage du gentil Jet Li, qu'à chacune de ses bastons avec la vilaine famille de Trish, il le filmait en très gros plan en rajoutant plein de «pif» et de «paf» sur la bande son (il avait vu ça dans un *Hollywood Night* et il trouvait que c'était rigolo). Comme Jet Li était souvent très fatigué, l'équipe de *MVFX* (celle de **Matrix**) l'aida à lever la jambe avec plein d'effets numériques pas beaux qu'on voyait qu'ils étaient faux. Quand le monteur du film Derek Brechin vit le résultat, il s'écria : «Houlala, mais elles sont toutes pourries ces bastons !», et il rajouta au dernier moment des trucs qu'il avait vus dans les films de Hong Kong, comme par exemple des visions en rayon X des os de tibia qui se fracturent quand on tape dessus. Joel Silver, il trouvait ça débile mais c'était pas grave, parce que Jet Li, maintenant, c'était une star (la preuve, il avait refusé de jouer dans une série B chinoise qui s'appelait **Tigre et Dragon**). Rien qu'avec son nom sur l'affiche, il pourrait se faire un premier week-end à 18 millions de dollars facile. Ça voulait dire qu'il gagnerait trois fois plus que ce qu'il avait dépensé, sans compter tous les disques qui font danser, et qu'après, avec la vidéo, je te dis pas les pépètes. Alors il souriait. Mais il était bien seul, car dans les salles, on faisait grave la gueule. Il y avait des gens qui s'endormaient, d'autres qui partaient faire quelque chose de plus utile, comme un flipper, ou qui s'énervaient et criaient très fort des choses malpolies. Il faut le dire, tous ces gens-là n'étaient pas très gentils.

■ **Rafik «le vilain» DJOUMI** ■

Warner présente Jet Li dans une production **Silver Pictures** ***ROMEO DOIT MOURIR*** (***ROMEO MUST DIE*** - USA - 2000) avec Aaliyah Dani Haughton - Isaiah Washington - Russel Wong - DMX - Delroy Lindo - D.B. Woodside - Henry O - Edoardo Ballerini **photographie de** Glen MacPherson **scénario de** Eric Bernt - John Jarrell - Mitchell Kapner **produit par** Joel Silver - Jim Van Wick - Dan Cracchiolo **réalisé par** Andrzej Bartkowiak

1er novembre 2000 **1 h 55**


■ Les méchants attaquent, mais heureusement, le gentil Han sait se défendre ■

■ Han Sing avec Trish (Aaliyah Dani Haughton), une gentille fille qui bouge bien ■

■ ■ ■ Il n'y a pas trop de différences, à part le budget. Le marché potentiel d'un film américain est le monde entier. Alors que le marché potentiel d'un film de Hong Kong se limite à l'Asie. Mais j'espère que bientôt les films hong-kongais sortiront également en Europe, et même aux Etats-Unis. La première chose que vous devez prouver aux producteurs américains, c'est que vous avez quelque chose de spécial. Il faut aussi prouver que vous pouvez faire du bon boulot, que vous pouvez leur rapporter de l'argent. Alors seulement, ils vous donneront la chance de faire un autre film. Ceci dit, à Hong Kong, c'est exactement la même chose. Avec les Américains, il ne fallait pas que je me repose sur mon passé, sur les films que j'ai déjà faits. Pour eux, je suis un petit nouveau. J'ai tout à apprendre : la langue, le style américain, tout. **L'Arme Fatale 4** a marché, **Roméo Doit Mourir** aussi, mais le prochain pourrait bien se planter. Donc il faut continuer d'apprendre, un peu plus chaque jour. C'est ma philosophie. On a un proverbe en Chine, qui dit à peu près : «On vieillit, vieillit, vieillit, mais il faut continuer d'apprendre, d'apprendre, d'apprendre». C'est un proverbe très juste.

Vous avez la réputation de beaucoup improviser dans les scènes d'action de vos films chinois. Avez-vous eu la possibilité de le faire sur *L'Arme Fatale 4* et *Roméo Doit Mourir* ?

Oui. L'improvisation n'est possible que si vous connaissez bien les gens avec qui vous travaillez. Sur **L'Arme Fatale 4** comme sur **Roméo Doit Mourir**, nous avons tourné les séquences de combat avec Corey Yuen et d'autres personnes avec qui on avait l'habitude de travailler à Hong Kong. A ce niveau, il n'y a pas vraiment de changement.

Il semble que tous les acteurs et les réalisateurs de Hong Kong qui viennent en Amérique se font accompagner de leur équipe. Est-ce vrai ? Est-ce que c'est nécessaire pour eux de...

...non, ce sont les producteurs américains, les studios, qui nous demandent de les faire venir. Ils veulent «importer» nos chorégraphes parce qu'ils ne savent pas comment recréer le style de kung-fu hong-kongais, comment régler les séquences d'action. Ils ont donc besoin de faire venir des gens qui s'y connaissent. Prenez **Matrix**. Joel Silver est allé chercher Yuen Woo Ping à Hong Kong, tout simplement parce que Yuen Woo Ping n'a pas d'équivalent en Amérique.



■ *Il Etait une Fois en Chine : Jet Li dans le rôle de Wong Fei Hung* ■



■ ***Dr Wong en Amérique** : Jet Li chez les indiens avant Jackie Chan et **Shanghai Kid*** ■



■ ***Roméo Doit Mourir** : des acrobaties pour du beurre et une erreur de parcours pour Jet Li* ■

A Hong Kong, vous utilisez des câbles pour voler dans les airs. Est-ce différent aux USA, avec la puissance des effets digitaux ?

Quand j'ai rencontré les réalisateurs de **Matrix**, les frères Wachowski, ils m'ont expliqué qu'ils avaient écrit le film des années auparavant, mais qu'ils n'avaient pas pu le faire à l'époque, en partie parce qu'ils ne savaient pas comment créer le style de kung-fu «aérien» qu'ils désiraient employer. Si vous utilisez uniquement un ordinateur, cela donne un effet «animé» qui ne colle pas. C'est en visionnant beaucoup de films de Hong Kong, puis en faisant venir une équipe hong-kongaise spécialisée dans ce genre de séquence qu'ils ont pu mettre en boîte leurs idées. Yuen Woo Ping et les Wachowski ont évidemment utilisé des câbles dans **Matrix** : c'est la meilleure façon d'obtenir l'effet désiré. J'ai moi-même été suspendu à des câbles pour **Roméo Doit Mourir**. Mais les effets digitaux dont vous parlez ne servent qu'à une chose : gommer les câbles. C'est la seule différence avec Hong Kong, où on n'a pas les moyens d'effacer les câbles en post-production. Il faut donc faire en sorte de les masquer au moment du tournage.

On imagine que vous devez être très sollicité désormais ?

Je dois avoir quelque chose comme cinquante scénarios qui m'attendent à la maison ! J'ai entendu qu'à Hollywood, chaque année, il s'écrit un demi-million de scénarios. Et sur ce demi-million de scénarios, mes amis et mon agent m'aident à choisir lequel faire. Ils me conseillent de lire tel ou tel script. Ça ne m'empêche pas de chercher de mon côté, j'ai toujours l'espoir de tomber sur une perle.

Pouvez-vous nous dire ce qui compte le plus pour vous dans votre carrière de comédien ?

Que l'on ait du succès ou pas, ça reste toujours difficile de faire ce qu'on a vraiment envie de faire. Tourner pour l'argent ? Tourner pour la gloire ? Ça ne m'intéresse pas. L'important, lorsque j'ai décidé quelque chose, c'est ensuite de donner le meilleur de moi-même. Pas mal de gens tiennent aujourd'hui des propos très flatteurs sur moi, mais demain, si je retourne dans l'anonymat, il en sera autrement. Quelque soit mon degré de popularité, je ne perdrai jamais de vue que je ne suis que Jet Li.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

FILMOGRAPHIE

Né le 26 avril 1963 à Pékin, République de Chine Populaire.

1979 **Le Temple de Shaolin (Shaolin Temple)** de Chen Hsin-Yen

1983 **Les Héritiers de Shaolin (Kids from Shaolin)** de Chen Hsin-Yen + chorégraphie

1986 **Les Arts Martiaux de Shaolin (Martial Arts of Shaolin)** de Liu Jia Liang

1988 **Born to Defend** (idem) + co-réalisation avec Tsui Siu-Ming et chorégraphie

The Defector (Dragon Fight) de Billy Tang + chorégraphie

1990 **The Master** (sortie en 1992 re-titré **Wong Fei-Hung '92**) de Tsui Hark

1991 **Il Etait une Fois en Chine (Once upon a Time in China)** de Tsui Hark

1992 **La Secte du Lotus Blanc (Once upon a Time in China II)** de Tsui Hark

Swordsman II (Tung Fang Bu Bai) de Ching Siu-Tung et Tsui Hark

Fong Sai-Yuk de Ann Hui, Corey Yuen et Hung Chung-Tak + production

1993 **Once upon a Time in China III** de Tsui Hark

Fong Sai-Yuk II de Corey Yuen et Hung Chung-Tak

Claws of Steel (Last Hero in China) de Yuen Woo Ping + production

Evil Cult (Kung Fu Cult Master) de Sammo Hung et Wong Jing + production

The New Legend of Shaolin de Corey Yuen + chorégraphie

1994 **Tai-Chi Master** de Yuen Woo Ping

Bodyguard From Beijing de Corey Yuen + production

Fist of Legend de Gordon Chan et Yuen Woo Ping + production

1995 **My Father is a Hero** de Yuen Kwai + chorégraphie

High Risk de Yuen Kwai et Wong Jing

1996 **Dr Wai (Dr Wai in the Scripture with no Words)** de Ching Siu-Tung

Black Mask (idem) de Daniel Lee

1997 **Dr Wong en Amérique (Once upon a Time in China and America)** de Sammo Hung

1998 **Hitman** de Tung Wai

L'Arme Fatale IV (Lethal Weapon IV) de Richard Donner

2000 **Roméo Doit Mourir (Romeo Must Die)** de Andrzej Bartkowiak et Corey Yuen

Incorrible ([illegible], créateur et producteur)

■ Fathi BEDDIAR ■

■ **La Secte du Lotus Blanc** : *quand Tsui Hark et Jet Li racontent la Chine via les arts martiaux* ■

■ **Black Mask** : *Jet Li combat le crime en apesanteur (et influence directement les frères Wachowski pour* **Matrix***)* ■

A propos de L'ENFER DU DEVOIR

La «grenade dégoupillée» de WILLIAM FRIEDKIN

*A plus d'un titre, la projection de **L'Enfer du Devoir** laisse son public K.O, abasourdi. Il y a ceux qui applaudissent sans se poser de questions. D'autres qui crient à la propagande nazie, à la justification du meurtre d'enfant. Il y a ceux qui y voient l'interventionnisme américain sous son profil le plus vil. Enfin il y a ceux (nous en faisons partie) qui préfèrent s'attarder sur ses choix de mise en scène, et notamment de découpage, difficilement justifiables, eu regard à la maîtrise et à la compréhension filmique d'un homme comme William Friedkin.*

D'un autre côté, impossible de ne pas remarquer que ce film offre volontairement le bâton pour qu'on lui cogne dessus. Si l'on y voit, effectivement, le charismatique Samuel L. Jackson faire abattre froidement une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, si toute la démarche de Friedkin consiste à nous assurer de la juste innocence d'un tel homme, le réalisateur ne fait jamais l'impasse sur l'horreur d'un tel incident, sur ses répercussions dramatiques à la fois chez les victimes comme chez les «bourreaux». Et, au passage, il se permet de rappeler quelques textes de loi, adoptés par toutes les nations démocratiques, qui régissent de telles situations («un civil armé et faisant usage de son arme n'est plus un civil»... quel que soit son âge ou son sexe devrait-on rajouter).



■ *William Friedkin dirigeant Samuel Jackson sur le tournage de **L'Enfer du Devoir*** ■

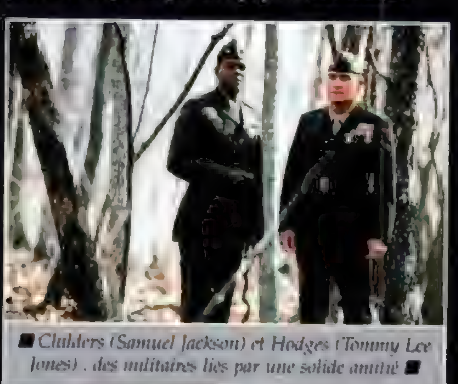
*Film scandaleux, **L'Enfer du Devoir** n'est pourtant à aucun moment un film hypocrite, tant il donne à contempler ses terribles enjeux sans la moindre ambiguïté. Friedkin se rappelle à nous comme l'homme de toutes les provocations, celui dont les films voient le mal avancer à visage toujours découvert. Un homme qui n'hésite pas à descendre en flammes les critiques américains qui ont apprécié son film, et à féliciter sans malice les journalistes français qui lui tombent dessus à bras raccourcis. L'homme est même venu au dernier festival de Deauville avec l'idée précise de se confronter à cette situation. Voir des journalistes coléreux, scandalisés, provoqués, était à ses yeux la première des récompenses, celle qui imposait l'existence de son petit dernier comme autre chose qu'un film de consommation courante.*

*Sa deuxième récompense fut de complètement retourner la situation à son avantage, et replonger dans la plus confuse ambiguïté les journalistes venus en découdre avec lui. Il ne demeure, après cela, que deux éléments de certitude : **L'Enfer du Devoir** est un film à voir, et William Friedkin l'un des esprits les plus diaboliquement intelligents en activité à Hollywood...*

Rafik DJOUMI

De quoi traite *L'Enfer du Devoir*, selon vous ?

Il s'agit pour moi d'un portrait honnête de la bureaucratie américaine qui renvoie à l'image que j'en ai : celle d'une force maléfique. Pour moi, toute bureaucratie est antidémocratique. La démocratie est la meilleure forme de gouvernement qu'on ait pu voir pour l'instant, et pourtant, lorsque des individus atteignent un certain degré de pouvoir, ils deviennent presque inévitablement corrompus. Donc, **L'Enfer du Devoir** est tout d'abord l'histoire d'une corruption au sein de la bureaucratie américaine. Il montre ensuite comment cette bureaucratie peut traiter ses marines, ses soldats, envoyés dans une mission si dangereuse qu'elle ne mérite même pas d'être qualifiée de «mission». Comment ces soldats sont-ils traités lorsque les événements prennent des tournures catastrophiques : ils sont blâmés pour des erreurs politiques dont ils ne sont pas à l'origine. C'est donc ce qui m'a attiré dans cette histoire, d'autant plus qu'elle avait été écrite par un homme, James Webb, qui fut le secrétaire général de la Marine américaine, et qu'il a pioché dans sa propre expérience. Il a fait le Vietnam en tant que lieutenant, puis il est devenu avocat, se retrouvant à défendre des marines accusés de crimes de guerre, dans la même position que celle de Samuel Jackson dans le film. Lorsque les choses tournaient mal, les dirigeants, la bureaucratie refusaient de prendre leurs responsabilités, préférant montrer du doigt le militaire incriminé. Bref, cette histoire traite d'amitié, de loyauté, elle est ambiguë et elle met en scène des problèmes diplomatiques qui ne sont pas plaisants, pas simples. Je ne pense pas avoir à me justifier sur ce point mais il ne s'agit en aucun cas d'un pamphlet anti-arabe ou anti-musulman. Je respecte l'Islam, j'ai voyagé intensément dans le monde arabe, y compris en Irak, et je ne cherche pas à manquer de respect envers ces pays. Il s'agit ni plus ni moins que du background de cette histoire, ce n'est pas son sujet principal. Je ne prétends pas connaître et comprendre la politique des pays musulmans.



■ *Childers (Samuel Jackson) et Hodges (Tommy Lee Jones) . des militaires liés par une solide amitié* ■

Alors quelle est votre approche, votre éventuelle empathie envers les personnages principaux ?

Je ne juge jamais mes personnages. Je laisse cela au public. Et il se trouve que le public a souvent des jugements disparates, et ça me va. Je ne crois pas qu'un film se doive d'être un tract, qu'il vous dise quoi penser. Trop de films américains aujourd'hui vous imposent leurs bons et leurs méchants. Mais moi, je ne vois pas le monde en noir et blanc. Je vois de la bonté chez des gens mauvais et énormément de mal chez des gens honnêtes, et je pourrais vous citer de nombreux exemples de prêtres catholiques en mission de paix qui voient des gens mourir sans sourciller, de ceux qui ont laissé périr les juifs pendant la guerre. Voyez Lech Walesa en Pologne représenter le peuple et devenir le plus corrompu des hommes sitôt catapulté dans les sphères du pouvoir. Vous trouvez, à l'inverse, des gens que rien ne prédisposait à gouverner, comme Harry Truman ou Anouar El Sadate, et qui devinrent d'excellents leaders.

Avez-vous livré un film différent de celui auquel s'attendait le studio, et y-a-t-il eu des montages différents ?

Généralement, les studios préfèrent éviter la controverse. La plupart s'orienteront vers des films aussi rentables qu'ils sont politiquement



■ *Le Colonel Childers évacue l'ambassadeur et sa famille sous le feu des snipers yéménites* ■

corrects. Or, j'aime la controverse et la provocation. Je préfère un film dont je ne partage pas les idées, un film qui me mette en colère, plutôt qu'un produit consensuel. Au moins, dans le premier cas, il se passe quelque chose, j'ai une sensation. Le premier montage faisait un peu plus de trois heures et je l'ai ramené à 2 h 08, mais uniquement pour des raisons rythmiques. Nous n'avons pas modifié l'histoire en condensant les événements.

Vous avez dépeint, dans *Le Convoi de la Peur*, un des personnages de terroriste les plus intelligemment brossés de toute l'histoire du cinéma *(1)*. Vous gardiez avec ce personnage infiniment plus de distance qu'avec les «terroristes» de *L'Enfer du Devoir*.

Vous remarquerez que je garde également mes distances avec ceux de **L'Enfer du Devoir**. Je ne donne aucune explication quant à leur comportement. Pourquoi attaquent-ils cette ambassade américaine ? C'est pourtant une question importante. Ce que beaucoup de gens ignorent, et plus précisément aux Etats-Unis, c'est qu'il y a bel et bien un mouvement armé au Yemen, financé par le saoudien Usama Bin Ladin. Ils provoquent de multiples incidents, des kidnappings, des fusillades. L'ambassade américaine a été déplacée hors de Sana, la capitale, et se retrouve aujourd'hui cerclée de barbelés, en réaction aux multiples menaces qu'elle a reçues des groupes d'Usama Bin Ladin. Je suis conscient de l'existence de ces problèmes, je me suis documenté, et je trouve qu'ils constituent une excellente fondation pour cette histoire. Maintenant, pourquoi ces manifestants s'en prennent-ils à l'ambassade américaine ? Je pense qu'ils ont d'excellentes raisons de le faire. L'Amérique, qui se voulait la police du monde, paye le prix de sa vanité. On a pu entendre, à propos de **L'Enfer du Devoir**, qu'il s'agissait d'un film anti-arabe. C'est un jugement hâtif et médiocre. Chaque fois qu'un film américain met en scène des arabes en situation de conflit, ce sont ces mêmes critiques que l'on ressort. Si je tournais un film sur la guerre civile à New York ou Chicago, ces villes ne s'en plaindraient pas. Le monde arabe semble être sensible à la manière avec laquelle il est dépeint, mais il y a ces conflits et on ne peut pas faire semblant de les ignorer. Quand Shakespeare décrivait Richard III comme un monstre ou Hamlet comme un assassin, il le faisait pour des motifs purement dramatiques. Il n'y avait pas, alors, de journaliste pour souligner l'imagerie caricaturale et les entorses à l'histoire officielle.

Vous avez choisi de couvrir la séquence d'émeute du début en plans larges, où il est facile pour le public de voir qu'il n'y a aucune arme de brandie. Pourtant, par la suite, vous revenez sur ces mêmes angles, et cette fois-ci, les manifestants ont des armes. Vous n'avez pas choisi de manipuler le public. Au contraire, vous lui mentez effrontément.

Non, j'appelle cela une révélation. On ne révèle pas le mystère qui entoure l'incident dès le début d'un film, mais graduellement. On fait comprendre progressivement au public qu'il y a bien plus qu'une seule interprétation valide. Le colonel Childers apparaît coupable pendant la majeure partie du film. Vous l'avez vu ouvrir le feu sur une foule non armée. Il apparaît plus tard que des éléments de cette foule n'étaient pas innocents. Toute la foule n'utilisait pas des armes, certes, mais un nombre conséquent tirait dans sa direction. Le choix des angles obéit à des choix narratifs, et vous révèle, à la manière d'un **Rashomon**, ce que vous n'aviez pas vu dès le départ.



■ *L'ambassadeur Mourain (Ben Kingsley) : un adepte des faux-semblants* ■

Dans *Rashomon*, pourtant, ce sont différents protagonistes qui voient des choses différentes. Dans le cas présent, les plans du début nous sont donnés comme étant la vision de Childers, et ceux de la fin aussi.

J'ai essayé de provoquer une certaine curiosité de la part du public. On vous montre assez précisément ce qui se passe au début. Il n'y a pas de mystère...

... et pas d'armes dans la foule. Même lorsqu'on voit tous les cadavres sur la place, il n'y a toujours pas d'armes. C'est du mensonge pur et simple, pas de la manipulation.

C'est possible mais ce n'était pas du tout l'intention. Je n'aime pas l'idée que le public puisse se dire qu'on lui a menti, mais cela est toujours possible. En ce cas, que puis-je dire pour ma défense ?

Vous avez dû travailler avec des marines pour préparer ce film. Quelle était leur réaction par rapport à son sujet ?

Ils étaient partants. Ce qu'ils voyaient à l'écran correspond à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils sont habitués à participer à des missions difficiles dont ils ne comprennent pas les enjeux. Bien souvent, ils se retrouvent dans des situations où l'usage des armes est inévitable, et si quoi que ce soit dérape, ils sont les premiers et les seuls au banc des accusés, jamais ceux qui les ont envoyés au front.

Durant la Seconde Guerre Mondiale, lorsque les GI's sont rentrés dans Berlin, les derniers soldats à leur faire face étaient les plus jeunes recrues des jeunesses hitlériennes, des enfants de 8 à 12 ans, complètement embrigadés. Face à ces snipers déterminés, et alors que les soldats américains tombaient comme des mouches, aucun officier n'a osé donner l'ordre de riposter. Certains soldats ont fait feu, d'autres ont tenté de désarmer les enfants en les prenant par surprise. Les pertes du côté américain furent considérables, mais cet épisode témoigne de l'humanité de ces GI's. Ne pensez-vous pas qu'avec *L'Enfer du Devoir*, vous leur retirez ce véritable point d'honneur ?

Au contraire, et à mon grand étonnement, la réaction des militaires a été très clairement en faveur du film. Des officiers de haut rang en ont fait la promotion ■■■

■■■ autour d'eux. Ils y voient un film honnête dans la manière avec laquelle les militaires sont traités par la bureaucratie. Je crois que lorsqu'un film ne trouve pas de connexion avec le public, c'est que le réalisateur a fait une erreur. Le public n'a jamais tort. Qu'on le veuille ou non, le processus de notre métier nous dicte de faire des films pour le public. Nous ne les faisons pas pour qu'ils attendent dans une cave et soient redécouverts des années plus tard et considérés comme des chefs-d'œuvre. Le film est une expérience immédiate dont le but est de provoquer quelque chose de fort chez son public. Je ne parle pas ici de qualité du film. Après des années de pratique, réaliser est devenu aussi intuitif que faire du vélo. Ma première obligation est de faire un film dont, au moins, je comprenne les enjeux et dont je puisse justifier les choix. Je ne pourrais pas faire de film de propagande pour un groupe ou une organisation en laquelle je ne croie pas. Je ne pourrais pas faire de film sur une idée à laquelle je m'oppose, mais en même temps, je ne porte pas de jugement sur les idéaux de mes personnages.


■ *Le Colonel Hodges, un éminent juriste qui se fait l'avocat du diable Childers* ■

Vous avez déclaré que lorsque votre opinion changeait sur un sujet donné, vous n'étiez plus d'accord avec le discours de certains de vos propres films. C'est ainsi que vous avez modifié *Le Sang du Châtiment*, qui traitait de la peine de mort. Quel est aujourd'hui votre regard sur certains de vos premiers pas, notamment *The People versus Paul Crump* *(documentaire de Friedkin ayant permis à Paul Crump d'échapper à la peine de mort, NDR)*.

The People versus Paul Crump, en exceptant sa mise en forme assez primitive, est un sujet qui me motive toujours autant. Aujourd'hui encore, j'utiliserais le médium film sans hésitation s'il s'agissait de sauver la vie d'un condamné à mort. Il y a, par contre, le fait qu'aujourd'hui, l'innocence de Paul Crump ne m'apparaît plus aussi évidente qu'à l'époque. Mais peu importe. Lorsque je l'ai rencontré, il était dans le couloir de la mort depuis onze ans. S'il avait commis ce crime, après une telle épreuve, il n'était tout simplement plus la même personne. Je croyais alors et je crois encore qu'il était juste que Paul Crump échappe à la peine de mort. Même si je le crois aujourd'hui coupable, je n'ai pas changé mon opinion à ce sujet. A l'époque, néanmoins, la question de sa culpabilité ou de son innocence m'importait, et elle a motivé mon envie de faire ce film. J'aurais toujours envie de faire un tel film, mais aujourd'hui, j'ai le sentiment qu'il y a des circonstances où la peine de mort est justifiée. Lorsque l'on peut voir quelqu'un, sur une chaîne de télé nationale, abattre une autre personne de sang froid, alors je crois que ceci mérite la peine de mort, lorsque la question de la culpabilité ne se pose même plus. Condamner à mort une personne, à la suite d'un procès où se sont enchaînés des preuves et des réfutations, n'est pas une chose juste. Mais lorsqu'une personne est vue, prise sur le fait, clairement, alors je peux comprendre la peine de mort, et je peux évoquer plusieurs raisons qui la justifient à mes yeux.

Puisqu'à ce titre vous aviez changé le montage du *Sang du Châtiment*, y-a-t-il d'autres films que vous voudriez ainsi changer ?

Je voudrais refaire le montage de tous mes films, mais j'ignore à quel point ceci altérerait leur discours, quel quantité il me faudrait retirer ou ajouter. Je suis en train de refaire le montage de **L'Exorciste**, qui va sortir aux Etats-Unis dans une centaine de salles *(2)*, avec onze minutes que j'avais retirées à l'époque, un mixage six pistes où j'ai rajouté différents sons et morceaux de musique, et je crois que cette nouvelle version souligne la spiritualité de l'œuvre. **L'Exorciste** est un des plus grands succès financiers de l'histoire du cinéma, et j'ai pourtant volontiers accepté de le modifier dès que l'occasion s'est présentée, d'y amener un point de vue spirituel qui y était absent. J'ai été convaincu par William Peter Blatty, au bout de vingt-cinq ans, que ces séquences que j'avais retirées appartenaient fondamentalement au film. J'ai cru le contraire toutes ces années, que cette version était la mienne, et que son succès me donnait raison.

Y-a-t-il eu controverse autour de *L'Enfer du Devoir* aux Etats Unis ?

Très peu, à mon grand étonnement. Il n'y a eu qu'une seule protestation, à Chicago. Mais voyez-vous, l'essentiel de la presse aux Etats Unis, j'entends par là la critique, est demeurée. Ils ne connaissent rien aux tenants et aux aboutissants de tels sujets. L'essentiel de leur travail consiste à vous donner des synopsis de films et à vous dire ce qu'ils pensent de la performance des acteurs. C'est un vague groupe de personnes qui n'ont aucun background littéraire ou intellectuel. Je précise que leurs papiers sur le film étaient très positifs, et le film a très bien marché. Mais je ne respecte en rien cet avis. Ces gens sont politiquement analphabètes, et il s'agit d'un film politique. Je ne verrais aucune objection à ce que ce film provoque la colère, car il est fait pour provoquer. C'est une grenade dégoupillée. Je crois très fort qu'un film devrait être un objet dangereux, pas forcément tous les films bien sûr, mais tous les films ne devraient pas non plus être aussi stupides que ceux que nous produisons. Il doit y avoir quelque chose qui vous fasse cogiter, qui vous fasse méditer sur la notion de quelqu'un prenant la vie de quelqu'un d'autre. Je ne vois aucune justification à cet acte, en aucune circonstance. Lorsque Sam Jackson abat le radio vietnamien, je ne pense pas que cela se justifie. Je m'oppose à une telle action, mais d'un autre côté je n'impose pas mes propres convictions au film. Je laisse ce jugement au public.

■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

1/ Ce personnage de terroriste était interprété par l'acteur Amidou. Or, dans **L'Enfer du Devoir**, Amidou interprète le Dr Ahmar, probablement le seul personnage «positivement» sans ambiguïté de tout le film. Troublant...

2/ Sortie le 22 septembre aux Etats-Unis, la nouvelle version de **L'Exorciste** totalise 17 millions de dollars en deux semaines, et se classe deuxième au box-office !

Lire également critique dans *Impact* n°87.


■ *L'arrivée des soldats américians au Yémen : une mission de routine qui se termine en bain de sang* ■

Pour Halloween, faites-vous peur en DVD !

JOHNNY DEPP

edward AUX MAINS D'ARGENT

FRANKENSTEIN JUNIOR

JEU D'ENFANT

PRENEZ GARDE À CHUCKY

L'INVASION DES PROFANATEURS

CLIVE BARKER'S

ILLUSIONS

POLTERGEIST II

En DVD VIDEO le 18 octobre 2000





TORONTO 2000

De prime abord, le festival de Toronto a l'air parfaitement clair et facile d'accès. A votre arrivée dans cette grande ville venteuse canadienne, capitale de l'Ontario et berceau de David Cronenberg, les gentils organisateurs vous remettent un joli sac rempli d'un conséquent programme. Quand vous ouvrez le catalogue, vous vous apercevez qu'en fait, le festival de Toronto est le plus magnifique et gigantesque bordel que l'on puisse offrir à un cinéphile !



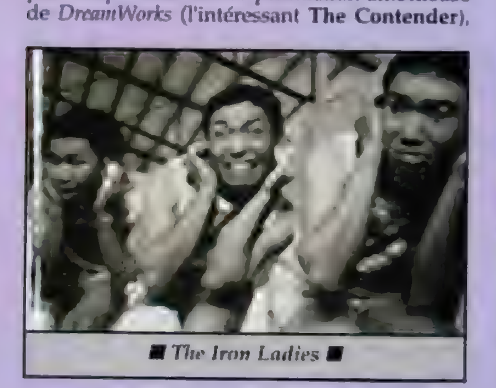
Robert De Niro & Cuba Gooding Jr dans ***Men of Honor***

En général, dans un festival, vous avez différentes sections, une compétition et plusieurs sélections parallèles. En gros, les organisateurs sont censés avoir déjà fait la moitié du travail des festivaliers, gentiment fainéants, en choisissant la crème de la production proposée pour leur section compétitive. A Toronto, pas de compétition. 328 films présentés et pas moyen de savoir lesquels aller voir en priorité. Alors, on se base sur un nom, un bout de synopsis arraché au programme (qui pèse bien ses deux kilos), une rumeur... Et, petit à petit, le festivalier retrouve un plaisir qu'il croyait perdu : l'aventure de la découverte d'un film. La pression d'aller voir telle ou telle production parce que «ça pourrait bien gagner le Grand Prix» n'existe pas, et les organisateurs peuvent se permettre de présenter un large éventail de la production mondiale, d'un film thaïlandais où une équipe de volley composée par des transsexuels remporte le championnat (**The Iron Ladies**, hilarant) à **La Veuve de Saint-Pierre**, en passant par la dernière production ambitieuse de *DreamWorks* (l'intéressant **The Contender**), le film de monstre canadien (**Ginger Snaps** de John Fawcett et ses loups-garous adolescents) ou le dernier polar de Hong Kong (le génial **Time and Tide** de Tsui Hark). Bref, le festivalier redevient un vrai cinéphile.

Profitant de l'attention d'un public nombreux (plus de 100.000 spectateurs) et la venue en masse sur les bord du lac Ontario de la presse américaine, les gros studios testent leurs films potentiellement oscarisables au Festival de Toronto. *DreamWorks* avait ouvert le feu l'an passé en présentant **American Beauty** en première mondiale. Vu le succès de ce dernier, les majors étaient presque toutes présentes, avec plus ou moins de réussite. Ainsi la *Fox* a essuyé un gros revers en présentant **Men of Honor**, insupportable gros mélo militaire avec Cuba Gooding Jr. dans le rôle du premier Noir maître-instructeur en plongée de la marine américaine, et Robert De Niro qui multiplie les grimaces pour nous faire croire en son personnage d'impitoyable «drill instructor». Sans doute écœuré par sa pitoyable performance et par la piètre qualité du film, De Niro, présent à Toronto, a quitté la salle avant même le générique de fin sans un regard pour son réalisateur.

Accueil beaucoup plus chaleureux pour les deux films *DreamWorks*. **Almost Famous** de Cameron Crowe (**Jerry Maguire**) est une gentille autobiographie de son auteur acclamée par le public. C'est sans doute exagéré, mais le film est charmant et semble profondément sincère. Et pour les passionnés de rock américain des seventies, c'est carrément une cure de bonheur. **The Contender** de Rod Lurie n'a qu'un défaut : c'est un film américain. Le Président (Jeff Bridges) doit désigner un nouveau Vice-Président. Il choisit le sénateur Hanson (Joan Allen), une femme droite, honnête et rigoureuse. Une candidate idéale. Sauf que la presse obtient mystérieusement une photo de la prétendante au poste en pleine partouze pendant ses années estudiantines. L'image n'est pas nette et l'identification impossible. Il suffirait donc qu'elle nie pour se sortir de cette affaire. Mais la candidate a des principes. Sa vie privée ne regarde qu'elle et elle n'a de compte à rendre à personne. Dans une Amérique encore mal remise de l'affaire Monica, **The Contender** va faire du bruit. D'autant que Rod Lurie a donné au film les aspects d'un thriller sous tension interprété par des acteurs de grande classe (Gary Oldman en MacCarthy du pauvre est incroyable). Seul problème donc, le scénario finit par céder là où son personnage principal tient bon en révélant la présence (ou l'absence) du sénateur lors de la partouze. Comme si le public américain n'était pas jugé apte à compatir pour un personnage dont le passé ne serait pas «correct». Dommage.

Du côté des indépendants, grosse déception pour **The Weight of Water** de Kathryn Bigelow. La réalisatrice de **Strange Days** se perd dans une intrigue courant sur deux époques, l'une contemporaine et pénible où Catherine McCormack s'énerve parce que son mec, Sean Penn, craque pour Elizabeth Hurley (je caricature à peine), l'autre plus intéressante, du moins visuellement : située il y a 100 ans, elle s'attarde sur une affaire de meurtre étrange et sanglant. Construit avec une succession d'aller-retour d'une époque à l'autre, **The Weight of Water** est ponctué par des plans de nuages filtrés et une succession de poncifs sur l'amour, la vie, le désir, etc. Je vous vois déjà bailler.



The Iron Ladies



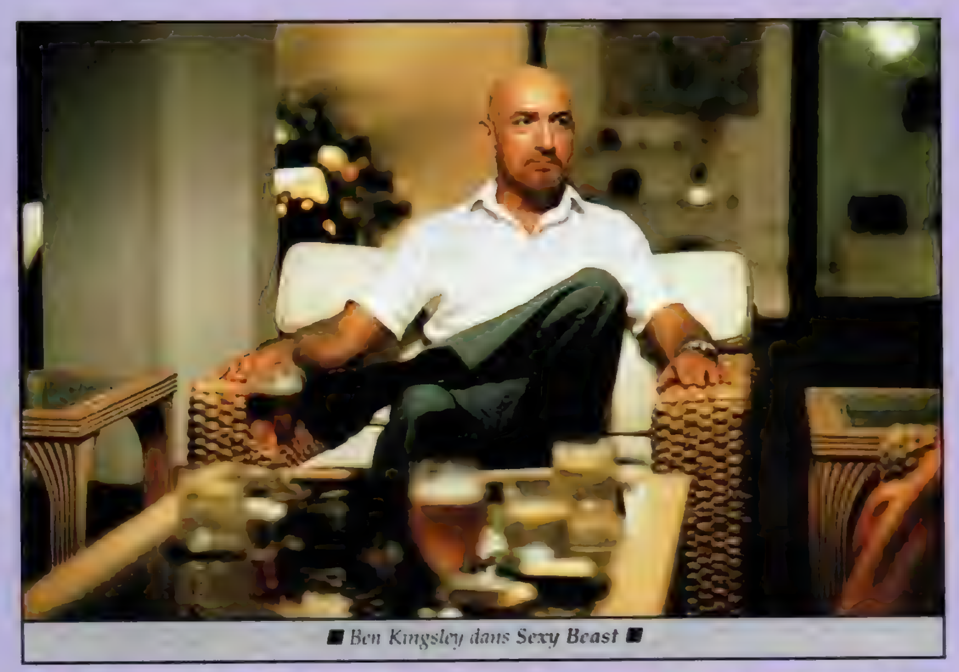
Almost Famous



Ginger Snaps

Dans **Sexy Beast** de Jonathan Glazer, Ben Kingsley joue un mafieu impitoyable venu pousser un cambrioleur à la retraite à reprendre du service. Un petit film anglais nerveux où Kingsley épate dans son rôle de diablotin terrifiant, intenable et survolté. Impressionnant.

Si vous avez vu **Kissed**, vous savez à quel point Lynn Stopkewich est une jeune femme étrange. Avec son deuxième film, **Suspicious River**, il semble que ça ne s'arrange pas vraiment pour elle. **Kissed** racontait l'histoire d'une jeune femme nécrophile dont le petit ami se tuait pour pouvoir lui faire l'amour. **Suspicious River** est centré sur Leila Murray, jeune réceptionniste dans un petit motel, mariée à un anorexique impuissant. Elle s'ennuie tellement dans la vie que pour passer le temps et se faire un peu d'argent, elle propose aux clients de passage de monter dans leur chambre pour leur faire une petite gâterie. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes si Leila ne tombait pas amoureuse d'un de ses réguliers... Pas facile de trouver plus glauque que ce film. Pourtant, comme dans **Kissed**, Stopkewich dépasse le côté sordide et apporte une réelle dimension poétique au sujet, à la façon d'un David Lynch, comme par hasard le cinéaste préféré de la réalisatrice.


■ *Ben Kingsley dans* ***Sexy Beast*** ■

Asia Argento a traversé l'Atlantique pour présenter **Scarlet Diva**, son premier film derrière et devant la caméra. On aime beaucoup Asia. D'abord, elle est très belle, et ensuite c'est une actrice étonnante (il faut être vraiment douée pour parvenir à bien jouer dans un film d'Argento père et elle s'en sort admirablement dans **Le Syndrome de Stendhal**). N'empêche, **Scarlet Diva** n'a pas grand intérêt. Son journal intime sur caméra digitale où elle règle ses compte avec sa mère, ses producteurs, tous ces mecs qui ne pensent qu'au cul et bla-bla-bla... ressemble à un **Baise-moi !** de gosse de riche. Le film de Virginie Despentes était d'ailleurs lui aussi présenté à Toronto. Entendu à la sortie de la salle après la projection : «C'est pas à Hollywood qu'on ferait des films comme ça !».



■ *Molly Parker dans* ***Suspicious River*** ■

Du cul, toujours du cul. La grande qualité de **Dancing at the Blue Iguana**, c'est justement que Michael Radford n'élude pas la question. Son film raconte le destin sordide d'un groupe de strip-teaseuses dansant au Blue Iguana (d'où le titre). Bien entendu, l'histoire tend à prouver qu'il n'y a pas une seule effeuilleuse heureuse, qu'elles partagent tous les malheurs du monde. Seulement voilà, personne n'est réellement ému par ces pauvres filles. A noter que les actrices sont à l'origine du projet, le scénario étant né dans un atelier d'improvisation où elles ont chacune imaginé ce qui arrivait à leur personnage. Original.

Time and Tide a cloué sur place les festivaliers. Le nouveau Tsui Hark ressemble à une revanche. Il semble être né de toutes les frustrations accumulées par le génie de Hong Kong pendant sa période Van Damme. Une sorte d'envie de prouver ce qu'il pouvait revenir au polar sans avoir Kickboxer-Man dans les pattes. Son **Time and Tide** est une version surpuissante du **A Toute Epreuve** de John Woo. Ultra-rythmé. Ultra-violent. Une bombe atomique.

Il n'est pas tout à fait vrai d'écrire qu'aucun prix n'est remis à Toronto. Le public (plus de 100.000 spectateurs) récompense en effet son film préféré. Et, comme dans tous les festivals où il est sélectionné, le magnifique **Tigre et Dragon** a triomphé en remportant le Prix du Public du 25ème Festival de Toronto. De bon augure pour la carrière américaine du film de Ang Lee quand on se rappelle que l'année dernière, c'est **American Beauty** qui avait eu cet honneur.

■ **Didier ALLOUCH** ■


■ *Asia Argento (au centre) dans* ***Scarlet Diva*** ■



L'ART DE LA GU

Originalement prévu pour la dream team corrompue Jet Li/Corey Yuen, L'ART DE LA GUERRE débouche en fait sur la première collaboration entre le charismatique Wesley Snipes et le talentueux Christian Duguay. Une collaboration fructueuse puisque la star et son réalisateur parviennent à livrer l'un des films d'action les plus percutants de l'année en basant leur art sur la création poussée d'un héros de fiction, mais aussi sur l'amour qu'ils portent à la culture asiatique et à la compréhension évidente qu'ils en ont. Et bon sang, ça fait plaisir à voir...



Bly (Michael Biehn), ami, collègue mais aussi concurrent de Shaw

Neil Shaw (Wesley Snipes) est un agent secret œuvrant pour le compte des Nations Unies. Officiellement, il n'existe pas. Officieusement, il est responsable de la plupart des accords politiques réglés entre les divers pays du monde entier. Sa méthode est expéditive, basée sur le chantage pur et simple. Les seules personnes en qui il a confiance sont Bly (le trop rare Michael Biehn) et Novak (Liliana Komorowska), deux agents et amis sous ses ordres, et sa supérieure hiérarchique, la coriace Eleanor Hooks (Anne Archer). L'intrigue se corse lorsque l'ambassadeur chinois des Nations Unies est assassiné lors d'un important discours. Tout désigne Shaw comme le coupable. Forcé de se cacher, ce dernier compte bien prouver au monde entier qu'il n'est qu'un bouc émissaire et décide de retrouver la trace des véritables responsables de ce crime politique. Bly et Novak ayant été éliminés, il ne pourra malheureusement compter que sur l'aide de la jolie Julia Fang (Marie Matiko), une traductrice des Nations Unies elle aussi présente lors de l'attentat. Pendant ce temps, l inspecteur Capella (Maury Chaykin) retrouve les cadavres de plusieurs réfugiés politiques chinois dans un container abandonné au large des côtes. Les deux affaires étant liées, Shaw se retrouve avec une personne de plus à convaincre de son innocence... Posé à plat, réalisé par un simple faiseur sans verve au service d'une fadasse superstar des étalages du Vidéo Futur le plus proche, le script de **L'Art de la Guerre** aurait sans doute donné dans le produit de consommation courante, le «Hollywood Night» périmé destiné à combler les grilles de programmes d'une chaîne privée quelconque. Michael Dudikoff ou Lorenzo Lamas auraient incarné Neil Shaw tandis qu'un Tibor Tackacs ou un Jim Wynorski auraient vaguement tenté de le cadrer mou. Traduction : le film serait carrément passé inaperçu, c'est un fait. Quelque part, ce n'est pas étonnant puisque les producteurs de **L'Art de la Guerre**, Andrew Stevens et Elie Samaha, les grands manitous de *Franchise Pictures*, viennent de la série B spécial direct-to-video. On leur doit notamment **Indian Ninja**, **Terminal Rush**, **Memorial Day** et **Counter Measures**. Depuis, les deux asticots se sont recyclés dans la grosse prod' qui douille et dans la tête d'affiche à vingt millions de dollars en produisant le médiocre **Mon Voisin le Tueur** (Bruce Willis et Matthew Perry se tirent dans les pattes pour rigoler mais c'est pas drôle) et le génialissime **Battlefield Earth** (John Travolta se bourre très sérieusement la gueule au Destop et plane de traviole dans l'espace mais qu'est-ce qu'on rigole !). Deux perles dans l'anti-cinématographique qui ne laisse pas augurer la complète réussite de **L'Art de la Guerre**.



Julia Fang (Marie Matiko), une traductrice embarquée malgré elle dans un complot politique

Si Jet Li et Corey Yuen passent la main, préférant se consacrer à **Roméo Doit Mourir**, le projet prend définitivement son envol avec l'arrivée d'un Wesley Snipes tout droit sorti du succès planétaire de son cri d'amour à la subculture comics et au film de sabre japonais, le superbe **Blade**. Ayant placé son niveau d'exigence assez haut avec ce film, la superstar sait très bien qu'elle ne peut plus se fourvoyer dans des productions de bas niveau du type **Drop Zone**, où les zéros de son cachet prévalaient la somme des talents engagés. Enorme fan de séries B comme Burnées, Snipes impose le Canadien Christian Duguay à la réalisation de son nouveau véhicule. Autrefois responsable de **Scanners 2** et **3** (pour le compte de ce bon vieux Pierre David), Duguay est depuis passé à la postérité (du moins pour nous) en signant quatre films joliment nerveux. Dans l'ordre, ce sont **Explosion Immédiate**, un B-Movie barjo où un Pierce Brosnan pré-Bondien course des politicards qui se transforment en bombes à retardement, **Planète Hurlante**, un puissant film de S-F méchant et inventif, **Contrat sur un Terroriste** ou la course hautement fictive contre le criminel Carlos, et enfin un **Jeanne d'Arc** télévisuel comme Besson n'aurait jamais pu l'envisager. Du tout bon orchestré par un artisan qui

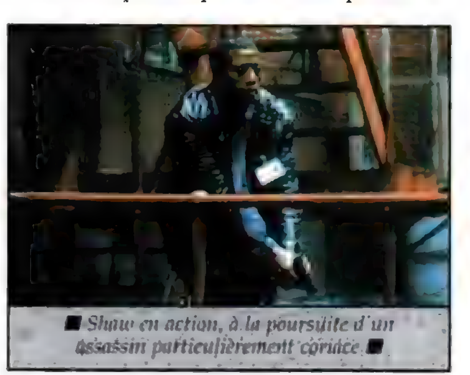
UERRE

sait manier sa caméra et magnifier ses focales. Tout au plus lui manquait-il un peu de personnalité pour emballer ses produits, leur donner plus de résonance. Jusqu'à aujourd'hui...
L'Art de la Guerre commence par un plan-séquence affolant de maîtrise qui débute sur une soirée costumée pour suivre les acrobaties d'un Neil Shaw funambule, posté au ras d'une corniche. Ce procédé, une marque de fabrique en fait (**Contrat sur un Terroriste** et **Jeanne d'Arc** débutent aussi par un plan séquence), trouve un écho dans la création et l'acceptation d'une icône vivace du cinéma de genre. En un seul plan, Duguay définit son personnage principal (constamment au bord du gouffre) et place la barre d'énergie très haut. Profitant de la simplicité d'un script pas franchement novateur, le réalisateur fait du cinéma, son cinéma, en évitant de tomber dans les pièges les plus grossiers. Il aurait été tentant de transformer Neil Shaw en James Bond black, en émule de 007 tendance blaxploitation. Mais à aucun moment Duguay ne tente de pomper la franchise Broccoli, d'en imiter les grosses ficelles, même si tout le script semble avoir été conçu de cette manière. Une scène de vendetta risque notamment de résonner dans le crâne des spectateurs pendant un bon moment. Très proche sur le papier d'une de ces scènes où Bond exprime sa rage contre ceux qui ont touché à ses proches (exécution impitoyable au PPK, regard dur et froid pendant l'acte), elle est ici magnifiée par une mise en image qui force Shaw à assimiler un élément important de l'intrigue. Par le truchement d'un découpage virtuose qui joue avec les jeux de miroirs et le flash-back, Duguay place à nouveau son héros au bord du gouffre. Imparable. C'est d'ailleurs le passage le plus cinétique du métrage et un des plus beaux moments de mise en scène de l'année.

Si **L'Art de la Guerre** évite tranquillement de se référer à l'agent le moins secret de sa majesté, il ne renie pas pour autant ses obligations vis-à-vis du cinéma asiatique. On le sait depuis un moment déjà, Wesley Snipes est un gros consommateur de films d'action Hong Kong style. Logiquement, il truffe son véhicule de gunfights à deux mains et de combats d'arts martiaux câblés. Pourtant, le projet ne prend pas la voie toute tracée du cinéma d'exploitation puisque le duo Duguay/Snipes fait mieux que comprendre ce cinéma énergique et barré, il le digère. Aucune des scènes d'action du film ne rend donc un hommage à cette cinématographie venue de l'est. De la même manière, le pompage est évité. Tout est dû à l'assimilation puisque le ton reste cohérent. En guise de contre-exemple, on pourrait citer quantité de titres qui n'arrivent pas à atteindre cette cohérence (**Au-Dessus de la Loi** et ses vol planés dans le désert, **Fair Game** et son mythique flingage au plongeon plat) qui fait de **L'Art de la Guerre** un film respectueux dans son propos. Même le titre fait référence à un ancien manuel de guerre chinois rédigé par le sage Sun Tzu et que Snipes feuilletait déjà dans **Passager 57**. Sans commentaires donc. Reste maintenant à espérer que les maigres résultats du film au box-office américain n'empêcheront pas nos deux senseïs de collaborer à nouveau ensemble. Si Snipes s'attelle d'ores et déjà au mega-attendu **Blade 2**, Duguay vient de refuser la réalisation de **Terminator 3**, prouvant à nouveau qu'il possède une personnalité en acier trempé. Et il en faut pour dire non à l'ami Schwarzie !

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

■ Neil Shaw (Wesley Snipes), un agent secret contraint de prouver son innocence au monde entier... ■



■ Shaw en action, à la poursuite d'un assassin particulièrement coriace ■

■ Deux huiles des Nations Unies et un puissant homme d'affaire : cherchez le traître ! ■

UFD présente Wesley Snipes & Michael Biehn dans une production **Franchise Pictures/Amen Ra Films/Filmline International Production** *L'ART DE LA GUERRE* (*THE ART OF WAR* - USA - 2000) avec Anne Archer - Marie Matiko - Donald Sutherland - Maury Chaykin - Cary-Hiroyuki Tagawa - Liliana Komorowska **photographie de** Pierre Gill **musique de** Normand Corbeil **scénario de** Wayne Beach et Simon Davis Barry **produit par** Nicolas Clermont **réalisé par** Christian Duguay

15 novembre 2000 **1 h 57**

SHAFT

Impossible de refaire un film comme **Shaft** aujourd'hui. Les notions politiques, la menace urbaine, les préjugés raciaux et les codes du polar, tous ces éléments qui régissaient le film originel ont depuis évolué vers une forme d'expression plus consensuelle. En 1971, les majors pouvaient se permettre de sortir un film s'adressant uniquement à une minorité particulière, sans se soucier de son coût de production de toute manière peu élevé. Avec 50 millions de dollars en poche, John Singleton a plus de monde à séduire s'il veut rester dans la catégorie des «réalisateurs rentables». Du coup, son **Shaft**, déjà bien handicapé à la base, ne ressemble plus à grand-chose...

Shaft 2000 n'est pas un remake de l'original puisqu'il se situe de nos jours. Sam Jackson (parfait) incarne le policier John Shaft, neveu homonyme de l'illustre privé des films précédents. Enquêtant sur le meurtre d'un jeune Black, le superflic appréhende le meurtrier, le suave Walter Wade Jr (Christian Bale) et tente de le coller derrière les barreaux. Il suffira d'un pâle procès pour l'innocenter. Après deux ans d'exil, le meurtrier revient en ville, apprenant qu'une nouvelle pièce vient de s'ajouter à son cas puisque le seul témoin de son crime risque de le dénoncer. Ce sera à Shaft de le protéger, tout en espérant faire avancer son enquête et rendre justice...

Le réalisateur ne respecte pas le genre auquel il tente de se référer. A force de courbettes adressées à un public du samedi soir, il se concentre uniquement sur son personnage principal, l'habille classe et se préoccupe de le cadrer au ralenti sur le splendide thème d'Isaac Hayes. A croire qu'il n'a retenu du film d'origine que le sublime générique d'ouverture. L'enquête piétine alors à force d'être prévisible et seuls Christian Bale et le compositeur David Arnold se portent garants du genre (la blaxploitation) que le réalisateur ne parvient pas à retranscrire tant il œuvre avec des pincettes, oubliant du coup de retrouver le ton militant qui en faisait la force première.

■ Stéphane MOÏSSAKIS ■

UIP présente Samuel L. Jackson dans une production **Paramount Pictures/Scott Rudin/New Deal** ***SHAFT*** (USA - 2000) avec Vanessa Williams - Jeffrey Wright - Christian Bale - Busta Rhymes - Toni Collette - Richard Roundtree - Dan Hedaya **photographie de** Donald E. Thorin **musique de** David Arnold et Isaac Hayes **scénario de** Richard Price - John Singleton - Shane Salerno **produit par** Scott Rudin et John Singleton **réalisé par** John Singleton

8 novembre 2000 1 h 39

Interview : SAMUEL L. JACKSON

Le personnage de Shaft, Samuel L. Jackson l'adore, l'idolâtre même. La preuve, il s'en inspire assez ouvertement pour camper le privé d'AU REVOIR À JAMAIS. Il semblait donc logique que le comédien hérite du rôle de son neveu dans le remake de John Singleton.

Depuis sa première apparition dans le film de 1971, le personnage de John Shaft est devenu une sorte d'icône de la pop-culture. Sauriez-vous nous expliquer pourquoi ?

En fait, c'est assez simple. C'est le type le plus cool, le plus dur et le plus classe qui soit. Un mec qui assure. Les hommes rêvent de lui ressembler. Les femmes rêvent d'un mec comme lui. Depuis 30 ans, c'est ainsi. Aujourd'hui peut-être même plus qu'hier. A l'époque, **Shaft** a provoqué un vrai choc dans la communauté black aux Etats-Unis. Je me souviens avoir vu le film de Gordon Parks alors que je n'étais qu'un jeune adolescent. Pour la première fois, je voyais sur grand écran un type qui me ressemblait, qui parlait comme moi, qui avait la même couleur de peau, et qui était montré comme un héros. Il combattait le crime, il était bien habillé, il savait parler, il assurait avec les femmes... Toutes ces choses dont nous rêvions tous mais dont le cinéma américain refusait de nous renvoyer l'image. Et là, d'un coup, Shaft apparaissait et devenait notre héros. Le premier auquel nous, jeunes Blacks, pouvions enfin nous identifier.

Vu l'importance que vous donnez à ce personnage, cela a dû être très difficile de se mesurer à ce rôle ?


■ Samuel L. Jackson ■

Si Richard Roundtree n'avait pas repris le rôle du vrai John Shaft, j'aurais sans doute éprouvé beaucoup plus de difficultés. Richard reste à tout jamais «The black private dick who's a sex machine for all his chicks» (*«le privé noir qui est une bête de sexe pour toutes ses gonzesses», paroles de la chanson originale, NDT*). En interprétant son neveu, je n'ai pas à être lui, ni à assurer à sa place. Je peux créer un nouveau personnage, plus violent et plus impulsif. C'est un autre type de héros, moins porté sur les nanas que sur les flingues, pour une époque différente. Le personnage de Richard se dressait contre le système. Mon personnage est davantage confronter aux problème de drogue et de racisme. Il obéit à des règles de fiction aujourd'hui bien plus permissives. Personne ne s'interpose quand il se tient au milieu de la rue, un calibre dans chaque main, et qu'il bousille tous les méchants sans sourciller. Il faut dire qu'eux aussi se sont endurcis. Le nouveau Shaft doit donc être plus cruel, sans pitié, ce que ne pouvait pas se permettre Richard. Mais il y a des choses auxquelles je ne devais pas toucher. Si vous êtes Shaft, vous devez être bien habillé, savoir dire ce qu'il faut quand il faut, vous devez être malin et courageux. Encore une fois, la présence de Richard Roundtree était libératrice. Ainsi, le public comprenait que je n'étais pas censé le remplacer. Il est là, bien vivant et toujours aussi cool.


■ Richard Roundtree & Samuel L. Jackson ■

Tout le monde n'a peut-être pas vu le premier *Shaft*, mais tout le monde en connaît la chanson de générique.

C'est vrai. Quand on entendait la chanson, on identifiait immédiatement le film. C'est en grande partie grâce au générique que **Shaft** a atteint son statut de film-culte. Les gens, les Blancs comme les Noirs, entendaient cette chanson à la radio et se demandaient d'où ça venait. Quand ils ont appris que c'était la musique d'un film, ils ont poussé la curiosité jusqu'à aller le voir. Du coup, **Shaft** est devenu un gros succès, et Isaac Hayes a remporté un Oscar pour sa composi-

tion. C'était la première fois que l'on centrait le marketing d'un film autour de sa musique. Peut-être même l'un des premiers films d'action où on se rendait compte que la musique pouvait intensifier le récit et aussi attirer le public. Cette chanson donne le rythme de New York au film. Il y a une énergie bien particulière dans cette cité et c'est cette énergie qu'Isaac Hayes a réussi à saisir dans sa composition. Dès qu'on entend les premières notes, on pense tout de suite aux lumières, aux avenues de New York. Et à Richard Roundtree, dans son long manteau noir, marchant au milieu des rues, en osmose parfaite avec la ville.

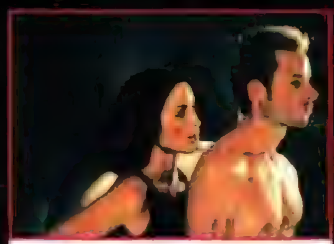
Le premier *Shaft* fête ses trente ans. Trente années pendant lesquelles le cinéma américain a vu débarquer Spike Lee, John Singleton, Eddie Murphy, Ving Rhames... Quand on regarde tous ces noms, peut-on dire que le cinéma noir a fait des progrès aux USA ?

Les talents afro-américains sont de plus en plus présents dans le cinéma et à la télévision. Nous avons assisté à l'éclosion de toute une nouvelle génération de talents «blacks». En même temps, cela ne veut pas dire qu'il existe une parité totale à Hollywood, il est toujours plus difficile de réussir quand on est noir que quand on est blanc. Et les mentalités n'évoluent pas très vite. Depuis Shaft, essayez de me citer un autre héros black de film d'action qui tienne un film à lui tout seul ? Pas facile, hein. Les Blacks sont au mieux réduits au rang de «sidekick» dans les blockbusters. Un pur héros black avec des flingues et des filles au beau milieu de la ville, les studios n'en ont tout simplement plus montré depuis Shaft. Ce n'est sans doute pas un hasard si nous sommes obligés de le ressusciter aujourd'hui. Les gamins qui vont voir ce film pourront de nouveau s'identifier à lui. Peut-être que cela donnera une nouvelle impulsion au cinéma d'action black. En ce sens, **Shaft** 2000 aura été totalement libérateur.

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Christian Bale & Samuel L. Jackson* ■



■ *Carrie-Anne Moss & Guy Pearce* ■

MEMENTO

On dit généralement d'un thriller qu'il ne faut pas en dévoiler la fin pour ne pas gâcher le suspense. C'est doublement vrai pour **Memento**, puisqu'il serait en outre carrément contre-indiqué d'en raconter le début. Christopher Nolan y reprend une structure qui a fait ses preuves sur **Following**, son premier long métrage : construire son film en une série de flashes-back qui s'imbriquent les uns dans les autres et qui remontent progressivement au point de départ d'une intrigue dont la fin nous est révélée dès le début du film. Dès lors, la perception qu'on peut avoir des personnages et de leurs actes se retrouve complètement inversée.

Leonard Shelby (Guy Pearce) a un gros problème : il est atteint d'une maladie incurable, nommée «perte de la mémoire immédiate». En gros, il sait toujours ce qu'il va faire, mais jamais ce qu'il vient de faire. Ce dont par contre il se souvient parfaitement, c'est de son passé d'enquêteur dans les assurances, et surtout du meurtre de sa femme. Son seul objectif est désormais de retrouver un tueur dont il ignore l'identité. Dans cette traque douloureuse, il ne peut s'aider qu'en prenant des photos, en notant tout sur des post-it, et en se faisant tatouer des inscriptions sur le corps, car toute information lui est essentielle. Ce qui l'oblige à faire confiance à toute personne lui offrant son aide, sans savoir si celle-ci ne profite pas de sa mémoire en lambeaux pour le manipuler...

Etant donné la narration à rebours opérée par le film, l'identification au personnage de Leonard est carrément déstabilisante. Des doutes ne cessent de surgir quant à sa véritable identité, à ses réelles motivations. Et lorsque les pièces du puzzle se mettent en place, la surprise est totale. Raconté à l'endroit, **Memento** entrerait dans le domaine du drame psychanalytique. En son état, c'est un brillant exercice de style, un thriller d'une intelligence rare.

■ **Cédric DELELÉE** ■

UFD présente Guy Pearce dans une production **Newmarket/ Summit Entertainment/UGCph** *MEMENTO* (USA - 2000) avec Carrie-Anne Moss - Joe Pantoliano - Mark Boone Junior **photographie de** Wally Pfister **musique de** David Julyan **scénario de** Christopher Nolan d'après la nouvelle de Jonathan Nolan **produit par** Suzanne & Jennifer Todd **réalisé par** Christopher Nolan

11 octobre 2000 **1 h 56**

JEU DE RÔLES

La fin des années 90 fut marquée par l'entrée du cinéma ibérique dans une nouvelle ère. Profitant de la renommée de Pedro Almodovar, des cinéastes se sont engouffrés dans la brèche ouverte par l'exportation de ses œuvres pour réaliser d'ambitieux films de genre : **Le Jour de la Bête** (Alex de la Iglesia), **Mémoire d'un Ange Déchu** (Fernando Camara et David Alonso), **99.9** (Augustin Villaronga), **La Secte sans Nom** (Jaume Balaguero)... Tourné au printemps 1999, **Jeu de Rôles** est le premier long métrage mis en scène par Matéo Gil, un scénariste surdoué dont les scripts précédents (**Thesis** et **Ouvre les Yeux**) ont chacun obtenu en Espagne un Goya (l'équivalent d'un César). Pour ce troisième thriller, le jeune homme (27 ans) souhaitait porter à l'écran un «Whodunit» ésotérique jouant sur la peur inspirée par les cultes sataniques.

Simon (Eduardo Noriega) est un écrivain stérile qui, menant une existence de seconde classe, trompe son manque d'inspiration et son ennui en concevant des grilles de mots croisés pour la gazette locale. Soudain, sa vie monotone bascule dans l'effroi et la paranoïa. Sans en être conscient, Simon est mêlé au déclenchement d'une partie de Jeu de Rôle meurtrière dont l'objet est de flatter l'ego démesuré de son concepteur, et de punir le fanatisme des Sévillans participant aux manifestations religieuses de la Semaine Sainte...

Partant de ce postulat, la question posée par le récit de Gil est à la fois séduisante et vraiment angoissante, car elle renvoie aux heures les plus noires de notre Histoire. Si quelqu'un se prend pour le Diable, s'il se consacre pleinement au mal, peut-il se transformer en démon ? Malheureusement, au lieu de développer sa bande autour de cette interrogation afin d'explorer les méandres de l'âme humaine, le cinéaste se contente de filmer un thriller manichéen et pas très malin. Pourtant éclairé par de superbes prises de vues aériennes de la capitale de l'Andalousie, par un faux flash-back bien tripant et surtout par la beauté de Natalia Verbeke (Maria) et de Paz Vega (Ariadna), **Jeu de Rôles** n'atteint jamais le degré de complexité du divertissement dont il fait la diatribe. En réduisant les JdR à un badinage malsain où un grand gourou mégalo impose sa volonté à des disciples schizophrènes, Gil se fourvoie. Car **Jeu de Rôles** adopte finalement le conformisme et la «malveillance» qu'il se proposait initialement de dénoncer. Gil étant un auteur de grand talent (quelques passages de son film en sont la preuve), à l'instar des rôlistes, on regrettera qu'il ne nous ait pas concocté un scénario plus sophistiqué

■ **Bertrand ROUGIER** ■

DMVB Films présente Eduardo Noriega & Jordi Mollà dans *JEU DE RÔLES* (*NADIE CONOCE A NADIE* - Espagne - 1999) avec Natalia Verbeke - Paz Vega **photographie de** Javier Salmones **musique de** Alejandro Amenabar **scénario de** Matéo Gil d'après le roman de Juan Bonilla **produit par** Ana Vila - Enrique Lopez-Lavigne - Thierry Forté **réalisé par** Matéo Gil

11 octobre 2000 **1 h 48**

■ *Eduardo Noriega* ■



■ *Sharon Stone & Billy Connolly* ■

UNE BLONDE EN CAVALE

Joe (Billy Connolly), un Irlandais gaillard et affable, est largué par sa femme adultère. Cette situation le contraignant à se livrer à un examen de conscience «approfondi», le quadragénaire débonnaire choisit de se lancer à l'aventure. Sur sa route, il croise une mère célibataire endurcie et sexy (Sharon Stone), qui s'est reconvertie dans l'escroquerie et le marivaudage mafieux, avant de céder aux démons du jeu et de la déprime chronique. Démarre alors une comédie rocambolesque, et faussement dramatique, voyant le charmant fleuriste (Joe) atteint d'une tumeur au cerveau parvenir à égayer l'existence de la jolie ménagère et de ses deux adorables marmots...

Une Blonde en Cavale est un divertissement souffrant de la trivialité de son intrigue (vue à la télé) et de sa mise en scène (pareil !). Interprété par des acteurs se glissant (trop) parfaitement dans leurs rôles stéréotypés, ce road-movie manque cruellement de rebondissements pour alimenter le rythme de sa narration. Série B conventionnelle hésitant entre le caprice de star et le film de société larmoyant programmé en seconde partie de soirée, **Une Blonde en cavale** vante en rigolant les vertus de la morale et de l'abnégation, tout en dénonçant les perversions engendrées par la marginalité (la prostitution nuit gravement à l'estime de soi). Certes, on peut toujours s'extasier sur la sublime plastique de Sharon Stone, voire s'identifier à un anti-héros un peu pataud qui finit par endosser le costume de Zorro (il couche aussi avec miss **Basic Instinct**), et réalise ainsi le fantasme de la majorité des salarymen de la planète. Toutefois, le premier long métrage de Stephen Metcalfe, également crédité pour le scénario, demeure une œuvre destinée aux mères divorcées, misanthropes et déprimées qui, secrètement, idéalisent le prince charmant. Politiquement correct, volontairement fédérateur, légèrement pimenté par une utilisation abusive et lénifiée des codes du polar mafieux (façon **Casino** pour les fanatiques du *Bigdil*), **Une Blonde en Cavale** devrait permettre à son auteur de pénétrer tranquillos à Hollywood. En effet, l'industrie recherche toujours des yes-man naturellement dociles préférant l'humilité à la subversion, l'efficacité de formules éculées à l'innovation, et le rêve bon marché aux fantasmes flamboyants. Reste que, sans ironie, un film montrant un horticulteur inquiéter le syndicat du crime et un gosse introverti citer Freud pour révéler le sens de la vie à sa mère médusée, devrait ravir les amateurs de happy-ending gentiment «ahurissants».

■ **Bertrand ROUGIER** ■

Capitol Film présente Sharon Stone dans *UNE BLONDE EN CAVALE* (*BEAUTIFUL JOE* - USA - 2000) avec Billy Connolly - Gil Bellows - Jurnee Smollett - Dillon Moen **photographie de** Thomas Ackerman **musique de** John Altman **produit par** Steven Haft & Fred Fuchs **écrit et réalisé par** Stephen Metcalfe

4 octobre 2000 **1 h 38**



■ Jean Reno & Vincent Cassel ■

LES RIVIÈRES POURPRES

Qu'on aime ou pas les films de Mathieu Kassovitz, force est de leur reconnaître une maîtrise technique sidérante. C'est dire à quel point on attendait son premier film de genre pur et dur, annoncé comme un thriller glauque et violent aux antipodes des standards hexagonaux. Le résultat est là et confirme une chose : Kassovitz est bel et bien un metteur en scène sachant insuffler une véritable intensité picturale sur un écran, grâce à un découpage rigoureux et des cadrages percutants. Une efficacité certes nourrie aux films d'action US et de Hong Kong, mais qui acquiert une dimension viscérale unique grâce à l'ambition mais aussi à l'humilité du bonhomme. En d'autres termes, Kasso rend hommage, digère ses influences mais ne pompe pas, car il n'en a nul besoin : son langage cinématographique fait preuve d'une éloquence qui n'appartient qu'à lui.

Niemans (Jean Reno, impressionnant), policier taciturne et imprévisible, est envoyé dans les Alpes afin d'élucider le meurtre sauvage de l'étudiant d'une université perdue au milieu des montagnes. Tandis qu'il se heurte à un manque de coopération manifeste de la part des membres de la faculté, à quelques centaines de kilomètres de là, un autre policier, Max Kerkerian (Vincent Cassel, impeccable) enquête sur la profanation de la tombe d'une petite fille. Bientôt, les deux affaires convergent, obligeant les deux hommes à s'associer dans leurs recherches. Ils vont se retrouver pris au piège en découvrant que l'université se livre à des pratiques contre-nature directement issues du Troisième Reich.

Le film démarre de façon formidable, mettant adroitement en parallèle les enquêtes des deux policiers dans des ambiances rendues flippantes grâce à des décors naturels dont la beauté majestueuse contraste de manière troublante avec un propos très malsain. L'université et ses occupants rappellent par ailleurs ces contes de Lovecraft où tous les habitants d'un village sont les dépositaires d'un secret terrifiant... Mais c'est plutôt du côté de **Seven** et du **Silence des Agneaux** qu'il faut situer ces **Rivières Pourpres**. Comme dans ce premier face à face entre les flics et le tueur, proprement hallucinant. La scène où Kerkerian rend visite à une nonne à moitié folle qui le fixe de ses yeux rendus opaques par quinze ans passés dans les ténèbres d'une cellule propulse même le film au cœur du cinéma fantastique, tout comme ce cadavre crucifié, image baroque et blasphématoire qui renvoie au Dario Argento de **Suspiria**. Le maestro italien semble d'ailleurs avoir été une grande source d'inspiration pour Kassovitz, **Les Rivières Pourpres** dégageant par moments une atmosphère semblable à celle qui imprégnait **Phenomena**.

Si la réussite n'est pourtant pas totale, on le doit majoritairement à quelques fautes de goût (une baston kung-fu sympa mais gratuite, un humour à la Besson dont on se serait passé), et surtout à une deuxième partie de métrage où l'accélération du rythme nuit à la compréhension de l'intrigue. A tel point que les révélations finales sont loin de briller par leur clarté... Mais les qualités du film sont telles qu'on passe outre pour apprécier avec jubilation ce polar solide, original et bourré d'énergie (attendez de voir les scènes de poursuites !). **Les Rivières Pourpres** s'impose donc en précurseur de la résurrection d'un cinéma de genre français populaire et haut de gamme, qui n'attend désormais plus qu'un **Pacte des Loups** pour s'imposer durablement.

■ **Cédric DELELÉE** ■



■ Nadia Farès & Jean Reno ■

GBVI présente Jean Reno & Vincent Cassel dans une production **Gaumont/Légendes Entreprises** *LES RIVIÈRES POURPRES* (France - 2000) avec Nadia Farès - Didier Flamand - Dominique Sanda - Jean-Pierre Cassel - Karim Belkhadra **photographie de** Thierry Arbogast **musique de** Bruno Coulais **scénario de** Mathieu Kassovitz & Jean-Christophe Grangé d'après le roman de Jean-Christophe Grangé **produit par** Alain Goldman **réalisé par** Mathieu Kassovitz

27 septembre 2000 **1 h 45**

LA VIERGE DES TUEURS

Après s'être adonné l'espace de quelques films au thriller (**J.F. Partagerait Appartement, Kiss of Death, L'Enjeu**), Barbet Schroeder effectue un pèlerinage sur les lieux de son enfance, à savoir la Colombie. Et c'est à Medellin, capitale gangrenée par la pauvreté et la violence due à la main-mise des barons du cartel de la drogue, qu'il situe cette adaptation d'un roman-choc de Fernando Vallejo, par ailleurs personnage principal du film. Celui-ci, un quinquagénaire autodestructeur, revient à Medellin après trente ans d'exil. Il lève Alexis, un ado de seize ans, dans un bordel homo et l'embarque avec lui. Ce que Fernando ignore et va peu à peu découvrir, c'est qu'Alexis est un «sicario», un garçon-tueur comme tant d'autres dans la ville. L'enfant d'une famille des bidonvilles qui survit dans les rues grâce au pistolet qu'il porte en permanence et qu'il dégaine à la moindre contrariété. Pour descendre un voisin trop bruyant, ou un chauffeur de taxi trop nerveux. Une pratique courante à Medellin, où les cadavres s'entassent dans les décharges publiques. D'abord choqué par les réactions meurtrières d'Alexis, Fernando finit par être fasciné, jusqu'à ce que son protégé devienne la cible d'un gang... Tourné en numérique dans des conditions de travail particulièrement dangereuses (en gros : il faut shooter la scène vite fait avant de se manger une bastos), **La Vierge des Tueurs** oscille constamment entre le documentaire pris sur le vif et le film d'auteur nébuleux. Difficile de se passionner pour les déambulations des deux protagonistes à travers la ville, ponctuées il est vrai de quelques exécutions radicales mais surtout plombées par les monologues poético-philosophiques de Vallejo. On s'intéressera plutôt au défi technique relevé ici et aux conditions de vie dans Medellin, ces deux aspects étant parfaitement résumés par un étonnant travelling en plongée sur l'intérieur d'une morgue, où la caméra traverse les murs pour passer d'une salle d'attente bondée de parents éplorés à celle où reposent une tripotée de cadavres criblés de balles attendant d'être identifiés. Si **La Vierge des Tueurs** s'avère à cet égard très éducatif, il n'en est pas moins un tel ratage narratif qu'il aurait mieux valu tourner un documentaire pur et simple.

■ **Cédric DELELÉE** ■

Les Films du Losange présentent German Jaramillo & Anderson Ballesteros dans une production Le **Studio Canal + / Tucan Producciones Cinematograficas / Vertigo Films** *LA VIERGE DES TUEURS* (*LA VIRGEN DE LOS SICARIOS* - France/ Colombie - 2000) avec Juan David Restrepo - Manuel Busquets **photographie de** Rodrigo Lalinde **musique de** Jorge Arriagada **scénario de** Fernando Vallejo d'après son roman **produit par** Barbet Schroeder - Margaret Menegoz - Jaime Osorio Gomez **réalisé par** Barbet Schroeder

20 septembre 2000 **1 h 38**



■ *Anderson Ballesteros & German Jaramillo* ■

SNATCH

Comme prévu, **Snatch**, le second film de la superstar de la réalisation Guy Ritchie (il a épousé Madonna !) est une copie carbone de son premier opus, le mal nommé **Arnaques, Crimes et Botanique**. Même prétexte scénaristique, même ton je-m'en-foutiste, même forme visuelle (très moche par ailleurs). Bon, le casting change un peu et le budget gonfle sensiblement mais on pourrait se la jouer vicieuse, tranquillement vous recaser l'excelleente critique de notre Guignebert préféré parue dans *Impact* 77 en changeant les noms et les titres, comme ça, hop, le tour est joué ! Mais bon, on est des pros, vous le savez bien...

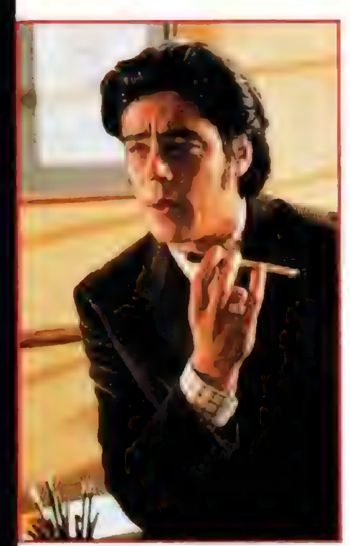
Aussi complexe qu'elle puisse paraître au premier abord, l'intrigue de **Snatch** ne brasse pourtant que du vent. D'un côté, Franky Four Fingers (Benicio Del Toro) vole un gros diamant qu'il doit livrer à ce mafieux d Avi (Dennis Farina). De l'autre, Turkish (Jason Statham) se lance dans la boxe et engage le gitan Mickey O'Neil (Brad Pitt, exceptionnel lorsqu'il mâche une syllabe sur trois) pour s'allonger lors d'un combat organisé par le redoutable Brick Top (Alan Ford). Une vague histoire de paris relie les deux intrigues et rapidement, tout ce beau monde se fout dessus pour récupérer le précieux joyau...

Il faut quand même reconnaître que Guy Ritchie a le talent de savoir écrire des personnages plutôt typés, fortement ancrés dans la fiction, mais qui n'ont malheureusement pas le traitement qu'ils méritent. Evoluant dans un monde bien trop superficiel car traité par-dessus la jambe (le je-m'en-foutisme cité auparavant), ils sont surtout victimes du cynisme de leur créateur, un petit malin à qui on ne la fait pas. La seule tendresse qu'il puisse exprimer pour ses truands passe par les salves de plombs qu'il leur expédie dans le buffet. Et tant mieux si ça fait rire le public ! Si un tel rejet n'engendre pas forcément l'adhésion (comme vous le constatez...), il se répercute aussi sur la force cinétique du film. Pas assez rythmé (pour une comédie), pas assez passionné (pour un drame), pas assez strict (pour un polar), **Snatch** ne confirme qu'une chose : s'il veut évoluer, Guy Ritchie va devoir lourder sa déconne forcée et envisager la réalisation comme un véritable mode d'expression... pour peu qu'il ait quelque chose à dire !

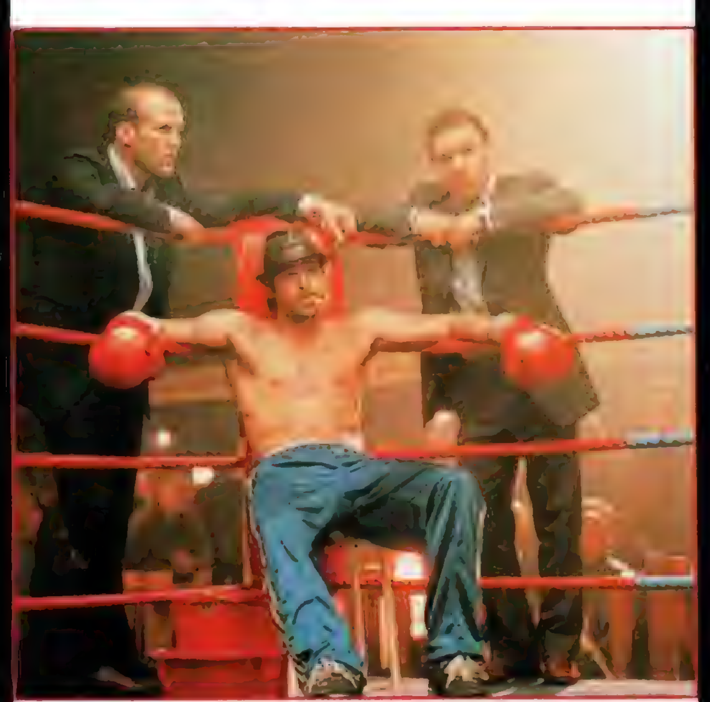
■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Columbia Pictures présente Brad Pitt & Jason Statham dans une production **SKA Films** ***SNATCH*** (USA/Grande Bretagne - 2000) avec Benicio Del Toro - Mike Reid - Rade Sherbedgia - Vinnie Jones - Alan Ford - Stephen Graham **photographie de** Tim Maurice-Jones **musique de** John Murphy **produit par** Matthew Vaughn **écrit et réalisé par** Guy Ritchie

15 novembre 2000 **1 h 43**



■ *Benicio Del Toro* ■



■ *Brad Pitt* ■



■ *Piper Perabo* ■

COYOTE GIRLS

Faut pas se leurrer, notre Jerry de producteur, on l'adore pour son génie visionnaire auto-proclamé (alors que ça fait quinze ans qu'il nous ressert le même film !), mais surtout pour ses bobines qui sentent bon la sueur de marcel et les effluves de Budweiser. Des films de mec, quoi ! Le voir s'attaquer à une comédie romantique comme **Coyote Girls**, avec son casting de minettes branchos, sa success story bien poussive et son message positivement positif (si tu veux, tu peux !) ne laisse donc pas d'inquiéter sur la santé mentale du bonhomme.

Le rêve de Violet (Piper Perabo), c'est de s'installer à New York et de devenir une chanteuse ultra-célèbre. Comme la vie n'est pas facile, qu'il faut gagner de l'argent pour payer le loyer, elle tente de présenter sa démo un peu partout et croise le chemin du jeune Kevin (Adam Garcia, un sosie de Travolta en jeune et mince) qui croit beaucoup en elle. Un peu par hasard, elle tombe sur le Coyote Bar et décide d'auditionner pour Lil (Maria Bello), la patronne de ce lieu à la fois branchos et bouseux où les serveuses (surnommées les Coyote) dansent sur le bar et allument la clientèle. Mais faut en avoir dans le falzar pour travailler avec Lil, et Violet va devoir s'accrocher car cette occasion pourrait bien lui changer l'existence même si son gros papa (John Goodman) ne voit pas cette opportunité d'un si bon œil...

Comme le proclamait ce bon vieux Snake : «Plus les choses changent, plus elles restent les mêmes...» et c'est donc avec un certain plaisir que, passé les vingts minutes d'exposition blindées de poncifs (dans un Bruckheimer, c'est dire !), le spectateur constatera que Jerry utilise ses procédés habituels pour flatter son audience. Du coup, les scènes de bar remplacent les grosses explosions et les Coyote Girls ont autant de répondant que les balèzes Bruce Willis, Nicolas Cage ou Will Smith. La photo passe toujours du jaune (jour !) au bleu (nuit !) et le réalisateur attitré (un clippeur ? sans dec' ?) compose ses plans uniquement en fonction d'eux-mêmes et non du découpage général. Pas de raisons de se fâcher puisque c'est pour voir ça qu'on paye notre place...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Gaumont Buena Vista International présente Piper Perabo & Maria Bello dans une production **Touchstone Pictures/ Jerry Bruckheimer Films** *COYOTE GIRLS* (*COYOTE UGLY* - USA - 2000) avec Adam Garcia - Tyra Banks - Izabella Miko - Bridget Moynahan - John Goodman **photographie de** Amir Mokri **musique de** Trevor Horn **scénario de** Gina Wendkos & Jeff Nathanson **produit par** Jerry Bruckheimer & Chad Oman **réalisé par** David McNally

1er novembre 2000 **1 h 41**



■ *Keanu Reeves* ■

THE WATCHER

Le film de serial-killer est un sous-genre à part entière qui comprend ses chefs-d'œuvre (**Seven, The Ugly**) et ses purges imparables (**Copycat, Résurrection** et 50 autres titres aussi prestigieux !). Remercions le réalisateur Joe Charbanic d'avoir livré, avec **The Watcher**, l'ultime contre-exemple du genre. Un film tellement bordélique qu'on se demande encore à quelles substances carburaient la somme des talents ici engagés...

Joel Campbell (James Spader, bien fatigué) est un ex-agent du FBI qui a passé les cinq dernières années à traquer le mystérieux David Allen Griffin (Keanu Reeves qui arbore ici un élégant double menton post-Matrixien), un serial-killer méthodique qui s'acharne sur de belles jeunes femmes qu'il prend le temps d'épier au jour le jour. Psychologiquement vidé, le superflic décide de refaire sa vie en emménageant à Chicago sans savoir que son ennemi intime va le suivre et l'obliger à reprendre du service. Un étrange jeu de piste se met alors en place puisque Joel n'a qu'une journée pour retrouver la future victime de Griffin...

Le sujet n'est pas très original ? Le casting à côté de la plaque ? Le planning de tournage trop serré ? Les producteurs ont mis leur nez partout ? Autant d'excuses qui nous auraient permis de comprendre que le réalisateur ne pouvait pas contrôler la situation. Il semble malheureusement que ce ne soit pas le cas. Prétentieux dans son filmage, Joe Charbanic doit se dire qu'il est un sacré génie pour se permettre de filmer flou. Pour laisser évoluer ses acteurs en roue libre. Pour nous resservir cinq fois la même poursuite en ralentis saccadés. Pour nous coller une migraine au bout de trente minutes de projection. Dans son principe de mise en scène, l'asticot n'arrive même pas à justifier correctement l'usage de certains plans tournés en DV (vous allez voir, c'est n'importe quoi !). Alors on a une mauvaise nouvelle pour lui : ben non, il est loin d'être un génie et **The Watcher** est loin d'être le chef-d'œuvre qu'il tente de nous vendre. Retourne à l'école, bonhomme!

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Capitol Film présente Keanu Reeves & James Spader dans *THE WATCHER* (USA - 2000) avec Marisa Tomei - Ernie Hudson - Chris Ellis - Yvonne Niami - Robert Cicchini **photographie de** Michael Chapman **musique de** Marco Beltrami **scénario de** David Elliot & Clay Ayers **produit par** Christopher Eberts - Elliot Lewitt - Jeff Rice - Nile Niami **réalisé par** Joe Charbanic

8 novembre 2000 **1 h 37**

THE YARDS

Dire que **The Yards** était attendu relève de l'euphémisme. Réalisateur de **Little Odessa**, James Gray avait su prouver qu'à vingt-quatre ans, il était apte à signer un long métrage d'une maîtrise exceptionnelle. Qu'il lui ait fallu sept ans pour tourner le second laissait augurer une gestation mûrement réfléchie, pour un résultat qu'on pouvait envisager comme une consécration. La déception éprouvée à la vision de **The Yards** est presque à la hauteur des espoirs mis en lui. Principalement parce que le film se base sur un script prévisible et sans émotion co-écrit par l'auteur de, tenez-vous bien, **Piège à Grande Vitesse** et la série ***Felicity***. Mais aussi parce que la mise en scène éblouissante de **Little Odessa** cède ici la place à une réalisation figée, qui n'éveille l'attention que par le biais d'une photo magnifique : peintre à ses heures, Gray compose des toiles de maître mais oublie de les relier entre elles par une dramaturgie suffisamment étudiée. Du coup, son film ressemble à la visite d'un musée peuplé de figures statufiées, quand on aurait préféré aller à la rencontre de vrais personnages.

Leo, jeune homme timide plein de bonne volonté, sort de prison avec la ferme intention de racheter ses fautes passées par une vie honnête et sans histoire. Il est embauché par son oncle Frank, patron d'une société de chemin de fer signataire de contrats avec la mairie de New York, qui accepte de le laisser travailler avec son futur gendre Willy, ami d'enfance de Leo. Ce dernier va découvrir que sa famille use du crime organisé pour asseoir sa puissance et se retrouve témoin d'un meurtre qui fait de lui une menace pour ses proches...

La famille, la violence et la trahison, des thèmes chers à James Gray mais qui sont ici traités avec une sobriété qui, si elle se veut inspirée par les opéras mafieux de Coppola, est loin d'en posséder la puissance évocatrice. Même les comédiens semblent pétrifiés dans des rôles qui ne leur laissent pas loisir d'exprimer une quelconque gamme d'émotions, à l'exception d'un Joaquin Phoenix époustouflant. Sans être foncièrement ennuyeux, **The Yards** reste un film inoffensif, assez prétentieux, une œuvre trop distanciée dont le traitement clinique laisse froid. Une erreur de parcours qui ne tue pas pour autant l'admiration qu'on éprouve pour James Gray, et dont on a hâte de voir le prochain film.

■ **Cédric DELELÉE** ■

Bac Films présente Mark Wahlberg & Joaquin Phoenix dans une production **Miramax/Paul Webster/Industry Entertainment** *THE YARDS* (USA - 1999) avec James Caan - Charlize Theron - Faye Dunaway - Ellen Burstyn **photographie de** Harry Savides **musique de** Howard Shore **scénario de** Matt Reeves & James Gray produit par Nick Wechsler - Paul Webster - Kerry Orent **réalisé par** James Gray

1er novembre 2000 **1 h 55**

Interview : JAMES CAAN

Avec plus de soixante films à son actif, James Caan est une légende vivante du cinéma. Pourtant, c'est presque un miracle qu'il en soit arrivé là, car adolescent, James Caan se prédestinait plus volontiers à une carrière de juriste. Aujourd'hui, à 60 ans, le Sonny Corleone du PARRAIN prouve avec THE YARDS qu'il n'a pas encore dit son dernier mot.



■ *James Caan* ■

Dans *The Yards*, vous jouez aux côtés de Mark Wahlberg et Joaquin Phoenix. Du fait de votre longue carrière, de l'énorme succès que vous avez rencontré dans les années 70, vous devez représenter une sorte de figure paternelle pour ces acteurs...

En effet, mais je ne profite pas de cette position. J'ai beaucoup de respect pour certains comédiens de la nouvelle génération, comme Ben Affleck, Mark et Joaquin, qui sont fantastiques, très talentueux. Mark, je le considère comme mon neveu. Comme moi, il est assez dur, nerveux, mais en même temps très professionnel et dévoué. On s'est bien entendu tout de suite. Avec Joaquin aussi d'ailleurs, même s'il est névrosé et un peu barjo. Je me rappellerai toujours de notre première rencontre. Il est venu me voir et m'a dit d'un ton très sec, presque agressif : «Je sais que vous pensez que je suis nul». Et moi, calme, je lui ai répondu : «Eh fiston, tu pourrais au moins dire bonjour, on ne se connaît pas !».

Vous avez travaillé avec quelques-uns des plus grands réalisateurs : Howard Hawks, Michael Mann, Sam Peckinpah, Francis Ford Coppola... Que pensez-vous de James Gray ?

Il est tout aussi doué, je pense qu'il a un très bel avenir dans ce métier. Lorsque nous nous sommes rencontrés, il a commencé par me montrer son premier film, **Little Odessa**, que j'ai trouvé profondément émouvant. James a un don pour communiquer certains sentiments au public. C'est rare de nos jours, où tout repose sur les nouvelles technologies, où toutes les images sont digitalisées. James n'a pas encore été perverti par le système hollywoodien. Il fait des films à l'ancienne, de manière indépendante, sans le soutien d'une major. C'est pour ça qu'ils sont aussi bons. Tout comme **Little Odessa**, **The Yards** met l'histoire et les acteurs sur le devant de la scène. Son scénario n'est ni tout noir ni tout blanc, il n'y a ni héros ni véritable méchant.



■ *Mark Wahlberg & Joaquin Phoenix* ■

Vous avez souvent tenu des rôles de gangsters, de types un peu louche. Dans *The Yards*, votre personnage est très sombre... Est-ce lié au fait que vous avez fréquenté le milieu mafieux lorsque vous étiez jeune ?

Je n'ai pas vraiment fréquenté la Mafia... Vous savez, j'ai grandi dans le Bronx, un quartier de New York où la criminalité est importante et où tout le monde se connaît. J'ai donc été amené à rencontrer des gars qui trempaient dans certaines affaires, mais c'est tout. Chacun fait ce que bon lui semble et je ne suis pas du genre à aller fouiner dans la vie privée des autres. Mais je n'ai jamais cherché à rencontrer ceux qui étaient vraiment impliqués dans le milieu, les sales types qui ont déjà un homicide à leur casier judiciaire. De toute façon, c'est du passé. Aujourd'hui, je vis à Los Angeles.

Est-ce que ça vous a aidé à créer certains de vos personnages ?

Bien sûr ! Quand vous êtes acteur, chaque expérience, tout ce dont vous avez été témoin sert un jour ou l'autre. Il faut aller chercher des souvenirs enfouis au plus profond de vous-même, c'est quelque chose de très personnel. On a tous notre propre style, notre propre personnalité. Et heureusement, car sinon les comédiens se ressembleraient tous !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Erwan SORIN** ■

GIRLFIGHT

La jeune Diana Guzman (Michelle Rodriguez) est une adolescente à problèmes qui n'hésite pas à provoquer quelques bagarres dans les couloirs de son lycée. Habitant une cité de Brooklyn, en compagnie de son père veuf Sandro (Paul Calderon) et de son frère Tiny (Ray Santiago), elle découvre dans la boxe un moyen d'expression qui lui convient d'autant plus qu'elle s'imagine déjà y mener une carrière triomphale qui la sortirait de la misère. Malgré le désaccord de son père, Diana va prendre des leçons en cachette et tenter de se perfectionner, jusqu'au jour où elle croise le regard d'Adrian (Santiago Douglas), un jeune boxeur dont elle tombe amoureuse mais qu'elle redoute de combattre.

Grand Prix du festival de Sundance 2000, à savoir la crème du cinéma indépendant, **Girlfight** n'est probablement pas le film le plus farouchement subversif que vous verrez cette année. Généralement cité en opposition au cinéma hollywoodien, le cinéma indépendant, depuis longtemps déjà, ne se permet plus tant d'écarts visant à contredire la «mecque du cinéma» et ses choix aseptisés. **Girlfight** ne fait pas exception puisqu'à sa manière, le film raconte une success-story somme toute assez classique mais quelque part, le ton employé s'avère plus sincère. Côté réalisation, Karyn Kusama passe tranquillement à côté de l'énorme potentiel qu'une scène de boxe pourrait impliquer à sa mise en forme. Il faut alors chercher les qualités premières de **Girlfight** dans sa direction d'acteurs et surtout dans la justesse des sentiments que la réalisatrice parvient à faire passer. Ici, l'expression la plus simple (donc la plus belle) de la féminité est transcrite à travers le corps rude d'un garçon manqué, et les conflits familiaux enfouis prennent des proportions cataclysmiques sur l'inconscient du spectateur. Ne reste plus qu'à la réalisatrice d'affiner la grâce de sa mise en scène pour confirmer des talents dramaturgiques indiscutables.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Diaphana présente Michelle Rodriguez dans une production **The Independant Film Channel/Green-Renzi Production** *GIRLFIGHT* (USA - 2000) avec Jaime Tirelli - Paul Calderon - Santiago Douglas - Ray Santiago - Elisa Bocanegra **photographie de** Patrick Cady **musique de** Theodore Shapiro **produit par** Sarah Green - Martha Griffin - Maggie Renzi **écrit et réalisé par** Karyn Kusama

29 novembre 2000 **1 h 50**



■ *Michelle Rodriguez* ■



■ *Gene Hackman* ■

SUSPICION

Henry Hearst (Gene Hackman), avocat reconnu à Porto Rico, s'apprête à partir pour un gala de charité quand l'inspecteur Benezet (Morgan Freeman) lui demande de passer au poste pour éclaircir sa déposition sur la découverte du corps d'une gamine. En fait, c'est la seconde à avoir été violée et tuée, et des éléments dans l'enquête font de Hearst un éventuel suspect. Durant la nuit, Benezet interroge Hearst, le pousse dans ses derniers retranchements, l'obligeant à lever le voile sur sa vie privée....

Suspicion est le remake de **Garde à Vue** de Claude Miller (1981), qui lui-même était la première adaptation d'un polar british, «Brainwatch». Refaire **Garde à Vue** pouvait sembler casse-gueule, d'autant que les récents remakes (**Psycho**, **Meurtre Parfait**...) ne brillaient pas par leur utilité. Parce que l'intrigue offre un duel psychologique propice à de grandes performances d'acteurs, il fallait trouver un équivalent côté américain au duo Lino Ventura/Michel Serrault. Avec Morgan Freeman et Gene Hackman, on ne perd pas au change : jouant de toutes les nuances des personnages, ils font de leur face à face un spectaculaire combat dans l'arène. Pour la mise en forme, c'est Stephen Hopkins qui s'y colle. Le réalisateur de **Blown Away** et **L'Ombre et la Proie** transforme un impressionnant huis-clos théâtral en film à suspense. Situant son action dans l'ambiance étouffante de Porto Rico, il trouve le moyen de construire des flashes-back de manière originale sans jamais empiéter sur le travail des comédiens. Après son désastreux **Perdus dans l'Espace**, Hopkins a sans doute éprouvé le besoin de revenir à quelques bonnes valeurs cinématographiques. Il n'en fallait pas plus pour que **Suspicion** tienne la dragée haute à **Garde à Vue**.

■ **Stéphane THIELLEMENT** ■

Cinedia Films présente Morgan Freeman & Gene Hackman dans une production **Revelations Entertainment/TF1 International** *SUSPICION* (*UNDER SUSPICION* - France/USA - 2000) avec Thomas Jane - Monica Bellucci - Nydia Caro **photographie de** Peter Levy **musique de** BT **scénario de** Tom Provost & W. Peter Lliff d'après le roman de John Wainwright et le scénario de Claude Miller **produit par** Anne Marie Gillen - Stephen Hopkins - Lori McCreary **réalisé par** Stephen Hopkins

15 novembre 2000 **1 h 51**

AMOURS CHIENNES

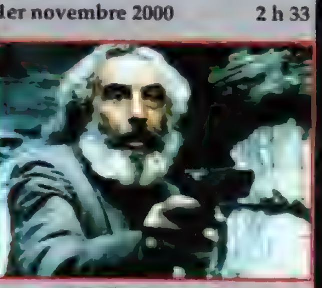
Octavio (Gael Garcia Bernal) est un adolescent qui aimerait bien s'enfuir avec Susana (Vanessa Bauche), la jeune femme de son frère aîné. Pour cela, il entraîne son chien Cofi afin d'en faire une machine de combat et un vainqueur potentiel lors de terribles tournois canins qui rapportent beaucoup d'argent. Daniel (Alvaro Guerrero) est un homme marié qui quitte sa femme et ses filles pour s'installer avec la belle Valeria (Goya Toledo), un top model qui va subir un malheureux coup du sort. Enfin, El Chivo (Emilio Echevarria) est un ancien guerrillero communiste de retour en ville pour retrouver la fille qu'il avait abandonnée vingt ans plus tôt pour refaire le monde. Ces trois histoires se déroulent à Mexico et n'ont aucun point commun, jusqu'au jour où un terrible accident de voiture les relie d'une manière étrange...

Les conséquences du destin sont un carburant premier pour beaucoup de réalisateurs, le spécialiste en la matière étant bien de chez nous (il se nomme Claude L., vous connaissez non ?) et nous rappelant que, parfois, la différence entre un bon et un mauvais film se jauge simplement au talent. Pour son premier long métrage, Alejandro Gonzalez Inarritu jongle avec le sort de ses personnages mais les qualités d'écriture du script lui permettent de les placer dans un contexte où la vie de tous les jours prend des proportions épiques insoupçonnés. Passant de la violence urbaine palpable (l'histoire d'Octavio) à la violence psychologique (celle de Valeria, parfois insoutenable de tension), le réalisateur crée des icones de cinéma de genre (surtout El Chivo) et les laisse évoluer dans le monde réel, sans les juger mais en leur portant un véritable regard affectif. Une telle passion traverse alors l'écran pour toucher le cœur des spectateurs, effaçant du coup les défauts d'une mise en forme bien sage mais qui ne trahit jamais le propos...

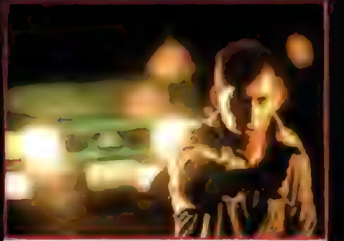
■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Pyramide présente Emilio Echevarria & Gabriel Garcia Bernal dans une production **Zeta Film/Alta-Vista Films** *AMOURS CHIENNES* (*AMORES PERROS* - Mexique - 2000) avec Goya Toledo - Vanessa Bauche - Alvaro Guerrero - Jorge Salinas - Marco Pérez **photographie de** Rodrigo Prieto **musique de** Gustavo Santaolalla **scénario de** Guillermo Arriaga **produit et réalisé par** Alejandro Gonzalez Inarritu

1er novembre 2000 **2 h 33**



■ *Emilio Echevarria* ■



■ *Damiàn Delgado* ■

MEN WITH GUNS

Le Dr Humberto Fuentes (Federico Luppi) exerce dans la capitale non identifiée d'un pays d'Amérique Latine. Au crépuscule de sa vie, son seul acte de fierté aura été de former, par le passé, de jeunes médecins, et de les avoir envoyés aux quatre coins du pays, apporter les bienfaits de la science aux plus obscurantistes des paysans. Lorsqu'il découvre un de ses anciens élèves, reconverti en contrebandier, Fuentes, choqué, décide aussitôt de parcourir le pays à la recherche de ses anciens disciples. Ignorant presque tout de la guerre civile qui ravage le pays, le docteur va peu à peu découvrir que ses élans humanistes ont envoyé ses recrues vers une mort certaine. Sa croisade macabre lui fera croiser les destins d'un enfant incrédule, d'un militaire apeuré et d'un prêtre qui s'est renié, autant de figures qui le renverront à son ignorance du pays dans lequel il croyait vivre.

Autant le dire avant que quiconque ne prenne peur, l'un des atouts majeurs de **Men with Guns** tient à l'aisance incroyable avec laquelle Sayles manipule les symboles, sans jamais les jeter à la gueule de son spectateur. Certes, ses quatre figures principales renvoient basiquement à la science, à l'avenir, à la force et à la foi, mais c'est leur interaction qui donne tout son sens au drame. On admirera l'effet stylistique par lequel l'auteur suggère l'«innocence pécheresse» de son héros comme on s'extasiera sur le terrible «conte» que narre le prêtre maudit. Réalisé avec trois pesetas, le film ne cherche pas à briller par sa production-value, et concentre tout son pouvoir dans les face-à-face, précisément là où le Sayles scénariste excelle. Or, un tel script a toutes les chances de provoquer une légitime frustration. Car on imagine ce que cette matière aussi bien pensée aurait pu donner entre les mains d'Oliver Stone (celui de **Salvador**), voire même de Cimino. D'une claque dramaturgique, nous serions passés à la claque tout court. Mais l'Amérique Latine, et ses masses de paysans crevant à petit feux depuis trente ans, reste un tabou politique bien établi aux Etats-Unis, et a fortiori à Hollywood. «Evita et son Furher adoré, passe encore, mais les élans crypto-marxistes des péones, ça jamais !». Le script de Sayles a beau se poser là, brasser des thèmes multiples, essentiels, troubles, complexes, avec une dextérité dénuée de toute frime, une fois de plus, il ne pouvait compter que sur lui-même pour que son film existe... et qu'il finisse envers et contre tout par sortir chez nous.

■ **Rafik DJOUMI** ■

Cheyenne Films présente Federico Luppi dans une production **Lexington Road/Clear Blue Sky/Anarchists' Convention** *MEN WITH GUNS* (USA - 1997) avec Damiàn Delgado - Dan Rivera Gonzalez - Damiàn Alcazar - Tania Cruz - Mandy Patinkin **photographie de** Slavomir Idziak **musique de** Mason Daring **produit par** Maggie Renzi & R. Paul Miller **écrit et réalisé par** John Sayles

25 octobre 2000 **2 h 08**

vidéo RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE & Damien GRANGER

le klan

Tiré d'une histoire vraie, **Le Klan** raconte comment Tom Martinez, un brave gars un peu ballot qui enchaîne les petits jobs pour assurer la pitance de sa famille, est enrôlé par une milice néo-nazie qui revendique le territoire nord-américain et compte bien la débarrasser des juifs et des blacks. D'abord séduit par les enseignements de leur leader Bob Matthews, un barge pédophile et meurtrier, Tom va vite déchanter en découvrant ses méthodes radicales.
Plutôt mal réalisé mais étonnamment bien joué par un William Baldwin qui, pour une fois, ne ressemble pas trop à un lémurien, **Le Klan**, s'il dénonce les agissements des extrémistes (des ploucs texans écolos qui lisent la Bible), est plus ambigu quant au message transmis. Ce qui fait tout l'intérêt de ce téléfilm aux dialogues consternants, c'est qu'on ne sait jamais pour quel camp il prend parti. D'où un sentiment de malaise persistant. En termes d'action, on devra se contenter d'un assaut final où une centaine de flics canardent un bad guy particulièrement coriace.

Free Dolphin présente ***LE KLAN (BROTHERHOOD OF MURDER*** - USA - 1999) avec William Baldwin - Peter Gallagher - Kelly Lynch **réalisé par** Martin Bell



▲ *William Baldwin & Zack Ward dans* ***Le Klan*** ▲

freedom strike

Un commando rompu aux missions-suicide, le Commando Liberté (sonnez les clairons), est envoyé sur un porte-avions pour y assurer la sécurité lors d'un sommet américano-syrien. Des terroristes arabes, menés par un colonel moustachu, tentent alors d'assassiner le Président des USA mais, pas de bol, la balle atteint celui de la Syrie. Intervient alors le Commando Liberté, qui va devoir aller déloger le colonel moustachu, retranché dans une usine nucléaire qu'il a piquée à l'ONU.
Le moins qu'on puisse dire, c'est que **Freedom Strike** met en valeur les équipements mis à disposition de la production par le Ministère de la Défense. Porte-avions non numérisé, acrobaties aériennes bien troussées, on est étonné par tant d'ampleur. Mis à part ça, le film, constamment rigolo au second degré, commence comme **Ultime Décision**, continue comme **Piège en Haute Mer**, se poursuit comme **Top Gun** et se clôt sur un chouette gunfight avec explosion d'un corps sur une grenade. Nerveux, **Freedom Strike** nous donne en outre l'occasion d'admirer un Michael Dudikoff qui ressemble de plus en plus à Mel Gibson et se fait vanner sur son poids par son lieutenant !

PFC Vidéo présente ***FREEDOM STRIKE*** (USA - 1998) avec Michael Dudikoff - Tone Loc - Felicity Waterman - Jay Anthony - Nicholas Coster **réalisé par** Jerry Jacobs

uss intrepid

Après avoir dessoudé un mafieux russe à coup de lance-roquette, le commando Alan Decker est chargé de la protection de la fille turbulente d'un membre du gouvernement lors d'une croisière sur un paquebot de luxe. Tandis que le bateau vogue vers Hawaii, un avion de chasse chargé d'une tête nucléaire se crashe en pleine mer. Un plongeur de l'armée maladroit la fait exploser par mégarde, provoquant un mini raz-de-marée que le paquebot se prend en pleine proue. À bord, c'est la panique chez les survivants de la catastrophe. Parmi eux, Decker et sa protégée, mais aussi un tueur à gages et son team, chargés d'éliminer cette dernière.
Sorte de **Titanic** plus humide que mouillé et de ***Croisière s'Amuse*** avec des flingues, cet **USS** n'a d'intrépide que le titre, malgré la présence au casting de James Coburn, tout fringant dans le rôle d'un officier de la Navy, et d'un Costas Mandylor convaincant qui rappelle Aidan Quinn dans **Contrat sur un Terroriste**. Assez prévisible dans son accumulation de clichés, le film est pourtant réalisé avec un bon sens du cadre, sur un rythme soutenu. Ce qui fait qu'on ne s'ennuie pas une seconde, moins que dans **M:I-2**, par exemple....

TF1 Vidéo présente ***USS INTREPID (INTREPID*** - USA - 1999) avec James Coburn - Costas Mandylor - Finola Hugues - Alex Hyde-White **réalisé par** John Putch (Anthony Hickox)



▲ *Alex Hyde-White dans* ***USS Intrepid*** ▲



▲ *Michael Dudikoff & Felicity Waterman dans* ***Freedom Strike*** ▲



▲ *Costas Mandylor & Finola Hugues dans* ***USS Intrepid*** ▲

CORRUPT

Un jour, le rappeur Ice-T s'est dit qu'il pourrait se faire un maximum de thunes sans trop en dépenser et imagine une série de métrages inspirés de son dernier album, «The 7th Deadly Sin». Il en résulte la trilogie «URBAN RENEWAL», des films d'action qu'il confie au réalisateur tout-terrain Albert Pyun. CORRUPT ouvre les festivités.

Ice-T en a définitivement fini avec les films de studio. Sa carrière d'acteur respectable qui l'a vu enchaîner **New Jack City**, **Ricochet**, **Les Pilleurs**, **Johnny Mnemonic** et **Tank Girl**, est bien derrière lui. Désormais, il accumule les séries B, voire Z, telles que **Mercenaires**, **Judgment Day** ou **Sonic Impact**. *«Franchement, j'en avais marre qu'on m'offre des rôles d'abruti, qui ne me correspondaient pas vraiment. Dans* **Tank Girl**, *on m'a quand même maquillé en kangourou ! De toute façon, la plupart des films de major, les* **Danse avec les Loups**, *les* **Pretty Woman**, *c'est pour les gonzesses. Moi, j'aime quand ça flingue et quand ça cogne. Je préfère les films de Stallone, de Steven Seagal, de Van Damme, ou ceux de mes homeboys Master P et Albert Pyun»*. En effet, depuis quelques années, l'«Original Gangster» a développé une certaine complicité avec le réalisateur de **Cyborg** et **Nemesis**, pour qui il tourne **Mean Guns** et **Crazy Six**. Sur le plateau, le rappeur remarque l'habilité d'Albert Pyun à boucler des films dans des conditions plus que précaires. C'est donc en toute logique qu'il pense à faire appel à lui pour diriger **Corrupt**, un film-concept très influencé rap qui fait partie d'une trilogie qui comprend également **Urban Menace** et **The Wrecking Crew**, avec Snoop Dogg, Fat Joe et le regretté Big Punisher. *«Albert Pyun peut réaliser un film dans n'importe quelle condition»* continue Ice-T. *«Sans argent, dans un décor improvisé, quel que soit le temps, il trouve toujours une idée. Il est habitué à travailler à l'économie. Pourtant, il y a toujours une bonne ambiance sur ses tournages. C'était le seul réalisateur capable de faire un bon film avec le calendrier et le budget dont il disposait»*.

Né à Hawaii, Albert Pyun suit son père militaire de carrière partout avant d'être assistant d'Akira Kurosawa et de se dire qu'il pourrait faire des films lui-même. Il en résulte, en gros, le thriller post-slasher eighties **Campus**, le très branché **Trésor de San Lucas** et quelques séries B bien troussées (c'est-à-dire à peu près 40 inédits vidéo) : **Dollman**, **Knights**, **Hong-Kong 97**... Des films pour lesquels le réalisateur tire le meilleur des trois sous qu'il a en poche. Un exploit qu'il réitère pour les besoins de **Corrupt**. Avec une caméra numérique et quelques billets qui ne permettraient même pas de se payer une nuit au Ritz dans une suite, il arrive encore à faire un film super excitant. Il faut dire que le vieux loup a de l'expérience. Lorsque, juste avant de tourner une scène, Ice-T lui balance : *«Eh, Albert ! Et si je disais "merde" plutôt qu'"enfoiré" ?»*, le principal concerné lui rétorque : *«Ok, comme tu veux, mais faut qu'on y aille. Action !»*. Le montage fera le reste. Il ne faut pas oublier que Pyun a travaillé à plusieurs reprises pour Menahem Golan et Charles Band. Ça laisse des traces. Comme Adam Simon, Louis Morneau ou Katt Shea, tous échappés de l'école Corman, Albert Pyun s'adapte en toute circonstance, revendique le système D, travaille avec des bouts de ficelle. Un atout de taille quand il s'agit de réaliser un film comme **Corrupt**, pensé à l'économie.



Ice-T



Silkk The Shocker



Karen Dyer & Ice-T

L'histoire de Corrupt est très simple. Silkk The Shocker, déjà à l'affiche de Hot Boyz, écrit et réalisé par son frère Master P, interprète MJ, un jeune Noir que la société a rejeté et qui vivote grâce à quelques délits mineurs. Pour s'en sortir, il décide de voler trois kilos de cocaïne au redoutable gangster Corrupt (Ice-T), un psychopathe qui prend ses affaires très au sérieux. Pour obliger MJ à lui rendre son bien, Corrupt passe sa copine Lisa à tabac et force sa sœur Jodi à devenir sa maîtresse. Crapuleux...
Un synopsis qui ferait presque passer le scénario d'un **Vendredi 13** pour un modèle d'écriture. Mais il n'en faut pas plus à Albert Pyun pour réaliser un film dynamique et cohérent par rapport au sujet qu'il illustre. Quand les acteurs partent en freestyle et improvisent la majorité de leurs dialogues, **Corrupt** gagne en réalisme. Quand, au moins au niveau de la lumière, l'image digitale ne peut concurrencer la pellicule, Pyun surexpose volontairement certaines scènes et confère ainsi un côté arty expérimental au produit. Quand le script ne lui permet pas d'aboutir au métrage désiré, il tire quelques plans sur un ghetto qui lui serviront de scènes transitoires tout en recentrant le propos du film. Efficace, Albert Pyun l'est, ça ne fait aucun doute. Même quand il s'agit d'imaginer des gunfights sans la logistique nécessaire, qu'il calque sur des shoot'em up de jeu vidéo, balles traçantes et impacts sur les corps recréés par ordinateur par les bons soins de *Filmwerks Digital* en renfort. Même si on est loin des effets hallucinants de **Matrix**, ça fait toujours illusion. Mais il y a plus fort encore. Lors d'une transaction qui ne se déroule pas vraiment comme prévu, il faut voir Corrupt, désarmé, s'enflammer et lancer des boules de feu incandescentes en direction de ses adversaires pour leur échapper. Complètement surréaliste et top délire !

Damien GRANGER

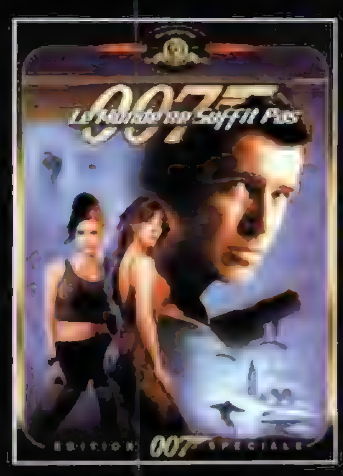
Free Dolphin/Imatim Diffusion présentent Silkk The Shocker & Ice-T dans une production **Schmoeller/Karnowski** ***CORRUPT*** (USA - 1999) avec Karen Dyer - Ernie Hudson Jr - Miss Jones - T.J. Storm - Tahitia - Vince Klyn **photographie de** Philip Alan Waters **musique de** Tony Riparetti & Ice-T **scénario de** Andrew Markell **produit par** Gary Schmoeller - Toni Karnowski - Ice-T **réalisé par** Albert Pyun

A la location début novembre 1 h 10

DVD collector







DOCTEUR NO / BONS BAISERS DE RUSSIE / LE MONDE NE SUFFIT PAS *(PFC)*

Le commander Bond commençait à briller par son absence sur les rayonnages. Ça y est, l'offensive est lancée. A compter de cette rentrée, l'éditeur *PFC* nous promet deux nouveaux **Bond** par mois, dans l'ordre a priori chronologique, reflet fidèle des éditions luxueuses débarquées outre-Atlantique. Nous nous étions déjà attardés dans notre n°83 sur le magnifique coffret paru en zone 1, et il va sans dire que les **Dr No** et **Bons Baisers de Russie** qui nous parviennent aujourd'hui en zone 2 atteignent sans peine ce niveau d'exigence. **Dr No** ouvre les festivités avec **Inside Dr No**, un documentaire de 40 minute détaillant les origines, les intrications judiciaires et les rebondissements qui ont transformé une série B gentillette en franchise inégalée à ce jour. Relativement complet mais strictement «officiel», le reportage ne fait aucune révélation fracassante (Monty Norman y est «officiellement» l'auteur du thème musical, ayant gagné son procès face à un obscur compositeur nommé John Barry). Le portrait du réalisateur Terence Young qui lui fait suite (18 minutes) est autrement plus croustillant, ne cherchant pas à faire l'impasse sur les frasques d'un des pères spirituels de 007 (et qui, pour cause de décès, ne cherchera pas à porter plainte). Plongeon kitchissime avec la featurette d'époque (8 minutes craquelantes qui ont difficilement supporté les années) où un présentateur à l'élégance de cocker tente de nous convertir à une bondomania qui n'existe alors que dans l'esprit de ses producteurs. S'ensuit une série de spots TV pour les diffusions de **Dr No** et **Goldfinger**, un petit apéritif avant d'entamer la galerie de photos. Entre poses, ambiances de tournage et l'incontournable art-gallery, on découvrira quelques plans de la scène jamais montée où Honey est livrée aux crabes, ainsi que les clichés de Ian Fleming suivant les opérations à Pinewood, et bien sûr quelques bandes annonces en dessert.

Mais ces éditions bondiennes ne seraient pas à la hauteur de leurs sœurs aînées si elle n'incluaient pas l'ingénieuse piste de commentaires, savant mixage d'enregistrements récents et d'archives accolées aux scènes concernées, ce qui permet d'y faire cohabiter le plus naturellement Terence Young, Ursula Andress, Ken Adam et Peter Hunt (entre autres). Malheureusement, on attend encore le jour béni où quelqu'un, chez *PFC*, réalisera que tous les Français ne sont pas bilingues, et aura l'ingénieuse idée d'incorporer des sous-titres à ces fameux commentaires audio.

Bons Baisers de Russie use des mêmes atours pour séduire : documentaire sur l'œuvre (33 minutes) suivi d'un portrait plutôt concret d'Harry Saltzman (26 minutes), bandes annonces, spots télé et radio, la fameuse galerie (Mmm… Daniela Bianchi) et la piste de commentaires du modèle pré-cité avec niet sous-titriski. Les copies sont irréprochables et, contrairement aux films suivants, ont fait l'objet d'un dépoussiérage sonore (sur la piste anglaise) sans être pourtant balancés en 5.1. Anglais et français sont donc en mono d'origine. Les films furent distribués à l'époque en 1:66 en Europe et en 1:85 aux USA. C'est ce deuxième format qui a été retenu ici, en 16/9 anamorphique.

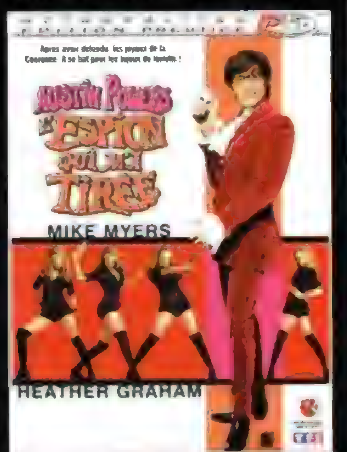
Pour des motifs purement conjoncturels, **Le Monde ne Suffit Pas** bénéficie d'un traitement nettement plus lisse mais pas moins fourni. Entendez par là que la featurette (15 minutes) y est encore moins osée que celle de **Dr No** ! Certains d'entre vous y apprendront peut-être que Pierce Brosnan est gentil, que Sophie Marceau est française et que Denise Richards est un peu demeurée. Un peu plus amusants : «Les Secrets de 007», chapitré par séquence, et résumant les scènes-clés du storyboard au tournage (les fans hardcore se reporteront au hors-série de *DVD Vision* qui présentait ces séquences de tournage non commentées dans leur intégralité). Nettement plus grisant, le «Bond Cocktail» (22 minutes) détaille point par point la recette infaillible du chouchou de sa Majesté, des gadgets aux bond-girls en passant par l'accompagnement musical, une manière un peu futée d'assurer son auto-promotion. «Bond sur la Tamise» (25 minutes) est une ode curieuse au fleuve londonien, prenant la forme d'une explication en détail de la poursuite en bateau qui ouvre le film. Enfin, il va sans dire que la sortie de scène, à l'écran comme à la ville, de Desmon Llewelyn alias Q, n'offrait aucune autre alternative qu'un hommage mérité. Une compilation de ses apparitions y suffit amplement. Enfin, le vidéo-clip de Garbage, pièce plutôt coquette de saphisme cybernétique est un film à lui tout seul. Pour ne pas déroger à la tradition, les deux pistes de commentaires audio (Michael Apted d'un côté, Peter Lamont, David Arnold et Vic Armstrong de l'autre) ne sont toujours pas sous-titrées. Rien à redire sur la copie (16/9 obligé) et le son boum boum. Les menus des 3 DVD sont calqués sur le modèle des animations du coffret zone 1, et s'avèrent parfois un chouia agressifs. Maintenant, on attend **Goldfinger** et **Opération Tonnerre** en se frottant les mains.

AUSTIN POWERS

L'ESPION QUI M'A TIREE

(TF1/Metropolitan)

Si les délais entre les sorties salle et la mise à dispo vidéo ont considérablement baissé, il aura fallu tout de même une bonne année pour voir débarquer notre Flint version groovy en DVD. Certes, il y eut une édition zone 1 irréprochable, et ce disque en est la traduction complète. Mais pour les non-pratiquants (et ils sont nombreux), traduction rime avec salut. Qu'ils soient rassurés, rien n'a été oublié : les commentaires audio de Jay Roch, Mike Myers et Michael McCullers (sous-titrés les gars ! c'est-y pas dingue ?) la featurette chapitrée (26 minutes), les clips de Madonna, Lenny Kravitz et surtout celui de Melanie G (starring Mini Me déchaîné), les teasers et bandes annonces (en deux versions), les fiches des guest-stars et les filmos. Mais bon, on s'en tape un peu dans la mesure où un seul des suppléments justifie l'achat immédiat de ce disque : 21 scènes coupées, baby ! 18 minutes de gags non stop, tellement hype qu'on cherche encore à comprendre la raison de leur absence dans le film (et sincèrement, certaines des meilleures vannes sont bel et bien là !). Quant au menu caché du Dr Denfer, composé principalement d'une revue détaillée des films d'espionnage auxquels Austin fait référence, il faudrait vraiment être bête comme un neutron pour ne pas le trouver. Et puis comme ça, juste pour le fun, vous vous finirez sur les bandes annonces de **La Fin des Temps**, **Magnolia** et **Hurricane Carter**. Allez ! Du balai, maintenant !



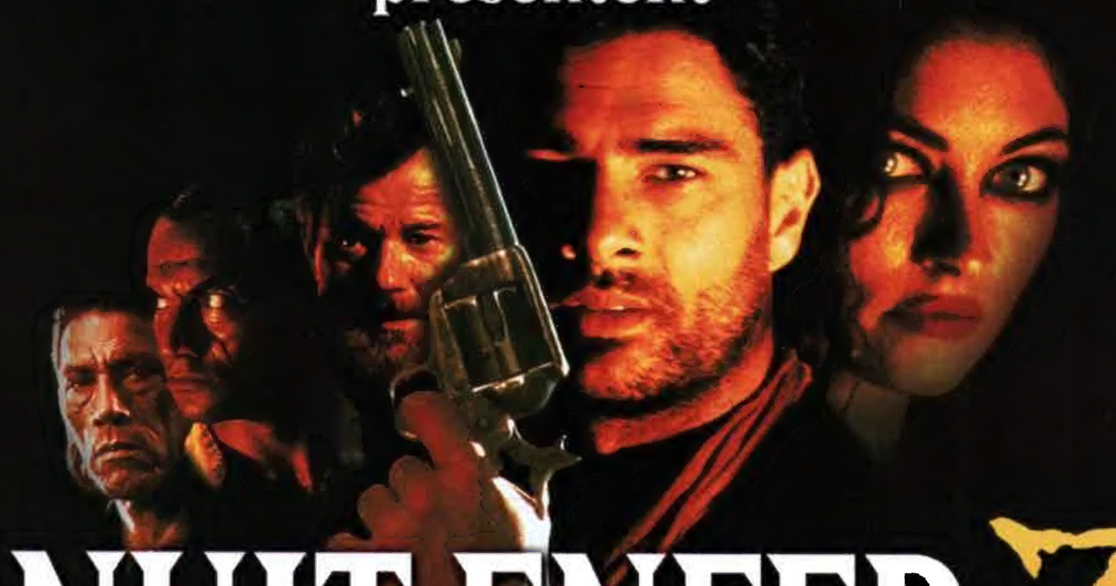
LE GÉANT DE FER

(Warner)

On n'avait pas jugé bon de se déplacer, et on l'a vraiment regretté : **Le Géant de Fer** est ni plus ni moins que le meilleur dessin animé traditionnel (on excepte les folies de *Pixar*) qui soit sorti des caveaux américains depuis facilement dix ans. Script sans aucune faille, influences burtoniennes jamais déférantes, poésie jamais niaise, animation démente, le réalisateur Brad Bird nous a mis sur les genoux. Ce transfuge des ***Simpson*** a su exploiter les meilleurs acquis de sa formation télévisuelle : un authentique sens du rythme comique, une utilisation intelligente du cinémascope, et surtout un sens du découpage sur lequel le cinoche «live» ferait bien de se pencher. Dommage que la VF n'ait pas su conserver l'humour constant des personnages (notamment sur les voix du beatnick et de l'agent fédéral). Les suppléments sont minimalistes (une featurette et le clip du morceau lounge «Chi-hua-hua») mais qu'importe : le film, lui, est vraiment… géant.

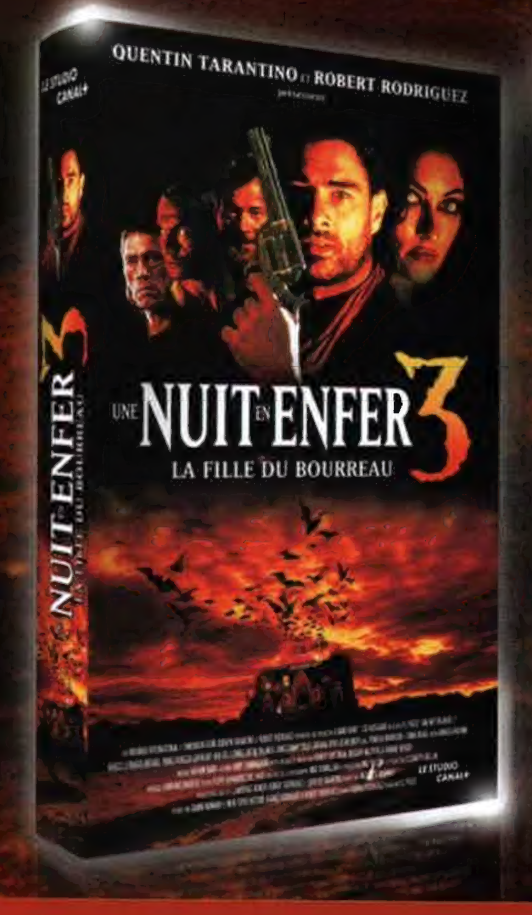
■ **Rafik DJOUMI** ■

QUENTIN TARANTINO ET ROBERT RODRIGUEZ
présentent



UNE NUIT EN ENFER 3
LA FILLE DU BOURREAU

ENFIN LA VÉRITÉ SUR LA LÉGENDE DES "UNE NUIT EN ENFER"





SPÉCIFICITÉ DU DVD
- Format : 16/9e compatible 4/3
- Son : Dolby Digital 5.1 français, anglais

BONUS DVD
- Bande-annonce
- Filmographies
- Document "A propos de la trilogie"
- Sous-titres sourds et malentendants

STUDIO CANAL

EN VENTE EN VIDEO ET DVD LE 18 OCTOBRE 2000

Pin-up

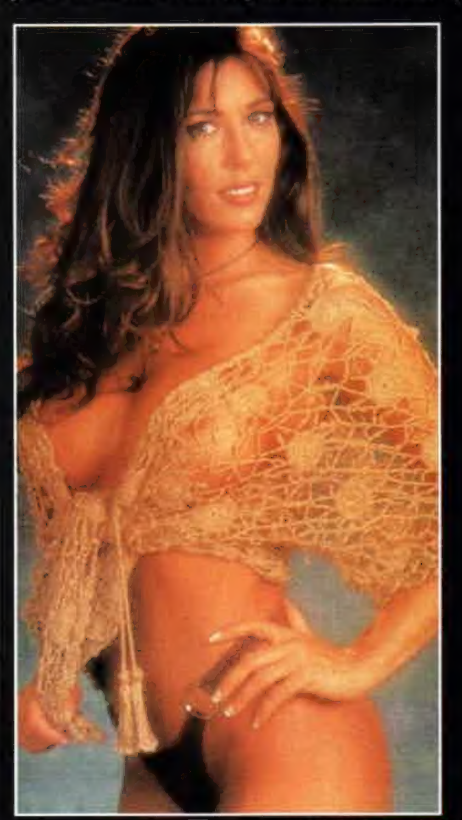
NIKI FRITZ

«Ça peut paraître tordu, mais jouer les strip-teaseuses ne m'a jamais posé de problème car j'adore danser !»

A part des formes généreuses de bimbo et une abondante carrière constituée de plus de 50 films aux titres évocateurs tels que **Bikini Drive-in**, **Indecent Behavior 2**, **Showgirl Murders**, **Vice Academy 6**, **Secret Pleasures** ou **Strip for Action**, **Nikki Fritz** ne partage pas grand-chose en commun avec les autres Scream Queens. Si à l'écran elle dévoile ses charmes sans aucune retenue au détour de nombreux rôles de strip-teaseuse, elle est beaucoup plus pudique lorsqu'il s'agit de parler de sa vie privée ou de son enfance. *«Ce que font mes parents ne regarde personne. J'ai d'ailleurs choisi de prendre un pseudo pour les protéger, et moi aussi par la même occasion, d'éventuels fans un peu pervers. Car il y en a, même s'ils sont en majorité assez timides ! Quant à mon adolescence, je n'ai tout simplement rien de croustillant à raconter. Je me suis rendu compte que la plupart des nanas qui font aujourd'hui de la série B se sont éclatées au lycée. Elles étaient délurées, toujours prêtes à allumer les mecs et à se saouler. Pas moi. J'étais une véritable tête, très assidue en cours, installée au premier rang et couverte de la tête aux pieds. En ce qui concerne ce dernier point, j'ai bien changé. J'ai travaillé tellement dur pour fabriquer mon corps que je ne rate pas une occasion de l'exhiber».* On ne sait donc pas grand-chose de Nikki Fritz, si ce n'est qu'elle est née à Pittsburgh, en Pennsylvanie, qu'elle a grandi en Floride et qu'elle rêve de devenir actrice depuis son plus jeune âge. *«J'ai toujours été attirée par le monde du spectacle, la comédie. Sachant que je ne pourrais jamais arriver à la cheville de mes idoles, Gina Gershon, Sigourney Weaver ou Linda Fiorentino, j'ai choisi la série B par défaut. Même à ce niveau, c'est déjà très amusant. Lorsque j'étais en Floride, je fréquentais toujours le même bar, où Johnny Depp venait se produire avec son groupe. C'est un mec très sympa. A cette époque, j'avais abandonné l'idée de faire du cinéma. Donc, quand j'ai appris que sa carrière décollait, alors qu'il envisageait plus volontiers de réussir dans la musique, je me suis réveillée».* Une amie à elle la présente au producteur-réalisateur Sean Cunningham, qui lui trouve immédiatement un double-emploi sur **Spring Break** et **The New Kids**. Nikki décroche un rôle mineur qui demande tout de même de connaître quelques lignes de dialogue et sert de doublure corps à l'actrice Lori Laughlin. Lorsqu'elle quitte la Floride pour Los Angeles, David De Coteau la débauche presque aussitôt pour **Les Créatures de l'Au-Delà**, une production *Full Moon*. *«Ça ne restera pas un de mes meilleurs souvenirs. Je suis restée complètement à poil pendant six heures pour une scène érotique qui n'a même pas survécu au montage final !».*

Nikki Fritz devient la nouvelle égérie de la série B californienne lorsqu'elle rencontre le réalisateur-photographe Dan Golden, qui lui propose de poser aux côtés de Linnea Quigley pour son livre «Skin», une parodie du «Sex» de Madonna, avant de la présenter à Roger Corman, qui lui offre le rôle d'une prêtresse dans **Dinosaur Island** dirigé par les deux califes de la profession, Fred Olen Ray et Jim Wynorski. *«Roger aime mettre en avant de nouvelles filles chaque année. Juste avant moi, Maria Ford et Lisa Boyle ont eu droit à leur heure de gloire. Il m'a présentée à tout le monde et m'a donné mon premier rôle principal dans le thriller érotique* ***Where Evil Lies****, qui a marqué un tournant dans ma carrière. A partir de ce moment, j'ai tourné huit films par an. Je lui suis tellement redevable. C'est une des personnes les plus respectables que j'ai croisées à ce jour. Il mérite bien son surnom de Roi de la série B car personne ne comprend ce genre mieux que lui. Il l'a pratiquement créé. En plus, tous les grands noms du cinéma contemporain ont commencé chez lui : Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Ron Howard, Jack Nicholson, Robert De Niro et maintenant... moi !»* plaisante cette sirène au Q.I. bien plus élevé que la moyenne. Car Nikki Fritz est consciente des limites posées par les films dans lesquels elle s'illustre, destinés à échouer dans les vidéo-clubs ou à être programmés en deuxième partie de soirée sur le câble. *«C'est plus simple de devenir une star en tournant des films à petit budget qu'en travaillant à Hollywood. Entre nous, il n'y a pas de concurrence, juste de la camaraderie. De toute façon, j'aime leur côté gratuit et improvisé. On nous demande de faire des trucs tellement bizarres parfois. Pour* ***The Bare Wench Project****, une parodie de* ***Blair Witch*** *par Jim Wynorski, je devais courir, nue et terrifiée, en pleine nuit, au milieu d'un jardin public de Los Angeles sans autorisation de tournage. J'ai joué aussi une call girl dont les seins sont recouverts par la cervelle d'un pauvre type qui vient de se faire exploser la tête. Franchement, vous avez déjà vu ça chez Spielberg ?».*

Aujourd'hui, Nikki Fritz a singulièrement réduit sa cadence de travail, très occupée par sa deuxième passion, l'informatique. *«Très sincèrement, je ne pourrais jamais aimer mon mari autant que mon ordinateur. Je passe mes journées entières connectée à Internet, à construire des sites pour promouvoir les activités de certains confrères. Je suis scotchée à mon écran 24 h sur 24. Ça en devient maladif. A tel point que certains de mes amis m'envoient des e-mails pour me rappeler qu'il serait peut-être temps que j'aille prendre l'air !».*





■ *Nikki Fritz : belle des villes et belle des champs* ■

■ **Damien GRANGER** ■


SKEET ULRICH TOM BERENGER
cyber tr@que
NOM
Mitnick
PRÉNOM
Kevin
PROFESSION
Hacker
SIGNES
PARTICULIERS
A forcé
les codes
informatiques
du FBI
ARRESTATION
PRIORITAIRE
Doit être
neutralisé
dans les plus
brefs délais
Si personne ne l'arrête, tous les ordinateurs de la planète sont menacés !
SKEET ULRICH RUSSELL WONG TOM BERENGER
BONUS EXCLUSIFS
• Interview de Kevin Mitnick, le hacker le plus célèbre de la planète
• Bandes annonces
• Notes de production
• Filmographies
• Section DVD-ROM : liens internet, cyberconférence
EGALEMENT DISPONIBLE EN VHS
Le techno-polar le plus branché de l'année...
96.9 VOLTAGE 100% PARIS 100% HITS
DIMENSION
FILM OFFICE
13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
EN VENTE LE 6 NOVEMBRE
© Mount Royal Entertainment. Tous droits réservés.
KOMAKINO

DECOUVERTE SENSATIONNELLE !

DVD VIDEO

PLUS ~~FORT~~ VIVANT QUE LE FILM : LES 2 DVD



UNE PUISSANCE VISUELLE HORS DU COMMUN

Au premier coup d'œil, il repère sa cible et se jette sur les 400 story boards. Dans sa trajectoire, les making of d'1 heure n'ont aucune chance de s'en sortir. Les scènes supplémentaires non plus.

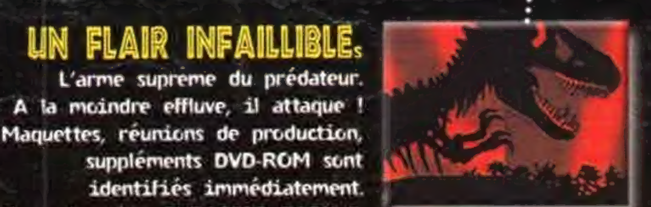


UN APPETIT VORACE

Dans un élan féroce, il déchiquette et engloutit. Rien ne l'arrete. Il dévore les dessins préparatoires et ne fait qu'une bouchée des animations : "Les Raptors dans la cuisine"

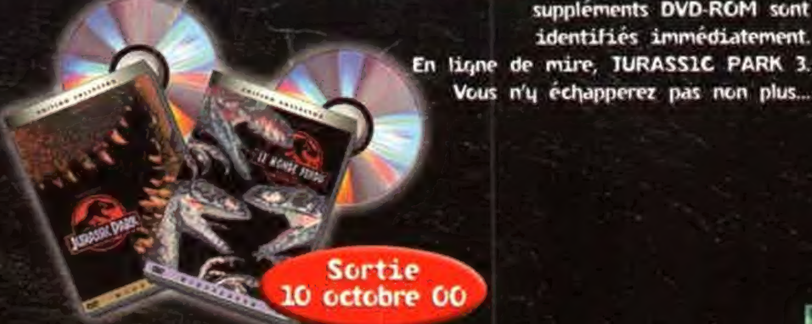
UNE FORCE D'ATTAQUE ETONNANTE

Peut saisir en un quart de seconde, avec une agilité extraordinaire, les menus animés, les 200 photos de production et toute l'encyclopédie des dinosaures.



UN FLAIR INFAILLIBLE.

L'arme supreme du prédateur. A la moindre effluve, il attaque ! Maquettes, réunions de production, suppléments DVD-ROM sont identifiés immédiatement. En ligne de mire, JURASSIC PARK 3. Vous n'y échapperez pas non plus...



Sortie 10 octobre 00



DVD VIDEO JURASSIC PARK & LE MONDE PERDU



GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO SIGNE LE MEILLEUR DU DVD